

Les Heures de mystère (1896) reconstitué à partir des coupures de Gil Blas et Le Figaro, de 1892 à 1896

Maurice Leblanc



Gil Blas Le Figaro, Paris, 1896

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LES HEURES DE MYSTÈRE

REGROUPEMENT DE
NOUVELLES PUBLIÉES PAR

MAURICE LEBLANC



Gil Blas — Paris

Le Figaro — Paris

La Revue franco-américaine — Paris ; New-York

(Nouvelles parues entre 1892 et 1896)

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

La date indiquée est la date de publication dans *Gil Blas*, sauf exception

- 1894-08-12 [La Leçon de vérité](#) (*Le Figaro*)
- 1893-12-04 [L'Indestructible illusion](#)
- 1894-10-12 [La Vierge de fer](#)
- 1896-01-15 [La Sainte Chair](#)
- 1894-09-17 [Le Correspondant](#)
- 1895-09-14 [L'une par l'autre](#)
- 1894-12-03 [Le Tueur d'avenirs](#)
- 1896-06-25 [L'Apaisement](#) (*La Lanterne*)
- 1893-06-19 [Ces Demoiselles Lebaudru](#)
- 1894-04-23 [Les Heures de mystère](#) ou *En inconscience*
- 1896-04-02 [La Goutte de sang](#)
- 1893-02-13 [La Laide](#)
- 1893-11-06 [L'Exemple](#)
- 1892-11-14 [Sœur](#)
- 1894-03-12 [La Chair triomphante](#)
- 1892-12-19 [Monsieur et Madame Jumelin](#)
- 1894-08-13 [Amours de passage](#)
- 1893-12-25 [Conte de Noël](#)
- 1892-11-28 [Deux honnêtes femmes](#)
- 1896-02-07 [Le Corps dédaigné](#)
- 1895-06 [L'Ami de la logique](#) (*La Revue franco-américaine*)
- 1894-07-09 [Il faut mentir](#)
- 1894-01-15 [L'Intolérable Silence](#)
- 1894-03-26 [L'Âme aveugle](#)
- 1894-08-06 [Pygmalion](#)
- 1894-11-25 [Essences d'âmes](#) (*Le Figaro*)

LA LEÇON DE VÉRITÉ

Il avait une âme noble avide de loyauté. Et le mensonge l'attristait.

Ayant surpris sa première maîtresse, en délit de dissimulation, il la quitta. À la seconde, il pardonna plusieurs fois. Puis, de la troisième, vaincu, il feignit d'ignorer l'hypocrisie.

Ainsi la vie lui enseignait les compromissions. Il fut l'impuissant témoin de duperies, de serments rompus, de finesses coupables. Les amis se vendent. Les amants se jouent. Les époux se trompent. Et, à son tour, il mentit.

Il mentit malgré lui, pour qu'on l'aimât. L'élue possédait un idéal. Il fallut bien s'y conformer, devenir le personnage décrit, se travestir, se grimer, s'affubler des sentiments indispensables. Il tint son rôle à merveille. On l'agréa. En sorte que, durant deux ans, il apporta toute son attention à ne pas dire un mot sincère et à ne pas faire un geste naturel.

Est-ce une nécessité ? Ne vit-on jamais en mâle franchise ? Quelle amertume !

Mais un hasard le rapprocha d'une de ses cousines, une enfant presque, dont s'ouvrait l'existence mondaine. Il reprit espoir sous le charme de ses grands yeux naïfs où luisaient de jolis instincts et de fraîches songeries. Mieux qu'ailleurs s'épanouit la fleur de vérité dans l'âme des vierges. C'est là qu'on l'y peut cueillir, et non parmi les liaisons furtives, champs de bataille d'intérêts opposés et d'orgueils en rut.

Il l'épousa.

Et le soir il se mit à genoux près du lit nuptial. Ayant, regardé longtemps son cher trésor d'innocence, il dit gravement :

— Écoutez, Jeanne, tout amour est susceptible de lassitude. Soit. Du moins l'affection, la confiance demeurent. Et cela suffit. Mais il est un principe de mort qui tue l'amour, qui tue l'affection, qui tue la confiance.

C'est le mensonge. Le mensonge est odieux. Il flétrit comme un vent de poison, la foi s'effeuille, la tendresse se fane. Jeanne, je vous fais le serment solennel de ne jamais vous mentir. J'implore de vous la même promesse.

Tout émue, elle répondit :

— Je n'ai jamais menti, Pierre.

Il eut un sourire de bonheur et continua :

— Il ne faut pas seulement ne pas mentir, il faut avouer la vérité. Et l'on biaise parfois, on oublie. Si vous voulez, Jeanne, chaque année, à l'anniversaire de ce jour, nous ferons notre examen de conscience et, scrupuleusement, nous confesserons ce que nous avons omis par crainte ou par négligence.

— Oh ! Pierre, dit-elle, je n'aurai rien à dire.



Ils vécurent dans une étrange atmosphère de béatitude.

Un invincible besoin joignait leurs yeux. Et leurs regards se pénétraient, abolissaient les frêles obstacles de la chair et parvenaient à l'esprit affranchi.

Ils avaient, en se contemplant, une sensation de blancheur, avec des visions de gestes qu'ils ébauchaient en rêve, gestes ingénus, gestes primitifs, pareils à ceux du Christ, qui, sur les images d'azur, écarte les parois de sa poitrine et montre l'incendie de son cœur. Les bras tombants, la paume des mains offerte, ils semblaient s'exclamer :

— Ne vois-tu pas la candeur de mon âme ? Promène en moi le flambeau de clarté. Nulle pensée secrète ne s'y cache. Comme je suis pur !

Cette pureté les grisait. Des évocations s'imposaient à eux, de lis, de neige, de cygnes, de brebis, de toutes les choses blanches. Plutôt que des êtres, ils se sentaient des formes surnaturelles, des sortes d'anges, baignés de lumière, limpides comme de l'eau, transparents comme du cristal.

Ils ne cessaient de se narrer leurs actions. C'était un assaut charmant à qui se livrerait aux détails les plus minimes. Jeanne excellait en ce genre d'exercices et Pierre buvait ses paroles. Ils éprouvaient même un plaisir

délicat à s'accuser d'une faute, d'une étourderie quelconque, pour bien prouver l'excès de leur zèle. Avec quel attendrissement l'autre pardonnait !

Et vraiment, ils ne savaient que dire, le soir d'anniversaire où la chambre nuptiale les réunit, prêts à la confession promise.

— Va, commence, fit Pierre.

Elle répondit :

— Non, toi.

— Moi ? je n'ai rien.

— Moi, non plus.

Leur gaîté jaillit en un rire loyal. Mais l'heure était grave et ils méditèrent de toutes leurs forces. Ils se comprimaient la tête, comme pour en extraire un aveu. Enfin il résolut d'interroger.

— Certes, dit-il, il ne s'agit pas entre nous de mensonges, mais de réticences, de petites supercheries. Voyons, procédons par ordre. Tu es jolie, gracieuse. On a dû te complimenter. Déjà tu m'as communiqué deux ou trois déclarations. Est-ce bien tout ? Cherche, Jeanne, est-ce bien tout ?

Elle affirma, la figure sereine :

— Absolument tout.

Il cita des noms :

— De Narfort ? d'Esproie ? Vernier ? d'Antraigue ? ;

Elle répéta :

— D'Antraigue ?

— Oui, d'Antraigue, t'a-t-il fait la cour aussi, ce bellâtre-là ?

Elle sourit :

— En somme, oui, il m'a fait la cour, et d'assez près, même.

— Comment ! d'assez près ?... et tu ne me l'as pas dit ?

— J'ai eu peur que cela te contrariât.

— Mais pourquoi n'as-tu pas eu peur que cela me contrariât pour les autres ?

Elle réfléchit.

— Pourquoi... je ne sais pas.

Un peu nerveux, il lui saisit la main.

— Voyons, Jeanne, rappelle-toi, cette cours s'est manifestée par des actes. Quel est le premier de ces actes ?

— Il m'a écrit.

Il fut stupéfait.

— Il t'a écrit ! et tu me l'as caché !... il t'a écrit !... que contenait donc cette lettre ?

— Des bêtises que j'ai à peine lues.

Il se mit à marcher avec agitation, puis, s'arrêtant, prononça :

— Tu n'as plus rien à me dire à ce sujet ?

— Rien, déclara-t-elle... à moins que... mais je te l'ai déjà dit, n'est-ce pas ? le soir où j'ai été à l'Opéra... sans toi... dans la loge des Créhange... il y était.

— Non, tu ne me l'as pas dit... En rentrant, tu t'es écriée : « Dieu, quelle corvée ! il n'y avait que des dames ! »

— J'ai dit cela, moi ! ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, puisque... puisqu'il m'a ramenée ici, dans sa voiture...

— Il t'a ramenée... ici... dans sa voiture...

Pierre suffoquait. Il était très pâle... Se dominant, il articula :

— Et comme je te questionnais sur ce retour, toi, tu m'as répondu : « C'est M^{me} Créhange qui m'a reconduite. »

Jeanne, éplorée, joignit les mains. Lentement il murmura :

— Tu as menti, Jeanne, saisis-tu bien le sens de ces trois mots : tu as menti ?.. C'est irréparable, il ne se peut plus que tu n'aies menti. As-tu conscience de ce que tu as fait ?

Elle cherchait à en prendre conscience. Mais cela restait encore en dehors d'elle. Et elle bégayait :

— Oui, c'est vrai, j'ai menti... je ne m'en étais pas aperçue... j'ai menti.

Sa douleur la contraignit aux larmes. Elle ne comprenait pas. Elle ne comprenait pas.

Pour s'apaiser, lui, il se répandit en plaintes :

— Ah ! les trompeuses, les perfides ! Toutes il leur faut s'envelopper dans une épaisseur de supercheries, d'impostures, de subterfuges, de trahisons. Ainsi, toi, la plus honnête, voici trois mois que tu te complais en une intrigue douteuse. Le cœur n'y est certes pas, la pensée non plus. N'importe, le secret existe ; entre cet homme et toi il y a complicité. Et puis, par dessus tout, il y a crime, puisque il y a mensonge. Est-ce que je mens, moi ? Ai-je reçu seulement une lettre ?

Ils interrompit brusquement, comme un coureur qui tomberait à genoux, blessé, et il marmottait :

— Si pourtant, j'ai reçu une lettre, moi aussi, une lettre de femme... il y a quinze jours...une ancienne maîtresse, elle exigeait une entrevue pour nous rendre nos correspondances.

Jeanne releva la tête vivement :

— Tu n'y as pas été, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y ai été... je ne sais pas pourquoi, mais j'y ai été...et je ne te l'ai pas dit.

— De quoi vous êtes-vous parlé ?

— D'autrefois, quand nous nous aimions.

Elle fit tristement :

— Toi aussi, Pierre, tu as menti ce jour-là, j'ai flairé sur toi une odeur nouvelle, et je t'ai demandé : « On croirait une odeur de femme », et tu m'as répondu : « Parbleu, je sors de chez le coiffeur. »

— Je t'ai dit cela, moi ?

— Oui, tu m'as dit cela.

Ils se regardaient, tous deux éperdus, haletants. Une épouvante de vertige leur donnait la même expression de détresse pitoyable. Un peu de folie tremblait au fond de leurs yeux. Ils eurent froid.



C'était le vent du mystère qui les effleurait. Il ne cesse de rôder autour de nous. Mais ce n'est qu'à certaines minutes que l'on en sent le souffle

inquiétant. Et leur âme palpita comme un brin d'herbe.

Pourquoi donc avaient-ils menti ? De toute leur énergie, ils s'étaient efforcés vers un idéal de sincérité. Cependant, ils avaient failli à leur insu, et ils devinaient qu'un examen plus minutieux leur révélerait d'autres artifices et d'autres turpitudes.

Quelle chose troublante ! toute une partie de notre être et de notre existence est la proie du mystère, mystère des instincts ou mystère des grandes forces extérieures que nous ignorons. C'est dans son domaine que s'élaborent les actes inexplicables, accomplis et dissimulés ensuite inconsciemment. Et ces actes, ils le comprirent, il vaut mieux se les cacher. Ceux qui s'aiment le plus succombent à tout moment et ne sont pas coupables.

Leur orgueil s'effondra. L'avortement de leur beau rêve les brisait. Ils avaient des yeux humbles et blessés. Ils étaient si faibles qu'ils eurent besoin l'un de l'autre. Leurs mains se serrèrent.

Pardon réciproque, pardon des ruses passées et futures. Ils se soutiendraient. Ils seraient indulgents aux faux pas inévitables, miséricordieux aux chutes possibles. Ils remercieraient le hasard qui du moins les avait doués d'âmes généreuses.

Et c'est à lui qu'ils s'en remettraient pour la pâture quotidienne des joies et des chagrins, lui, le grand semeur aveugle qui jette pêle-mêle, à l'aventure, sans souci de leurs destinées ni de leurs combinaisons fortuites, les tendances, les envies, les désirs, les perversités, les noblesses.

... Le vent mystérieux avait passé, leur laissant un peu de science.

Alors Pierre prit Jeanne dans ses bras et lui dit :

— Je t'aime, Jeanne, plus qu'avant. Mais il ne faut plus nous interroger, vois-tu. Nous serons honnêtes comme nous le pourrons. Nous serons sincères comme nous le pourrons. L'essentiel n'est pas de réaliser — car cela ne dépend pas toujours de nous — c'est de vouloir. Que notre volonté soit bonne.

Maurice Leblanc.

L'INDESTRUCTIBLE ILLUSION

La vie leur était inclémente. Le volume de vers publié par Marescaux, et les maximes philosophiques semées par Chancerel dans les journaux, ne leur avaient pas donné la gloire littéraire. L'amour, ils ne le connaissaient que sous forme de brèves liaisons, nouées sans ardeur et dénouées sans regret. Le plaisir, ils ne s'en souciaient plus.

— Un cœur desséché, une imagination éteinte, des sens indifférents, et la vieillesse qui approche, voilà le bilan actuel, se disaient-ils.

Ce désenchantement commun les rapprochait. Ils dînaient chaque jour ensemble. Et avant de se coucher, ils erraient en couvrant la vie d'invectives amères. De notables différences pourtant distinguaient leurs natures. Marescaux, le poète, était rêveur et respectait les vieilles croyances de nos ancêtres. Chancerel, le philosophe, se piquait d'observation et n'acceptait que les choses indiscutables. Mais lorsque leurs opinions se choquaient, ils souriaient d'un air indifférent. À quoi bon ! Pourquoi s'échauffer ! Rien ne vaut la peine d'une dispute.

Un soir, Marescaux dit d'une voix émue :

— Mon cher, ce qui m'arrive est stupéfiant. Je suis presque amoureux... Une femme rencontrée tantôt chez des petits bourgeois... une blonde oui, plutôt blonde et pas très grande... une figure douce et songeuse. Nous avons beaucoup causé, et j'ai découvert une âme exquise, une âme rare, sœur de la mienne.

Chancerel se mit à rire ; mais, le surlendemain, ce fut lui qui s'écria nerveusement :

— Eh bien ! moi aussi, j'ai mon aventure, et je n'y comprends rien. Jamais une femme ne m'a troublé comme celle que j'ai vue aujourd'hui dans un salon... Un visage sévère de brune... des attitudes hautaines... une conversation nette, claire, substantielle... Ça n'a pas traîné... Je lui plaisais, elle me l'a dit, en mondaine qui sait ce qu'elle fait.

Chacun d'eux désormais tint l'autre au courant de son intrigue. L'amie du poète était mariée à un voyageur de commerce toujours absent. Elle habitait un appartement exigü, simple, aux pièces intimes. Elle y vivait seule, souvent étendue en des poses de rêverie, le regard vague, ses cheveux blonds épandus sur ses épaules, comme une gerbe de blé.

— Elle résiste... et moi, je ne la presse pas trop. Le son de sa voix, le parfum de son être, autant de joies qui me permettent d'attendre la joie suprême. Quelle créature délicieuse, faite de poésie et de tendresse et de confiance !

Le philosophe ripostait :

— La mienne est veuve. Un intérieur luxueux, des tapis, des plantes, des velours. Dans ce cadre elle m'en impose, avec sa noblesse de patricienne, avec ses cheveux noirs, d'un noir aile de corbeau. Nous étudions nos sentiments... nous déchiffrons le mystère de nos âmes : l'amour les remplit et nous nous l'avouons orgueilleusement.

Ce fut lui le premier qui parvint au dénouement inévitable. Il raconta la chute en termes enthousiastes :

— Une bacchante, mon cher, une passionnée, une folle. De la mondaine s'est dégagée la courtisane, que dis-je ! la fille de volupté... des spasmes... des cris...

Marescaux ne tarda pas à obtenir le même bonheur que son compagnon :

— Quel enivrement ! Quelles heures délicieuses ! Je ne sais comment t'expliquer cette possession, — furieuse, je n'ai pas besoin de le dire, — mais alanguie en même temps. Nos deux âmes y avaient leur part. Cela vraiment se passait en un pays surnaturel, où les paroles semblaient neuves, et les baisers de goût inconnu.

La période des caresses exaltées dura quelques mois. Ils revenaient de leurs rendez-vous avec des exagérations de fatigue, le philosophe simulant une lassitude hébétée, le poète des distractions inadmissibles.

Cela s'atténua. Mais leur amour persistait, et ils s'accablaient de confidences.

— C'est une grande dame, déclamait Chancerel, partout elle sait se tenir. Que je la mène dans des restaurants à la mode ou dans des bals de barrière,

elle est à son aise. Indifféremment elle boira du champagne ou videra un saladier de vin chaud. Et puis, — ce qui n'est pas à dédaigner, — elle mange fort bien et comprend ce qu'elle mange.

— Homme matériel, ricanait l'autre. La mienne, je la conduis dans les bois, nous cherchons les prairies vertes, les étangs, les clairs de lune. Et elle est toujours un peu triste, d'une tristesse de femme qui sent la mélancolie des choses.

— Tu es d'un poétique !

— Ça vaut mieux que de se traîner dans l'ornière comme toi.

Ils se taisaient, froissés de l'ironie que chacun devinait en l'autre, insultés dans leur amour et dans leur façon de l'entendre.

Ils en arrivèrent à échanger parfois des mots aigres. Ils se trouvaient en opposition si violente sur le sentiment qui dominait leur vie, leurs deux maîtresses étaient des créatures si absolument diverses, si lointaines l'une de l'autre, si irréductibles l'une à l'autre, qu'ils voyaient entre eux s'élargir un infranchissable fossé. Le besoin leur vint d'avoir des opinions, et, les ayant, de s'y cramponner, comme si elles en eussent valu la peine.

Ainsi ils eurent de terribles querelles sur tout ce qui divise l'humanité. Ils ne faisaient nulle concession. Leur amour était là, tout puissant, modelant leur âme, leur intelligence. Chacune des deux aimées représentait pour son champion l'ensemble des idées qu'il défendait, et il ne fallait point la renier ni la trahir. Invisibles, elles assistaient à ces batailles, elles ranimaient les courages, elles soufflaient les paroles qui attisent les haines, — même, plutôt qu'eux, elles combattaient l'une contre l'autre, les deux rivales, les deux ennemies mortelles !



Or, un soir, du carnet de Marescaux, un portrait tomba. Chancerel s'en empara, éperdu :

— Qui est-ce, cette femme ?

— Ma maîtresse, parbleu.

De sa poche, Chancerel tira une photographie.

— Tiens, compare.

Marescaux examina. C'était la même. Ils aimaient la même femme !

La même femme ! Ils se regardaient, stupides, muets, l'œil vide de pensées, le cerveau hanté de ces seuls mots : La même femme ! Leur aventure les épouvantait, comme un mystère devant lequel on tremble et que l'on n'ose scruter. Enfin Chancerel dit :

— Mais tu me racontais qu'elle était blonde comme les blés.

— Comme les blés, non, mais blonde, ou châtain ardent, si tu veux... châtain, quoi ! Et la tienne, qui était brune ?

— Pas absolument brune, un brun tirant sur le châtain.

Et ils durent aussi supprimer à leur maîtresse l'un la grande, l'autre la petite taille qu'ils lui accordaient, l'un les gestes nobles dont il la dotait, l'autre les manières simples et bourgeoises qu'il avait vantées. Et ils en firent ce qu'elle était, une femme de taille moyenne et de classe ordinaire.

Aisément ils s'expliquaient que, dans ces menus détails, leur imagination se fût échauffée jusqu'à transformer les réalités matérielles, et à voir, selon des préférences intimes, la couleur des cheveux et le genre de l'appartement. Mais le mystère résidait ailleurs. Comment avaient-ils pu méconnaître l'essence même de cette femme au point que chacun d'eux se représentait la maîtresse de l'autre comme un être totalement différent de la sienne ?

Toute la soirée ils réfléchirent. Pais, en reconduisant son ami, Chancerel, le philosophe, résuma ses méditations :

— Vois-tu, mon vieux, l'illusion ne ment jamais. De la naissance à la mort, elle nous soutient, contre-poids de l'infinie souffrance. Dans les cœurs les plus secs, c'est une plante qui fleurit malgré tout. Nous déplorions notre amertume et notre désenchantement, et néanmoins nous connaissons l'amour, la plus illusoire des illusions. Nous disséquions notre âme et celle d'autrui, et néanmoins l'âme de cette femme, nous ne l'avons vue qu'à travers les brouillards de l'illusion. Nous l'avons vue, comme il nous plaisait de la voir. Nous l'avons dotée du caractère, des défauts, des perfections qui correspondent à notre propre idéal. J'aime les brunes, je l'ai faite brune. Tu aimes les simples, tu l'as faite simple. Qu'est-elle, en réalité ? Je ne sais pas. Elle est ce que nous voulons qu'elle soit. Pour nous,

hommes, chacun des autres n'existe que par nous. Leur personnalité gît dans notre cerveau, et non dans le leur.

Marescaux interrompit :

— Soit, mais comment fut-elle si différente ?

— Elle n'était pas différente, c'est nous qui le sommes, ce sont nos illusions, nos désirs, nos tendances. Elle, ce n'est qu'une femme, c'est-à-dire un merveilleux instrument sur qui se jouent des airs variés. La femme ment toujours, ou plutôt elle s'adapte aux circonstances, elle se plie aux nécessités, elle subit les influences, elle est comme l'eau qui prend la forme du vase. Elle fut à son insu chaste et rêveuse avec toi, aussi facilement qu'elle était avec moi ardente et perverse. J'irai jusqu'à dire qu'elle était vraiment blonde devant tes yeux et vraiment brune devant les miens.

Ils se turent. Au seuil de sa porte, Marescaux soupira :

— Hélas ! que faire maintenant ?

— Que faire ! s'écria Chancerel. Mais continuer, continuer, pour cette raison indiscutable que nous ne sommes nullement rivaux. Vois-tu, quoi que nous fassions, ce n'est pas la même femme que nous aimons : ce sont bien deux femmes distinctes, dont l'une est aussi loin de l'autre que nous le sommes nous-mêmes.

MAURICE LEBLANC

LA VIERGE DE FER

Il est à Nuremberg, au sommet de la ville, en un coin du vieux château, une sinistre tour, jadis lieu de torture. On en a fait un musée d'horreurs.

J'y pénétrai. Le gardien me donna un petit manuscrit où je trouvais, en français, les renseignements désirables. Et il me conduisit.

Alors je vis tout ce que l'homme a inventé de plus ingénieux pour faire souffrir l'homme. Je vis la mignonne pince qui servait à arracher la langue. Elle fut employée pour la dernière fois en 1814. Je vis celle qui extirpait les ongles, celle qui enlevait discrètement, à chaque coup, une cinquantaine de cheveux. Je vis, chose redoutable entre toutes, paraît-il, les colliers de pointes qui défendaient le sommeil. Je vis le berceau (quel nom ironiquement aimable pour désigner l'espèce de lit garni de clous où l'on berçait le patient !).

Mais surtout, au second étage, seule dans la chambre qu'elle occupe, je vis, je vis la Vierge de fer.

C'est une sorte de bonne femme, plus grande que nature, ayant, grossièrement, la forme d'une religieuse. L'aspect est lourd, massif ; la tête, énorme. Par devant, au milieu, la Vierge s'ouvre ainsi qu'un placard à deux battants. Et l'on aperçoit ceci : Le fond de la statue, où l'on appliquait le condamné, est lisse. Mais, à l'intérieur de chaque battant, à hauteur de poitrine, se hérissent cinq pointes de fer bien espacées, cinq flèches fines et pointues, longues de trente centimètres. Et aussi, dans la tête, à hauteur des yeux, deux aiguilles semblables jaillissent.

Et l'on refermait les deux battants, doucement.

Puis, après quelques minutes, sous la robe de la Vierge, une trappe baillait. Et le mort, lacéré en morceaux, tombait dans un abîme où le recueillaient des lames de couteau placées en travers.

Oh ! l'horrible Vierge ! Je la contemplais en frissonnant. Et, quand, sorti de cet enfer, j'eus gagné la grande cour, d'où l'on domine l'antique cité

allemande, la plus curieuse ville qui soit peut-être, je ne pensais qu'à elle, la terrifiante Vierge, qui, durant tout le moyen âge, pesa sur ces maisons, versant l'épouvante par ces rues étroites qui dégringolent du vieux château vers les vieilles tours crénelées des fortifications.

Une vision s'imposait à moi, évocation de supplice où s'accomplissait l'innommable mariage d'un homme et de la Vierge. La Vierge ouvrait ses flancs pour le grand baiser de mort, épousée impudique qui s'offrait à la possession. Et l'homme entraît en elle. Et c'était un moment de solennité affolante et d'angoisse atroce, la minute où agonisait l'homme en souffrances inconnues, tandis que le monstre souriait de son très gros visage impassible.

Une heure s'écoula. Je m'assis sur un banc. La chaleur était accablante. Je m'assoupis. Et j'eus ce rêve, où ma vision tentait de se réaliser.

Le bourreau m'amena dans la chambre de la Vierge et me dit :

— Voilà ta femme. Elle est prête : entre en elle. Je reviendrai quand tout sera consommé.

Il nous laissa seuls. Les mains liées, à genoux, je tremblais de peur. Mais la Vierge, s'animant, vint vers moi, défit mes liens et me serra contre elle en ses bras puissants, et elle prononçait tout bas, d'une voix étrangement douce :

— Ne crains rien, petit, ne crains rien : je ne te ferai pas de mal.

Comme je me rassurais, elle parla :

— Écoute, enfant, écoute l'histoire de mon âme... oui, de mon âme. Tu comprendras. Je suis fille des hommes, conçue et engendrée par eux pour déchirer la chair vivante de leurs ennemis. En ce temps-là, j'étais, et longtemps encore je fus de la matière brute, du fer aveugle, et sourd, et insensible.

J'ai su depuis que des centaines de pauvres créatures avaient été dévorées par moi. Et ce sont d'éternels remords. Oh ! la vilaine race qui me fit bourreau, qui me fit machine à torturer ! La chambre retentissait de hurlements, le malheureux se débattait. Penses-tu à son épouvante, à ses yeux éperdus quand on le jetait en moi et que les poignards de mes entrailles venaient vers lui, venaient vers lui ! Je l'engloutissais, j'étouffais

ses cris, moi, l'implacable bête. Et nul ne savait le drame infernal qui se passait en mes flancs.

Alors, miracle inouï, insensiblement, au cours des années, de supplice en supplice, un phénomène s'est produit. Écoute bien, enfant, ce que je vais te dire : La douleur humaine était tellement forte que, peu à peu, elle se résolut chez moi en éclairs de conscience. Et, un jour, *j'ai été*. Comprends-tu ? Comprends-tu ? Mon corps est né de la haine des hommes, et mon âme, de leur douleur. Oui, comme à chacune de mes pointes restaient des lambeaux de chair saignante, il restait aussi dans le mystère de mon être des parcelles d'âme misérable, et ces parcelles créèrent mon âme.

Je fus, je fus. La terreur des villes et des campagnes, sur qui planait ma menace continuelle, l'exécration des peuples, la malédiction des veuves, et des fiancées, et des mères, tout cela me donna la vie. La peur des êtres m'attribuait une personnalité. Je l'eus. On m'appelait la Vierge de fer. Je le fus.

Mais je fus la bonne Vierge. Ma conscience, faite de douleur, fut faite simultanément de pitié. Ainsi s'explique le prodige. La matière dont on m'avait pétrie s'était lassée sans doute du sang qui l'imprégnait et des gémissements qui résonnaient en elle. Et, en vérité, je le crois, elle eut pitié. Et je naquis d'un effort surnaturel de cette matière vers l'affranchissement, d'une révolte des atomes contre la cruauté de l'homme,

Je fus bonne et miséricordieuse. Je tuai. La fatalité de mon corps exigeait le crime : je le commis brutalement, instantanément. Les flèches de mes seins allaient droit au cœur. Et la tendresse de mon âme enveloppait la pauvre âme effarée, la consolait et la réchauffait, tandis que tombait au gouffre le cadavre inutile.

Et je n'ai plus entendu les cris des victimes. J'ai vu les visages effrayés en ma présence s'apaiser à mon contact bienfaisant. Je ne fais plus de mal : j'endors. On ne souffre plus en moi : on meurt.

La Vierge sourit d'un doux sourire et me dit à l'oreille :

— Le secret des choses m'est apparu. Par l'extrême bonté, je suis devenue, de bourreau, sauveur. Apprends l'énigme : La vie est le véritable supplice ; c'est elle la Vierge de fer, sourde, aveugle, insensible. Et moi, la

bonne Vierge, j'en délivre les hommes. Viens, enfant : la mauvaise vie t'a crucifié. Je vois à tes mains les clous de passion ; ta couronne de larmes et de tristesses est trop lourde. Viens : je suis celle qui libère du martyre de vivre

.
.

MAURICE LEBLANC

LA SAINTE CHAIR

Ayant aspergé d'eau et enveloppé de linge le bloc de glaise, elle dit à son fils :

— Ça ne va donc pas, mon pauvre Georges ?

Au bout de l'atelier misérable, il regardait par les vitres maculées la triste banlieue de province où ils vivaient tous deux si malaisément. Elle alla vers lui et, s'appuyant contre son épaule, répéta :

— Ça ne va pas, le travail ?

La voix douce et la tendresse du geste détendirent la figure et l'âme du jeune homme. Il dit d'un ton las :

— Travailler ! peut-on rien faire de propre sans modèle ? Mon rêve est beau et noble, et j'en pressens toute la grandeur, mais les détails m'en échappent et je me tue à deviner ce que je ne sais pas. Je veux ceci : produire une femme, non point seulement l'être amoureux, fantasque, séduisant et trompeur, mais aussi la femme en tant que créatrice et que mère du monde, la femme simple et complexe, toute la femme enfin... Comment le pourrais-je ? il m'en faudrait cinq, dix, devant moi, à chacune desquelles je prendrais une ligne ou une expression... Or, je n'en ai pas une...

Elle soupira, prête à s'excuser. Georges l'interrompit :

— C'est mal à moi de me plaindre. Seule et sans secours, tu m'as élevé, tu t'exténues pour me laisser libre de mon temps, et pendant que chaque matin tu recommences la conquête de notre vie quotidienne, je récrimine parce que je n'ai pas de modèle... Je te demande pardon.

Ils se regardèrent affectueusement, lui, tout adolescent, elle très jeune encore. Leurs yeux s'emplirent de larmes. Elle dit :

— Georges, écoute, je t'en amènerai, je te promets d'en amener, car ton rêve est le mien, et j'ai foi en toi et en ton génie... et surtout je ne veux plus que tu sois malheureux.

Elle tint sa promesse. Elle en amena beaucoup, et des jolies filles, et des fines, et des gracieuses. Où les trouvait-elle ? un peu partout, dans la ville et dans la campagne, chez les bourgeois et chez les ouvriers. Elle les enjôlait par de suaves paroles. L'orgueil de leur nudité attirait certaines, la perversité les autres, ou le désir de se distraire. Il en fut qui vinrent malgré elles et se dévêtirent en sanglotant, victimes soumises à sa volonté.

Et les corps apparurent devant Georges, multiples et divers spectacles de la forme féminine, blocs de chair vivante où balbutie l'effort de la nature vers la beauté. Il vit les seins, reposoir d'amour et sources d'existence. Il vit le berceau des hanches. Il vit les bras, collier de l'amant, et les genoux, domaine de l'enfant.

Et cependant son rêve restait en lui, réfractaire à toute expansion. Vainement il tentait de l'arracher à la prison de son cerveau, il n'en attirait que des bribes, correspondantes aux morceaux de perfection entrevus parmi les modèles. Il le disait avec découragement :

— L'idéal ne se détaille pas. Il est tout entier en moi, il n'en sortira que tout entier. Quand il sera affranchi, je pourrai, par la seule force de mon talent et de mon souvenir, le manifester suivant les détails du beau qu'on me montrera. Mais il faudrait d'abord qu'il s'offrît à moi extériorisé, pour ainsi dire. Et ces filles ne m'en donnaient que des faces spéciales et incomplètes.

Après chaque essai infructueux, sa mélancolie redoublait. Il eut des crises d'humeur et chassait avec des injures celles qui lui faisaient l'aumône de leur nudité. Il se désespérait :

— Comme c'est douloureux !... la réalité me fuit. Puisque je suis impuissant à la concevoir moi-même, qu'elle m'apparaisse et mon rêve saura bien se fondre en elle.

Il passa des nuits à la tâche. Mais un jour, le surprenant qui lacérait l'œuvre à coups de couteau, elle lui saisit le bras et gravement :

— Patiente, dit-elle, j'ai trouvé la femme que tu désires. Elle attend dans ma chambre... Sors, et je te rappellerai : si elle ne te plaît pas, nous renoncerons.

Il sortit. Quelques minutes après, elle cria : — Georges.

Il entra. Sa mère se tenait debout devant lui, nue. Et il vit qu'elle était la réalité magnifique de son rêve.

Il y eut un silence sacré. Leurs yeux s'unirent. Il n'osait plus baisser les siens, par crainte d'apercevoir le corps maternel. Elle avait un visage calme que ne troublait aucune honte. À son tour, il se sentit pénétré d'une grande paix.

Durant trois heures il travailla, se retournant parfois pour qu'elle pût se reposer, car tout geste surpris eût détruit la pure sérénité d'art que dégageait cette chair immobile. Ils s'enveloppaient aussi de silence, comme d'un vêtement propice. Et dans une grande secousse d'exaltation qui abolit les murs de son cerveau et déchira le voile de ses yeux, Georges enfanta l'œuvre. Elle vint au monde, en ébauche de perfection, toute palpitante de vie, prête à mûrir au soleil d'idéal qui lui serait encore pour elle. Il la pétrit de ses larmes. Il la modela de ses mains et de ses lèvres. Et dans la vie de la matière, naquit le frisson d'une âme.

La nuit se glissa par les vitres. Ils attendirent qu'elle fût compacte, et à la longue, Georges était gêné de savoir à quelques pas de lui, sa mère, nue. Mais il saisit le bruit d'une porte. Jusqu'au dîner il ne bougea pas, anxieux de leur rencontre.

Un timbre l'appela. Il vint, et sous la lampe claire, il la vit toute rouge et tremblante.

Un immense amour, plein de tendresse et de pitié, l'agenouilla devant elle.

— Oh ! mère chérie, mère chérie...

Il joignit les mains et remercia la sainte chair qui lui avait donné la vie et qui la lui donnait encore, la chair maternelle avide de sacrifice jusqu'à immoler sa pudeur.

Elle l'étreignit entre ses bras et le berça doucement. Alors il sentit sous sa joue l'adorable poitrine qu'il connaissait maintenant, et dont il savait la splendeur épanouie, et il tressaillit au plus profond de lui-même.

Ils se dégagèrent, éperdus — terrifiés par la loi d'instinct qui se révélait ; mais très vite, ils joignirent à nouveau leurs yeux mouillés et humbles. Ils comprenaient. La nature exigeait ce châtement.

Ils l'acceptèrent avec tristesse et joie, comme l'expiation d'un crime auquel ils ne voulaient point renoncer. Oui, la mère dévoilerait au fils le mystère prodigieux de son corps. Et, pour prix du sacrilège, il n'y aurait plus entre eux ni baisers ni caresses.

Ils se sentirent, dès lors, l'âme bien plus belle et bien plus libre...

MAURICE LEBLANC

LE CORRESPONDANT

Chacun sa vocation. Celle d'Alcide Chapeau consistait simplement à quitter la province pour demeurer à Paris. Dès son enfance, il se sentit entraîné irrésistiblement vers la capitale. Non qu'il y pensât briller par quelque mérite ou quelque originalité. Mais tout homme marche vers un but, toute vie tourne autour d'un pôle. Lui, Paris l'attirait.

Il en parlait toujours comme s'il y eût été, ce qui lui donnait un singulier relief parmi ses voisins. Ses descriptions imaginaires étaient précises. Sur le mur de son bureau pendaient des cartes et des plans de la grande ville. Un point au crayon rouge marquait l'endroit où il habiterait, une fois sa fortune faite. D'ailleurs, il connaissait toutes les rues principales, les boulevards, leur longueur, leur largeur.

Le provincial est inférieur au Parisien la chose est certaine. Mais le provincial qui veut se faire parisien et qui le sera est supérieur à ses congénères. D'après cet axiome, Alcide Chapeau méprisa son entourage de boutiquiers et de rentiers, dédaigna d'épouser une fille du pays et, quand le succès de ses entreprises lui permit de réaliser son rêve, rompit avec toutes ses relations.

Donc, à cinquante ans, Alcide débarquait dans la capitale et louait un logement rue Montmartre, en plein centre, en pleine activité, au cœur de Paris. Il choisit la maison la plus populeuse. Les locataires grouillaient.

Les premiers mois furent délicieux. Il prenait possession de son royaume. Son pied dur sur le pavé, sa canne martelait le trottoir. Il se faisait un point d'honneur de ne jamais demander son chemin à personne, disant : « À quoi bon ? J'irais les yeux fermés. » Aussi se perdit-il souvent.

Une bizarrerie l'étonnait : il n'entrait en rapports avec personne. Sa solitude lui pesa ; il voulut la rompre. Mais une invincible timidité lui liait la langue et lui comprimait le cerveau. Depuis tant d'années il proclamait la suprématie de tous ces gens qu'auprès d'eux il se sentit infime, tout petit

garçon, ridicule, emprunté, provincial en un mot. Le fait est que ses tentatives de liaison restèrent infructueuses. On semblait lui rire au nez.

Il se tint à l'écart, vexé. Pour secouer son ennui, il inventa des distractions. Son pas était de soixante-dix centimètres. Il se mit à arpenter des rues, convertissant en mètres le nombre de ses pas et vérifiant son erreur dans le Bottin. Il devint d'une habileté surprenante.

On se lasse de tout. Alcide Chapeau commençait alors à trouver la vie très monotone et Paris dénué d'intérêt. Jusque chez lui, il n'éprouvait qu'échecs et outrages. Ainsi le concierge, cet être évidemment inférieur, le concierge affectait de le connaître à peine. Blessure cuisante, car ce concierge causait avec tous les locataires, potinait avec les bonnes, et la loge retentissait de rires.

Quel précieux allié eût été un pareil personnage ! et quel agent de fusion avec les autres habitants de l'immeuble ! Alcide pensa : « Il faut le conquérir. » Et, chaque jour, il entr'ouvrait la porte et demandait :

— Il n'y pas de lettres pour moi ?

L'individu ripostait, d'un ton bourru :

— Non, rien.

Cela dura deux semaines ; puis, un matin, le concierge, impatienté, s'écria :

— Eh ! que diable, vous savez bien que vous ne recevez jamais de lettres, vous !

C'est vrai, il ne recevait jamais de lettres, lui. Tous ses voisins en recevaient. Lui, non. Quoi d'étonnant à ce qu'il fût dédaigné par le concierge et privé de la considération à laquelle il avait droit ? Ne pas recevoir de lettres, c'est ne connaître personne, ne posséder aucune protection, être dénué de toute influence, de tout crédit, de toute autorité.

Il s'aperçut soudain de son isolement dans le monde. Il vivait à part, comme un lépreux, Nul ne s'intéressait à lui. Il ne pouvait faire ni bien ni mal. Qu'il crevât, pas une larme ne coulerait. De là sans doute provenait l'espèce de froideur avec laquelle on l'accueillait.

Cette intuition le rendit songeur. Il cessa ses visites au concierge. Son visage marquait l'effort des laborieux enfantements qui transforment une

vague idée en une résolution fixe et irrévocable.

Or, un matin, il arriva ceci : Alcide passait devant la loge d'un air dégagé, en sifflotant, quand le concierge l'appela :

— Monsieur Chapeau, monsieur Chapeau, il y a des lettres pour vous.

— Ah ! bien, prononça M. Chapeau tout simplement.

Il y en avait trois : l'une munie d'une enveloppe distinguée, une autre portant l'en-tête des magasins du Louvre, la troisième, carte postale, où Alcide put lire aussitôt une demande de secours.

Le lendemain, il en reçut quatre. L'une d'elles exhibait une couronne de comte, cerclée d'une devise. Le surlendemain, deux courriers apportèrent cinq lettres. Et cela s'accrut. Bientôt, d'une façon définitive, à chaque courrier, il y eut quelque chose pour M. Alcide Chapeau.

Sa situation subit un changement immédiat. Le concierge devint obséquieux et bavard. Les autres locataires le saluaient très bas dans les escaliers. Lui-même prit de l'aplomb. Au café, on le considérait.

Comme il se félicita de son stratagème ! Les délicieuses nuits qu'il employait à tracer sa propre adresse sur toutes ces enveloppes ! Il fallait une rude attention pour que l'écriture ne fût jamais semblable. Et quelle imagination pour varier l'état social apparent de l'expéditeur ! Nul détail n'était négligé : ni le parfum, ni la couleur de l'encre, ni la position du timbre, ni le cachet. Les enveloppes surtout le préoccupaient. Il passait ses après-midi à en acheter de formats différents et de qualités spéciales.

Il ne s'en tint pas là. Il eut la minutie de composer scrupuleusement le texte des missives renfermées. Sa correspondance fut dès lors d'une complexité prodigieuse. Il s'écrivait des suppliques, des mots de remerciement, des faire-part, des condoléances, des billets d'amour ou des billets de vieux camarade, ou de riche cousin, ou de fonctionnaire important.

Et il ne manquait pas d'ouvrir et de lire toutes ces lettres. Son importance grandissait avec leur augmentation progressive. Aussi ne pensait-il même plus au concierge ni à ses voisins. Il se suffisait. Sa vie se trouvait si remplie, une vie d'araignée au milieu de sa toile, à l'affût parmi les centaines de fils qui rayonnent autour d'elle.

Il ne marchait plus : il courait. Il courait à travers Paris, roulait sur tous les omnibus et fréquentait les bureaux de poste des quartiers les plus opposés. À l'approche de ces bureaux, sa contenance devenait tout autre, en rapport exact avec la qualité de la personne qui, soi-disant, lui écrivait. Et, de même, à sa table de travail, son âme se métamorphosait à l'infini. Tantôt il possédait une âme de ministre, tantôt de commerçant, ou d'épicier, ou d'acteur, ou de militaire, ou de femme du monde, ou de courtisane. Il en prenait les poses, la voix, les manières. Il était vraiment le personnage évoqué. Et son plaisir se doublait d'une joie de créateur à voir défiler devant lui tous ces types imaginaires, engendrés par sa fantaisie.

Jamais il n'ouvrait une enveloppe sans l'examiner et la palper, comme pour en chercher la provenance. Puis il allait droit à la signature et s'écriait :

— Tiens, c'est de Machin !

Ou bien :

— Que diable me veut cet animal ?

Enfin, il lisait, et, d'un bout à l'autre, il accompagnait sa lecture de remarques et d'exclamations : « Est-il bête !... » « Ah ! non, je refuse... » « Pour qui me prenez-vous, monsieur ?... » « Voilà un particulier qui ne manque pas d'intelligence... »

Cette expression revenait souvent, si bien que son orgueil grossit, alimenté par tant de louanges indirectes. La tournure des phrases l'émerveillait, et l'affluence des idées et la pompe des formules de politesse. Se haussant d'un degré, il entretenait avec lui-même un commerce spirituel des plus transcendants. Il se consultait sur les questions palpitantes qui divisent l'humanité. Il se demandait son avis sur la peine de mort, sur le libre arbitre, sur le désarmement, sur le doute, sur les dogmes. Il s'exposait des cas de conscience : « Monsieur, ma femme me trompe... Dois-je la tromper, ou la tuer, ou la répudier ? » « Monsieur, j'ai trouvé un portefeuille. Qu'en faire ? » « Monsieur, la vie m'est à charge : admettez-vous le suicide ?... »

Il se regardait comme universel. Recettes de cuisine, placements de fortune, remèdes sanitaires, plans de voyage, combinaisons pour amoureux, rien ne l'embarrassait. Il était d'autant moins gêné que son manège consistait en interrogations et jamais en réponses.

Un jour, il s'écrivit une lettre anonyme. Et, en la recevant, il pesta, indigné : « Comment y a-t-il des gens assez lâches pour employer de telles manœuvres et pour ternir la réputation d'autrui, tout en gardant le masque ? »

Un autre jour, il se donna rendez-vous au pied de l'obélisque, à quatre heures. Et, durant deux heures, il s'attendit, en tirant sa montre avec impatience et en maugréant après le malotru qui le laissait se morfondre.

Enfin, il fut heureux. Mais l'âge vint. Il craignit que sa santé ne résistât pas à un labeur si formidable. Prudemment, il planta là tous ses correspondants et disparut.

Aujourd'hui, il vieillit dans son pays natal. Ses paperasses sont étiquetées et cataloguées. Le soir, il réunit les amis d'autrefois et il lit quelques-unes de ses lettres, principalement celles qu'il s'est adressées de la part de personnages importants.

MAURICE LEBLANC

L'UNE PAR L'AUTRE

Elles formaient un couple étrange, Diane si belle, Marthe si laide que leur intimité semblait inexplicable.

Encore comprenait-on que l'une s'embarrassât de l'autre afin d'établir une avantageuse et perpétuelle comparaison. Mais Marthe, par quelle aberration s'exposait-elle à un rapprochement aussi périlleux ? Seule, elle passait inaperçue. Près de Diane, elle inspirait de la pitié.

Était-ce calcul, désir cupide d'attirer sur son ménage les faveurs d'une compagne plus riche ? Elle ne demandait jamais rien. Perversité ? pour répandre des médisances que son titre d'intime eût rendues plus redoutables ? Elle ne parlait de son amie qu'avec respect et enthousiasme sincère.

Moins que personne Diane découvrait les causes de cette conduite. Elle ne connaissait la jeune femme que depuis un an et s'étonnait même que leurs relations fussent si étroites, n'étant justifiées par aucune similitude de goûts ou d'humeur. Mais, très bonne et n'ayant rien à cacher de sa vie, elle tolérait autour d'elle cet empressement un peu indiscret, sans trop approfondir les motifs qui le pouvaient provoquer.

Un jour, parmi la foule d'un grand magasin, elle avisa le manège d'un inconnu qui glissait un papier entre les mains de Marthe. Celle-ci, derrière son manchon, lut le billet et dit :

— Je vous demande pardon... mon mari m'attend.

Elle s'éloigna rapidement. Aussitôt, Diane chercha l'étranger. Il avait disparu.

Elle crut à une erreur. Mais le fait se renouvela. À voix basse, un homme d'un certain âge jeta quelques mots à Marthe. La jeune femme ne bougea pas. Une minute après, simulant un malaise, elle s'en allait.

Et, dès lors, Diane surprit avec stupéfaction que partout, en public, au théâtre, au bal, s'improvisait la même comédie de billets insinués et de phrases chuchotées à l'oreille. Toujours, derrière son dos, elle devinait des signes furtifs, une mimique laborieuse, une correspondance affairée.

Que la conduite de son amie fût répréhensible, elle n'en doutait pas. Mais quel rôle lui réservait-on, à elle ? Pourquoi la mêler à toutes ces malpropretés ?

Elle lui ferma sa porte.



Marthe força la consigne. Pour prévenir les reproches, elle se mit à genoux devant Diane, lui baisant les mains contre son gré :

— Vous savez tout, n'est-ce pas ? et vous me méprisez... Il ne faut pas trop cependant me mépriser... il ne le faut pas sans m'entendre... Voulez-vous m'entendre ?

Diane s'émut de ce ton humble et pressa les mains suppliantes. Marthe murmura :

— Je suis très laide, dites ?

N'obtenant pas de réponse, elle reprit :

— Voyez comme vous êtes triste, triste pour moi, de ma laideur. Alors, songez à votre tristesse si vous n'étiez plus belle, tout d'un coup, laide comme moi, avec des yeux inexpressifs, une bouche vilaine et une peau flétrie.

Du doigt, elle touchait les soyeuses paupières, les lèvres exquises et la tendre chair. Et il semblait à Diane que son regard s'éteignait, que sa bouche se décolorait et que des rides souillaient la fraîcheur de son visage.

— Quelle souffrance ! n'est-ce pas ? C'est la mienne, celle de toutes mes heures. Autrefois, je l'ignorais. Ma vie s'en allait en petites joies et en mesquines satisfactions. Puis je vous ai vue, et ce fut fini. Oh ! nulle envie mauvaise ne m'anima jamais contre vous. Je vous sentais bonne et indulgente et, sans arrière-pensée jalouse, je n'ai cessé de vous admirer. Mais je savais. La laide n'existe pas. Elle a l'utilité d'une plante ou d'une femelle, non la gloire d'être femme. Elle inspire de l'estime, ou du

dévouement, ou de la reconnaissance, jamais de l'admiration. Or cela seul est notre raison de vivre... Oh ! cette soirée où je vous connus, quel souvenir de désespoir et d'effroi ! Tous ces hommes qui s'empressaient vers vous et chantaient vos louanges, la voix spéciale qu'ils prenaient en vous parlant, leur regard de prière, leur timidité, leur audace... et moi, l'indifférence, c'est-à-dire, l'accusation tacite de ma laideur.

Elle cacha sa figure sur les genoux de Diane et gémissait :

— Je suis laide. Rien ne fera que je ne sois pas laide. Les yeux qui me contemplent me le disent. Dehors, la glace des devantures me le rappelle. Ne peut-on pas oublier que l'on est laide ?

Elle releva la tête.

— Je l'ai tenté, Diane, et souvent je réussis, grâce à vous. L'espoir m'en vint à notre seconde rencontre. Cette fois, ma souffrance se complique d'une certaine joie bizarre. Écoutez ceci : le parfum des compliments me grisa. C'était à vous qu'ils s'adressaient, certes. Mais moi, j'étais près de vous, et l'atmosphère enivrante, nous la respirions toutes deux également. La voix que vous entendiez, je l'entendais, et les mots et l'inflexion, et je voyais comme vous les yeux ardents et les gestes nerveux.

Après un silence, elle dit :

— Si vous saviez comme nous acceptons aveuglément l'illusion, nous, les disgrâciés ! Nous tendons la main sans honte à l'aumône bienfaisante. Et, ainsi, j'ai vécu de ce que l'on vous offrait. Dans les gerbes d'amour qui s'élevaient sous vos pas, j'ai cueilli ma bonne part. J'ai volé des étincelles aux flammes du désir que votre chair allume. Et le vin de passion que vous dédaigniez, je l'ai bu, moi, de mes lèvres avides. Comprenez-vous ? Parmi ces hommes qui vous obsèdent, il en est que votre froideur rejette vers moi, confidente de leurs peines. Il en est d'autres qui se sacrifient pour me mettre dans leur jeu. Il en est aussi pour qui rejaillit sur moi un peu du reflet de votre beauté. Et je leur appartiens. Et je suis presque heureuse, vous entendez ? heureuse, car, dans la comédie obligatoire de l'étreinte, ils feignent d'oublier ma laideur, et je l'oublie, moi, et je ne suis plus laide parfois, je ne suis plus laide !

Elle sanglotait dans les bras de son amie. Diane rêvait, compatissante et troublée. Un torrent d'idées obscures grondait en elle. Et, se penchant, elle

dit :

— De quoi donc parlez-vous ensemble ?

— Oh ! de vous, tout le temps. Ils crient leur extase. Et moi-même j'éloigne leur pensée de moi. Et ils pensent à vous en m'embrassant, et ce sont des baisers fous, ceux qui s'adressent à vos lèvres.

Vers Diane montaient comme un hymne ces paroles ardentes. Les mots la brûlaient ainsi que des caresses. La vie lui apparaissait sous d'autres couleurs, compliquée de joies nouvelles et de voluptés différentes. Cette vision ne la tentait pas ; mais elle en voulait cependant soulever le voile. Pour la première fois, elle appréciait le sens réel de la beauté et le charme des désirs provoqués.

Marthe s'écria :

— Vous comprenez, je le vois !

Oui, elle comprenait, et elle dit :

— Sois mon amie ; nous vivrons l'une par l'autre. À travers toi m'arrivera l'amour des hommes. Mon honnêteté m'en prive. Je ne le regrette pas ; mais le rythme et l'odeur m'en sont devenus nécessaires. Marthe, tu seras la fleur miraculeuse par qui je sentirai tous les parfums. Que les hommes t'imprègnent de leurs désirs ! Je te respirerai. Tu me rendras leurs regards, leurs prières, leurs voix, leurs gestes. Tu me chanteras le concert de leurs éloges et de leurs flatteries, et je jouirai délicieusement de leur exaltation.

— C'est cela, c'est cela, vous avez compris. Tout être est incomplet. Le bonheur est de trouver ce qui lui permettra son entier développement. Je suis laide et disgracieuse ; vous êtes ma beauté, vous êtes ma grâce.

— Et tu seras la vie de ma chair froide, et tu seras mon ardeur, et ma passion, et le souffle des désirs, et l'égarement de la luxure !

MAURICE LEBLANC.

LE TUEUR D'AVENIRS

À Camille Lemonnier.

Il manda ses vieux amis et leur dit :

— Vous me croyez seul ? Mais non. Je *la* sens auprès de moi : *elle* est là, dans mon lit, *elle* s'occupe à me glacer les jambes avec ses mains, et le froid monte, et *elle* sourit à mon cœur qui s'endort.

Lui aussi, il eut un sourire maigre.

— Je n'ai pas peur de toi, ô chère mort bienfaisante ! Assez souvent je fus ton pourvoyeur. Ne t'ai-je pas sacrifié, au cours de ma longue vie de science, plus de mille vies humaines ?

On regarda le vieux praticien avec épouvante.

— Tu as tué, toi ?

— J'ai tué, moi : j'ai tué plus de mille fois, plus de mille fois, je le jure.

Et, sur son lit d'agonisant, en un dernier effort, il murmura ces choses :

« — Vivre est une torture. La seule consolation, c'est d'alléger un peu, quand on en a la puissance, la torture d'autrui. Je soignai des malades, je pansai des plaies, je guéris de pauvres corps tordus de souffrances...

» Ce n'était pas assez. J'avais une sensation d'inassouvissement dans ma grande faim de soulager. C'est que le temps me dévoilait l'infini de la douleur. Que peut la lutte isolée d'un homme contre l'universelle misère ? Une cicatrice fermée, une jambe remise, qu'est-ce auprès de l'innombrable multitude des fléaux accumulés ? À quoi bon mes tentatives de fourmi pour soulever la pierre de mal qui nous étouffe ? Chair infortunée, martyre éternelle, plaie vivante où chaque heure vient déposer son fiel et son poison ! Je la contemplais souvent, penché sur elle, et j'en avais pitié. L'admirable chose à souffrance, machine si bien agencée pour saisir au vol toutes les poussières nuisibles !

» Mais la faiblesse des malades les induisait en confessions plus effrayantes, et j'appris le supplice de l'âme. Dans une prison de tristesse et de froid, elle subit l'assaut des deuils. Rien ne la peut sauver. La chair a sa souffrance, mais l'âme les a toutes, en leur complexité cruelle.

» Mon impuissance me terrassait. Je pris horreur de la vie. Ne trouverais-je donc pas un remède nouveau, un mode de guérison s'appliquant à quelque grand mal dont on n'aura même jamais tenté l'atténuation et le supprimant définitivement ?

» Or, un jour, une femme parvint auprès de moi et, d'un ton résolu :

« — Docteur, en l'absence de mon mari, un homme, un homme que j'aime, m'a rendue enceinte... Mon mari revient. Sauvez-moi. »

» Je n'admets pas que son air de réelle autorité m'ait influencé en quoi que ce soit. Non. Mais, dès cette minute, comme un éclair, l'Idée m'illumina. Tout l'avenir en fut éclairé. Le devoir — mon devoir plutôt, car il diffère pour tous — parut, inéluctable et simple. J'y obéis.

» Et je ne cessai d'y obéir. Des dizaines, des centaines de fois, un millier de fois, j'ai recommencé l'acte salubre. Et jamais, vous entendez ? jamais un scrupule n'a frappé au seuil de ma conscience. J'avais raison, je le savais, je le sais encore, et, au terme de ma longue existence, je l'affirme sans incertitude : j'ai fait ce que je devais faire.

» Combien souvent, d'ailleurs, j'ai recueilli ma récompense ! Les malheureuses qui accouraient vers moi, affolées, revenaient, quelques jours après, souriantes et reconnaissantes. J'ai conjuré bien des drames. J'ai séché bien des larmes. Et l'on me baisait la main, comme à un dieu.

» Mais le plaisir de cette rémunération ne pesait point parmi les raisons qui dirigeaient ma conduite. Si grande qu'elle fût, la joie que je causais m'eût paru de qualité trop mesquine et de mérite trop passager. Quelque chose de plus noble me stimulait : la volupté de détruire le mal. Et il arriva que je le détruisis de moi-même, criminellement, à l'insu de la mère.

» Oui, mes amis, je le proclame, tous les prétextes me furent bons pour aller chercher au fond des entrailles le germe blotti, le germe de vie d'où nous sortons, êtres de douleur et de malédiction. Je l'arrachais avec haine, la matière maudite, le principe infâme !

» Et, vraiment, il me semblait accomplir une solennelle action. C'était m'insurger contre l'œuvre néfaste et la dompter. L'instinct stupide avait créé. Moi, j'anéantissais. Le hasard aveugle avait fait de la vie. Moi, créature clairvoyante et réfléchie, je faisais de la mort.

» Comprenez-vous maintenant que je sois fier de moi et que je m'endorme en l'éternel sommeil avec l'ivresse du devoir intelligemment deviné et rigoureusement suivi ? Les bienfaiteurs de l'humanité, ceux qu'on révère, s'effacent devant mon génie charitable. Prévenir le mal, c'est mieux que répandre le bien. Or songez à ce qu'il y a de souffrance, de pleurs, de tourment, d'angoisse dans une existence d'homme. Imaginez l'univers de douleur que représente, à la fin de sa vie, l'addition de toutes les douleurs partielles que cet homme a dû subir.

» Moi, j'ai brisé mille de ces univers. À leur source, ma volonté a tari mille ruisseaux de larmes. Mille machines à souffrir n'ont pas été mises en mouvement parce que tel fut mon ordre. Un millier d'avenirs misérables se sont évanouis parce que j'étais là, destructeur opiniâtre et sans pitié !

» Que dis-je ? Mais chacun de ces êtres, selon la loi naturelle, eût créé, et chacune des créatures issues de ces êtres en eût créé d'autres à son tour ! Ce n'est pas mille, c'est dix mille, c'est cent mille existences à qui j'ai interdit le supplice de vivre. C'est un peuple que j'ai sauvé, toute une nation, un monde ! Un monde d'âmes tristes eût été enfermé dans la geôle de nos loques lamentables. Mais j'ai surgi, j'ai surgi, moi, le tueur d'avenirs ! »

Dressé sur son lit, le vieillard semblait en extase. De l'horreur, autour de lui, flottait, silencieuse. Il se recoucha. C'était la fin. Son âme, en s'obscurcissant, put encore épancher quelques paroles sereines :

— Chère mort, sœur miséricordieuse de la mauvaise vie, ta caresse m'est douce. Chaque mort naît avec chaque vie. Chacun a la sienne dès le berceau. C'est l'ange gardien. Et il tient dans ses mains secourables le remède suprême... Ce remède, je l'ai donné, puisque j'en étais détenteur... Je suis content... Je suis joyeux... Je sais... Et, maintenant, ma chère mort, ma mort à moi, grande sœur consolatrice, amie fidèle, prends mes lèvres, prends mon cœur... ô maîtresse qui mourras avec ma vie...

MAURICE LEBLANC

L'APAISEMENT

Une pudeur invincible contraignait Fernande à prendre son bain plus tôt que les autres invités. Le regard d'inconnus lui importait moins. Mais tous ces gens que le caprice d'un riche banquier avait réunis sur cette plage déserte, il lui déplaisait de se retrouver, une heure après, en leur compagnie. Leurs yeux, qui avaient vu, la gênaient. Ne se souvenaient-ils pas ? Elle n'osait bouger.

Elle sortit de l'eau, ce matin-là, au moment où trois de ces messieurs débouchaient de la valleeuse. L'un d'eux, Morège, se hâta vers le peignoir. Mais elle s'en enveloppa rapidement, salua d'un coup de tête et courut à sa cabine.

Une bassine d'eau chaude l'attendait. S'étant dévêtue, elle y trempa ses pieds et s'assit, nonchalante et engourdie de bien-être.

Des pas grincèrent sur le galet. Une voix d'homme cria :

— Tu pourrais nous attendre !

La voix de Morège répondit :

— Non ; je vais me déshabiller.

Il approchait. Vivement, Fernande se dressa pour boucher le petit carré de la lucarne avec son peignoir. Mais la porte, non fermée, s'ouvrit, et Morège la vit debout, nue.



L'APAISEMENT

En rentrant, elle se coucha. L'insistance de son mari ne put la décider à venir à table. La châtelaine et quelques amies tâchant de la distraire, cela l'importunait au point qu'elle les pria de se retirer. Le grand jour aussi l'agaçait. Elle fit baisser les stores. Et, toute l'après-midi, elle se blottit sous ses draps, frissonnante de fièvre.

Il fallait bien cependant descendre au diner. Son apparition en corsage montant, parmi les robes décolletées, surprit les convives, et elle avait un air

si défait qu'on la crut très malade. Un à un, les hommes lui présentèrent leurs hommages. Morège s'avança. Elle défaillit, prête à lui refuser la main. Il s'inclina simplement. Durant le repas, elle ne sentit pas une fois sur elle l'inquisition de son regard. Mais, au cours de la soirée, il n'affecta point une réserve blessante et lui dit à haute voix quelques phrases banales, comme si rien ne se fût passé entre eux.

La nuit, elle eut des cauchemars où elle se promenait nue devant une foule hurlante. Et ainsi, toute une semaine, quoique l'amertume de sa plaie se calmât, elle vécut en une sorte d'abattement douloureux.

Loin de Morège, elle recouvrait un peu de gaieté. Lui présent, elle tremblait de honte. Elle avait froid. Il lui semblait que ses vêtements ne la cachaient pas assez fidèlement, et elle s'emmaillotait de châles et de fichus.

À la longue, elle crut s'apercevoir que la conduite de Morège se transformait. Il ne devint pas plus empressé, mais il rôdait toujours autour d'elle, amusé sans doute par le spectacle de son trouble. Elle l'observa furtivement. Il avait un visage dur, l'attitude hautaine, la phrase rare et des mots ironiques qui s'accordaient avec l'expression générale de sa physionomie.

Leurs yeux, une fois, se rencontrèrent. Elle rougit. Lui, son ironie se précisa en un sourire vague. Elle ne l'imagina plus que de la sorte, la moquerie aux lèvres. Il la hantait. Pourquoi raillait-il ? Son orgueil, autant que sa pudeur, la soulevait contre cet homme. Personne avant lui n'avait contemplé le mystère de sa chair, personne, ni son mari ni elle-même. Elle était vierge de tout regard, comme de la neige au coin de quelque roche inaccessible. Et le viol de cette blancheur l'avait déchirée plus que, jadis, la ruine de sa chasteté.

L'heure du lever surtout lui était odieuse. Il fallait s'occuper de cette chair polluée, qu'elle prenait en horreur. Des coins de peau luisaient. Elle répugnait à y toucher.

Épouvantable supplice ! Elle avait la sensation étrange d'être enfermée dans un vêtement de regard, dans l'enveloppe impalpable que les yeux de Morège avaient instantanément tissée autour de son corps. L'épiant, elle pensait : « Entre ces paupières d'homme est ma prison. Je suis l'esclave enchaînée. Il n'a qu'à fermer les yeux, et son souvenir a le droit de

m'évoquer telle que je suis. C'est plus qu'un droit, peut-être aussi une nécessité. Qui sait si je ne le hante point ? Je ne suis pas seulement nue sous mes vêtements, mais dans son cerveau, de façon ininterrompue, nue toujours, nue absolument. »

En dépit de son honnêteté, elle eût préféré qu'un regard d'amant eût pris possession de son corps. Librement s'offrir à qui l'on aime, soit. Mais Morège l'avait volée. Elle le haïssait. Souvent elle était prête à lui crier :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! Vous ne comprenez donc pas que je vous déteste ? Voleur ! voleur !

Un jour, pour qu'il ne fût pas seul à la connaître, elle se planta devant sa glace, nue. Une grande joie la saisit, car elle apprit la magnificence de son corps. Elle s'oublia en une langueur rêveuse et elle se demandait : « Comment me trouve-t-il ? La vision a été si brusque que l'image doit être bien confuse. De quoi se souvient-il spécialement ? De ma poitrine, de mes hanches, de mes jambes ? »

Le soir, elle le surprit les yeux fixés à son corsage. Ce fut comme une plaque de feu qui s'appliqua sur la poitrine. Elle ne bougea pas. Son attitude marquait de l'orgueil, car elle savait la splendeur de sa gorge. Il la considérait toujours. Et, peu à peu, elle sentit que ses seins se dressaient et qu'une sève brûlante les gonflait.

Cette minute lui laissa une sorte d'inassouvissement. Il y en eut d'autres où Morège imposa cette impression à ses bras, à son cou, partout où se dirigeait son regard. Ainsi se précisa la gêne inexplicable dont elle souffrait. Il lui manquait quelque chose. La logique de sa vie se trouvait contrariée. Au moral comme au physique, elle jugeait que l'aventure était inachevée, bête. Le mal fait à son orgueil et à sa pudeur serait, lui semblait-il, moins irritant s'il était plus complet, plus absolu. Mais comment ? Cela devenait une obsession torturante.

Et, une nuit d'insomnie, il fallut que cette gêne cessât, il le fallut. Et, vraiment, c'est en inconscience, comme on cherche un remède, qu'elle alla vers la chambre de Morège. Et, se penchant sur lui, elle disait avec une voix de haine :

— Regardez-moi ; j'ai besoin que vous me regardiez... mieux que cela... Vous ne comprenez donc pas que votre regard était incomplet, et que j'en

souffre, et que je le veux tout entier, pour qu'il m'apaise ?...

Elle se dévêtit.

— Tenez, voici ma gorge. Votre regard est dessus, autour, il l'emprisonne. Mais il faut qu'il entre en moi, qu'il y reste bien...

Et elle lui offrit son corps nu :

— Prends toute ma chair... Puisque tu l'as vue, elle t'appartient.. Prends-la : il est naturel, il est logique que tu la prennes... et puis je ne souffrirai plus...

Maurice Leblanc.

CES DEMOISELLES LEBAUDRU

Aux fenêtres et au seuil des boutiques qui bordent la rue principale, des gens se dirent :

— Il est deux heures, voilà ces demoiselles Lebaudru qui font leur petit tour.

Elles passaient en effet, l'une trotinant sur les talons de l'autre et la première se retournant à toute minute pour adresser à la seconde quelques mots affectueux.

À vingt ans Angélique Lebaudru perdait son père et sa mère, aubergistes à Saint-Romain. De petites rentes lui permirent de louer une maison au centre du bourg et d'y vivre à sa guise.

Par suite de circonstances diverses, elle ne se maria point. Élevée dans un couvent, elle se montrait fort difficile. Ceux qui la demandèrent lui déplurent. D'autres qu'elle eût acceptés ne songèrent pas à elle.

L'âge vint. Déjà laide, elle se flétrit. Son corps se dessécha. Sa timidité l'empêchait d'étendre ses relations. Sauf le curé et deux ou trois vieux amis, elle ne voyait personne. Ainsi nulle joie ne lui échut. Elle s'ennuyait sans le savoir et marchait vers la vieillesse, vers la mort, sans se douter qu'il est d'autres plaisirs que de faire l'aumône et d'autres chagrins que de pleurer le supplice du Seigneur.

Un événement transforma cette existence. À l'anniversaire de sa trente-septième année, un matin d'octobre — date inoubliable — elle aperçut un homme qui jetait une portée de chiens dans un étang. Elle s'approcha, indignée. Une seule bête restait, toute blanche, poilue.

— La voulez-vous, mademoiselle ? dit l'homme. C'est la plus jolie. Regardez ce signe noir sur le front... Vous pourrez l'appeler Léda, puisqu'on parle toujours de Léda et de son signe.

Elle emporta la bête.

Elles vécurent heureuses. La chienne grandit et embellit. Angélique eut enfin une compagne. Elle la chérit de toutes les forces affectueuses qui dormaient en elle. On s'attache aux êtres en raison du temps qu'on leur consacre et l'on fractionne ainsi son cœur entre ses devoirs de fils, de sœur, d'amant ou d'épouse. Mademoiselle Lebaudru n'eut qu'un amour, qu'une occupation, sa chienne. Léda devint l'amie. Sa maîtresse la consultait. Elles avaient d'interminables conversations. Elles mangeaient à la même table. La même chambre abritait leur sommeil.

Au bout de quelques années, dans le pays, on s'habitua si bien à les voir ensemble et à ne jamais penser à l'une sans penser à l'autre qu'on finit par les englober sous un seul nom. On les appela ces demoiselles Lebaudru. M. le curé lui-même disait :

— Je sors de chez ces demoiselles Lebaudru.

Angélique ne l'ignorait pas. Elle en riait, touchée néanmoins de cette désignation qui la liait davantage à sa chère Léda, la joie de sa vie.

Ce jour-là elles entrèrent dans la boutique de l'épicier. L'aînée des Lebaudru s'y plaignit d'une grosse erreur à son détriment sur la facture du dernier mois. Une discussion s'éleva. Les livres furent feuilletés, le commis pris à témoin.

Tout à coup Angélique s'écria :

— Tiens ! où est Léda ? je ne la vois plus.

Elle sortit précipitamment. Mais, sur le trottoir, elle s'arrêta, les yeux fixes, les bras en l'air. Et elle gémissait :

— Oh !... oh !... Léda...

Au milieu de la chaussée, la chienne, accouplée à une espèce de roquet jaune et misérable, tirait la langue, mélancolique.

Une colère fouetta mademoiselle Lebaudru. En trois pas elle rejoignit la criminelle, l'empoigna par le cou et voulut l'enlever. Mais ainsi elle trainait le complice, et les deux bêtes geignaient.

Un attroupement se forma. Des gamins examinaient curieusement ce spectacle. L'un d'eux, plus âgé, se tenait les côtes.

Une minute, Angélique resta atterrée, rouge de honte. C'était elle-même, lui semblait-il, qui se trouvait exposée aux ricanements. Elle souffrait dans sa propre pudeur. Quelle ignominie ! Alors, ne sachant que faire, elle s'enfuit, abandonnant la petite Lebaudru.

Enfermée dans sa chambre, elle y passa des heures cruelles. Elle entendit bien la coupable gratter à la porte et se lamenter, mais elle n'ouvrit point.

Elles ne se rencontrèrent que le soir, comme Angélique descendait à la cuisine pour y préparer le repas. Nul mot ne fut échangé. L'aînée dîna seule. En un coin de pièce qui servait d'office, elle mit une pâtée. Puis elle monta et se coucha, toujours seule.

Les choses continuèrent ainsi. La rupture s'affirma définitive. Jamais, elle le sentait, elle ne pardonnerait à Léda son exécration fautive. Elle la condamnait impitoyablement, avec la même rigueur qu'une mère la déchéance de sa fille. En son cœur maternel tout un bloc s'était écroulé, de respect, d'estime, de confiance, de tendresse. Elle avait cru, sans même y réfléchir, que sa compagne était comme elle, honnête et chaste. Et, déçue, elle la taxait maintenant d'hypocrisie et de dévergondage.

Il lui eût été impossible physiquement de la caresser. Cette bête l'écœurerait. Elle lui paraissait souillée, d'une souillure indélébile.

Et surtout Angélique se rappelait le scandale ridicule, en plein village. Elle entendait les rires des assistants ; elle devinait les racontars ironiques, la nouvelle colportée de bouche en bouche, la honte de Léda devenue publique.

De ces potins, des échos lui parvinrent. Le notaire ne l'aborda-t-il pas par cette demande :

— Eh bien, mademoiselle, comment va madame Lebaudru ?

Le mot fit fortune. Journallement on l'en flagellait. Ce ne furent plus ces demoiselles Lebaudru, mais madame et mademoiselle Lebaudru.

Que de fois Angélique fut tentée de chasser l'infâme ! Hélas, la faute n'en subsisterait pas moins. En outre d'obscurs motifs l'en empêchaient.

Elles vécurent côte à côte comme certains de ces époux qu'un monstrueux secret divise, mais que la fatalité et les convenances du monde obligent à supporter le fardeau de la vie commune. Elles vécurent, l'une

haineuse, implacable, l'autre humble, suppliante, avide de pardon. Jamais Léda ne sortait. Ses avances étaient repoussées avec une froideur déconcertante. Si elle s'obstinait, Angélique quittait la pièce.

Le ventre grossit. La dernière espérance de mademoiselle Lebaudru s'effondra. L'œuvre maudite s'accomplirait jusqu'au bout. Oh ! ce ventre ; elle en suivit durant des semaines le détestable progrès. Ses yeux ne s'en pouvaient détacher.

Et d'autres pensées aussi la hantaient. À voir l'effet elle se souvenait de la cause, de l'acte commis, l'acte dont elle avait surpris le dénouement. Malgré sa révolte, une comparaison s'imposait à son esprit entre elle-même et cette bête. Léda savait maintenant. Elle, non. Léda connaissait le mystère, le mystère troublant où se scelle l'amour des êtres, le mystère incompréhensible où s'élabore la vie d'autres êtres. Elle, ne le connaissait point, ne le connaîtrait jamais. Et, pour cela, elle la regardait parfois d'un regard étonné, où se cachait peut-être un peu d'envie inconsciente, où se révélait, assurément, une certaine déférence.

Mais ces rêveries malsaines ne se prolongeaient guère. Un incident futile, une allusion quelconque à l'état de la chienne, lui rendaient plus vivaces encore sa colère et son mépris.

Ce fut en vérité une bien triste époque. Et la destinée lui enseigna, durement et d'un coup, toutes ces douleurs dont elle ignorait l'amertume jadis.

La délivrance eut lieu en juillet. Une nuit, Angélique entendit une plainte. Elle se leva. Cela venait d'en bas. Elle tressaillit de haine. Des preuves, des preuves visibles et palpables du crime allaient donc se produire !

Les gémissements s'interrompaient, puis reprenaient. Elle aurait voulu les étouffer pour que le bruit n'en arrivât pas à l'extérieur. Elle attendit, la poitrine haletante. Nulle compassion ne l'envahissait, nul besoin de secourir la malade. Elle l'abhorrait trop profondément !

Au matin tout s'apaisa. Angélique se vêtit, calme, résolue. L'heure solennelle du châtiment sonnait. Le fruit du crime devait disparaître.

Elle descendit. D'un pas ferme, avec la lenteur grave du justicier elle ouvrit la chambre de misère.

Sur un coussin, Léda gisait, harassée. Près d'elle, le long de ses jambes, de petites choses remuaient. Impassible, Angélique s'agenouilla devant ces nouveaux-nés. Elle les compta. Il y en avait quatre.

Un à un, elle les prit et se releva. Mais soudain ses doigts se mirent à trembler. Ses yeux avaient rencontré les yeux de la mère, Et en même temps elle sentait dans la paume de ses mains la chaleur douce de ces morceaux d'être. Et elle se rappela la sensation analogue qu'elle avait autrefois éprouvée à pétrir les menus membres de Léda.

Tout son cœur se fondit. Une infinie pitié la désarmait, pitié pour les souffrances de la chienne, pitié pour les fragiles enfants, pitié pour sa vieille compagne. Elle comprit que les préjugés du monde ne sont rien devant les manifestations de la nature. Elle comprit que la maternité est chose sainte. Et son âme de grande sœur, son âme de grand'mère tressaillit de dévouement et d'amour.

Alors, elle éclata en pleurs et, retombant à genoux, elle posa sur la tête de Léda le baiser de pardon, tandis que son amie lui léchait les mains, toute heureuse et toute reconnaissante.

MAURICE LEBLANC

LES HEURES DE MYSTÈRE

S'étant rencontrés, ils s'aimèrent.

Après plusieurs liaisons insipides, s'imaginant incapable d'aimer, il avait renoncé à toute grande passion. Elle, honnête et jusqu'ici froide, évitait les aventures. Mais les causes qui réduisent en amour les âmes les plus réfractaires sont obscures. Et, de la première minute, ils allèrent l'un vers l'autre.

Leur désir naquit bientôt. Sans timidité, il avoua son rêve, en phrases précises, qu'elle ne rougit point d'entendre. Sans honte, à son tour, elle confessa le vœu de son corps.

Ils s'appartinrent.

Le lendemain, les nécessités de sa carrière le contraignirent à un départ subit. Ils se quittèrent, désespérés.



Elle en pensa mourir, et même y fut un moment résolue, tant la nuit était noire où retombait son âme extasiée. Des devoirs étrangers l'en empêchèrent. Elle les maudit, car la vie l'importunait.

Lui, la fièvre du voyage apaisée, son installation définitive, il sentit l'horreur de l'exil. Il s'en épouvanta. Le pourrait-il supporter, ainsi que de ne plus baiser les molles lèvres de sa maîtresse et de ne pas boire jusqu'à la dernière goutte cette coupe d'amour tardif que lui offrait le hasard ?

Comme elle, la mort l'attira. À temps, il reçut une longue lettre, poème de sanglots et d'égarement. Cette douleur apaisa la sienne en la lui rendant plus chère et comme sacrée. D'ailleurs, l'absence serait brève, et quelques mois, une année, deux au plus, ne prévaudraient pas contre une telle affection.

Ils s'écrivirent régulièrement. Chaque jour, ils rédigeaient un journal minutieux de leurs actions et de leurs pensées, et ils l'expédiaient aux

époques du courrier.

Ils notèrent que ces lettres présentaient de curieuses analogies. Elles trahissaient les mêmes ardeurs et les mêmes angoisses. Et une même progression, également lente et sans à-coup, les amena doucement à de vagues paroles d'espoir, puis à des remontrances mutuelles sur leur découragement, puis à une superbe sérénité faite de douleur consciente et orgueilleuse.

Ces similitudes leur causèrent une grande joie. Comme ils aimaient pour que pareille identification se fût produite en quelques jours entre leurs tempéraments dissemblables et leurs aspirations contraires ! Quelle floraison de peines délicieuses et d'ivresses incomparables jaillissant soudain parmi l'indifférence de leurs habitudes et la torpeur de leur cerveau ! Comme ils aimaient ! comme ils aimaient !

Leur correspondance prit un tour d'exaltation singulière. Ils célébraient leur tendresse comme une chose unique, d'essence divine. Ils glorifiaient leur aptitude à inspirer un sentiment si particulier et à l'éprouver d'aussi merveilleuse façon.

Ils eurent des lettres où se répétaient cent fois, deux cents fois de suite :
« Je t'aime... je t'aime... »

Et, en vérité, ils s'aimaient infiniment.



Au bout de dix-huit mois, il obtint un congé. Il revint.

Jusqu'au rendez-vous, ils vécurent en une sorte de folie. Le jour arriva. Elle se traîna le long des rues, les jambes défaillantes, sans force pour arrêter une voiture. Lui, debout derrière sa porte, attendait, très pâle.

Elle frappa. Ils se revirent.

D'un bond, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Pourtant le geste fut gauche, accompli parce qu'il était indispensable, plus volontaire qu'irréfléchi. Ils ne cherchèrent pas à se l'expliquer, mais en prirent conscience.

Assis maintenant, ils se regardaient. Énigme étrange ! il leur sembla qu'ils se connaissaient à peine. Elle eut envie de retirer sa main de la

sienne, comme si ce contact alarmait sa pudeur. Embarrassés, ils voulurent parler. Les mots, les mots si simples qu'ils s'écrivaient indéfiniment s'offrirent à eux : « Je t'aime... je t'aime. » Leurs lèvres s'efforcèrent de les prononcer. Ils ne le purent, ils ne le purent. Pourquoi ?

Il dit, en se plaquant la main sur la poitrine :

— L'émotion m'étouffe...

Cela sonna faux, l'attitude, la voix, la physionomie, si faux qu'ils n'osèrent plus rompre le silence. Et ils pensaient à leur première, leur unique entrevue d'autrefois, ardente et voluptueuse. Quel changement s'était donc produit ?

Par contenance, il s'approcha d'elle et la saisit dans ses bras. Instantanément, l'étreinte se dénoua. Et ils s'observèrent encore, le regard éperdu. La même impression les heurta. Ils ne se connaissaient pas. Ce n'étaient ni les yeux, ni la bouche, ni le visage de l'être qu'ils aimaient. Ce n'était point là l'idole devant laquelle, depuis plus d'un an, ils se courbaient, l'âme en adoration.

Ils furent prêts à sangloter, tellement l'épouvantable désillusion les abattait. Et ils se seraient demandé :

— Est-ce toi ? est-ce toi que j'ai tant aimé ? est-ce toi que j'aime tant ? est-ce pour toi que tant de larmes ont coulé de mes yeux ?

Mais ils sentirent que toute entente leur était interdite. Ils ne pouvaient même pas pleurer ensemble. Pas plus que leur amour, leur détresse commune ne se manifesta.

Se levant, elle dit :

— Pardonnez-moi. J'ai des courses qui m'obligent à vous quitter.

Il ne la retint pas. Il ne la retint pas. Quand elle fut auprès de la porte, il murmura :

— Adieu.

Elle répondit :

— Adieu.



Il retourna là-bas.

Et ils souffrirent. Ils souffrirent de leur amour, d'être l'un loin de l'autre, de ne savoir l'époque où ils se reverraient. Ils souffrirent comme ils avaient souffert avant leur dernier rendez-vous.

Ils ne l'avouaient pas. Cependant, un jour, il écrivit une lettre pareille à celles qu'il écrivait jadis.

« Ô mon amie, je vis en toi, et c'est ton souffle qui m'anime. Il me semble n'être qu'un objet et n'avoir pas d'autre vie que celle que tu me donnes par ton existence... »

Et il reçut d'elle une lettre où elle se lamentait :

« Ma tristesse est si grande qu'elle s'impose partout, et tout ce qui m'entoure en est saturé, gens, bêtes ou choses... »

Alors ils comprirent qu'ils s'aimaient toujours. Et ils continuèrent leur correspondance. Mais ils n'y parlaient jamais de leur entrevue. Pourquoi leur passion s'était-elle dissipée durant les minutes, impatiemment attendues, qui les avaient réunis ? Pourquoi leur passion renaissait-elle maintenant qu'ils ne se voyaient plus ? Ne pouvaient-ils donc s'aimer désormais que par l'imagination, et la réalité les frappait-elle d'indifférence ?

Cela, ils ne le comprenaient pas. Et ils n'essayaient pas de le comprendre. Ils restaient tremblants devant l'horrible souvenir. Ils sentaient qu'ils avaient été la proie de forces inconnues, de tout ce qui est obscur, ténébreux, complexe, illogique, déconcertant, surnaturel, de tout ce qui ne peut s'expliquer ni par des causes visibles ni par des motifs irréfutables.

Oh ! le mystère des âmes, des âmes éternellement inconscientes !...

MAURICE LEBLANC

LA GOUTTE DE SANG

... Je voudrais bien cependant ne pas me tuer. Comme c'est horrible d'y être contraint ! Et par quoi, hélas ? Le sais-je ?

J'envie ceux qui s'assoient à leur table, l'arme libératrice devant eux, et qui écrivent : « Je suis las de l'existence... »

Pour leurs épaules, le poids de la vie est trop lourd. Elle ne leur apporta qu'amertume et déception. Leur amour fut dédaigné, leur jalousie trop affreuse, le mal de leur chair trop cuisant : ils s'affranchissent. La mort leur paraît l'unique refuge. Ils meurent. Mourir ainsi, c'est presque de la joie.

Mais moi j'aime la vie, elle m'est douce et favorable. J'ai la santé, la fortune, la jeunesse, assez de rêves réalisables pour connaître l'assouvissement, assez d'impossibles pour pouvoir toujours désirer. J'aime les fleurs, les bêtes, les hommes, le bruit des rues, le silence des campagnes. Je sais pleurer et rire. J'ai des gaietés d'enfant, de délicieuses douleurs, des extases fortifiantes. Le charme des femmes m'émeut. Mes sens sont ardents. La prose des penseurs et le vers des poètes m'exaltent.

Et cependant je me tuerai...

... Il y a un demi-siècle, un homme habitait en un vieil hôtel branlant. Des experts lui dirent : « Votre demeure n'est plus solide. Elle s'écroulera ». Un jour il prit une pioche et, furieusement, attaqua la grosse poutre vermoulue du vestibule. Et la maison s'effondra sur lui.

Il y a vingt-cinq ans, un riche possesseur de terres visita ses granges. Elles débordaient de fourrages. Un des paysans dit : « Tout de même, si ça brûlait ! » Le soir même, le maître se glissa parmi la paille et le foin jusqu'au centre du plus grand hangar. Et il y mit le feu.

Je suis le fils et le petit-fils de ces deux hommes. Et de même qu'ils se sont tués, il faudra que je me tue.

... Celui dont les mains tiennent l'arme fatale, sait que l'instant est arrivé. Il a choisi son heure. Il est libre. Il est maître de son sort. Le suis-je, moi ? Sais-je à quelle heure le hasard me condamnera ?

Quelle angoisse ! Au plus fort de mes ivresses l'idée m'étreint : c'est peut-être la minute solennelle. La barque frêle où je m'étends, la tête sur des genoux de femme, sous les yeux des étoiles, ne vais-je pas la démolir à coups de bottes ? La roche où je rêve parmi l'entassement des montagnes, ne sera-ce pas de là que je m'élancerai vers l'abîme ?

Doute implacable ! poison de mes bonheurs ! La coupe où je bois la vie est pleine de liqueurs exquis, mais elle est faite d'un métal amer qui souille mes lèvres tandis que mon gosier se délecte à la douceur des breuvages.

... Ô femme, toi dont l'amour aujourd'hui céda noblement à mon amour, courbé sur ton visage las, mes yeux reconnaissants mêlés à tes yeux amoureux, j'ai pensé ceci : « Ne serait-ce pas toi, l'instrument du suicide inévitable ? Ne vais-je pas tenter d'épuiser ma force par l'excès de tes caresses, jusqu'à ce que ton corps soit le tombeau de mon corps ? »

... Cette nuit, ma sœur s'est pendue. Jamais nous n'avions causé de *cela*. J'ignorais qu'elle sût. Mais voilà, elle savait, et il a bien fallu qu'elle se tuât. *Cette nuit ma sœur s'est pendue.*

... L'heure approche. L'heure s'éloigne. De fausses intuitions me guident, auxquelles je m'abandonne. C'est bien inutile. Le mystère est impénétrable. Ceci seul est certain : je me détruirai. Où ? Quand ? Je ne sais pas. Pourquoi ? Oh ! le pourquoi de cet acte nécessaire, c'est cela surtout qui me révolte ! Se tuer pour ne pas souffrir, soit ; mais se tuer parce que son père s'est tué, quelle chose monstrueuse !

Je me dis souvent : « Eh bien ! non, je ne peux pas. Ma volonté sera plus puissante que le destin. L'amour de la vie me protégera contre le vertige de la mort. Je vivrai. » Pauvre insurgé ! tu connais pourtant les lois rigoureuses. Certes, ton sang se renouvelle avec l'air absorbé et les matières avalées. Mais, parmi les gouttes rouges, il en est de furtives, de sommeillantes, qui te viennent de ton père et du père de ton père et de leurs aïeux. Chacune d'elles t'apporta sa part de leur humanité, et l'une contenait,

sois-en sûr, le grand instinct d'anéantissement. Il était, en eux, le plus fort et le plus autoritaire. Le globule qui te le transmet est le plus vivace et le plus résistant.

Je me sens comme un esclave en liberté. Sa chaîne est lâche. Et il marche, et il court voluptueusement. Mais il sait qu'à tel moment, peut-être au plus doux de sa promenade, la chaîne sera tendue et le ramènera vers la prison. Quelque jour, du fond de moi, de la cachette où il se blottit, l'instinct, petite source lointaine, s'enflera soudain en un torrent de dévastation qui m'emportera comme un brin de paille.

... C'est *lui*, je l'affirme, c'est lui qui m'a conduit ici, sur cette plage déserte. Ce n'est pas moi qui l'ai voulu. J'y suis contre mon gré.

J'ai peur. Il a sans doute ses raisons. J'ai peur. Comme il est déjà puissant pour contrarier ainsi tous mes autres instincts !

Ô mer effrayante, est-ce à ton baiser froid que je suis destiné ?

... J'erre sur la dune. En vérité, mes yeux cherchent autour de moi. Oui, démente infernale, ils s'inquiètent des possibilités de mort qui m'environnent ! Je m'efforce de remettre mon esprit en place. Mais il est là, *lui*, il tourne mes yeux vers cette falaise à pic, vers ce bloc de rochers qui surplombe...

... Je sais... je sais maintenant où et comment. Oh ! c'est monstrueux ! J'ai voulu fuir. Mais la chaîne s'est tendue, le carcan a serré mon cou. Je lutte. Je me débats. J'espère un peu...

... C'est fini. L'heure est venue. Je suis plus calme. Cependant, l'épouvantable chose ! Que ne me suis-je jeté de la falaise ? Mourir très vite ! Ce sera si long...

C'est la phrase du pêcheur qui me tue : « Ça, monsieur, c'est la Grotte-à-l'Étouffé, la mer haute l'emplit. » Et l'instinct a surgi, maître. Dès qu'il se fut éloigné, je me suis rué dans la grotte.

Ma prison est petite. Un peu de sable en tapisse le fond. J'y suis couché. De la lumière filtre par une fissure invisible, là-haut...

... Je pourrais m'enfuir. L'eau ne doit pas être profonde encore. Mais cela n'est pas possible. J'ai essayé : mes jambes sont trop faibles. C'est *lui* qui les a brisées.

Je n'ai nullement la sensation de me tuer. On me tue, oui, mais je ne me tue pas. Que ce soit un homme ou un instinct, c'est une force en dehors de ma volonté.

Par l'orifice rond, je ne vois que de la mer bleue. Elle entre...

Oh ! si c'était un homme qui me maintînt ici, un adversaire, comme je me débattrais ! Mais l'ennemi est en moi. Il me lie les nerfs, il me coupe les muscles. Le fourbe, il me verse l'indifférence, presque l'ivresse.

Nature stupide ! l'homme ne peut donc pas naître vierge de toute empreinte, ne dépendre que de lui, de ce qu'il apprendra, de ce qu'il fera ! Pourquoi ces dépôts de vase où germent les plantes qui l'empoisonneront ?

Père, père de mon père, vous ne pouviez donc pas mourir entièrement ! Avec l'amour de la vie, pourquoi me léguer, plus puissant, l'amour de la mort ?

L'eau me glace les pieds. Elle monte. Je ne bouge pas. Elle est paisible. Elle me bercera.

Qu'elle est froide, mon Dieu ! J'ai peur, tout de même. Je souffrirai trop. Instinct mortel, tu m'as vaincu. Aie pitié de moi. Délie mes jambes que j'aie me casser la tête contre le roc...

Une torpeur me retient. L'eau monte. Ô l'homme, esclave d'une goutte de sang !...

MAURICE LEBLANC.

LA LAIDE

À Paul Bourget.

Elle était laide et le savait.

Son père s'amusait à l'en plaisanter :

— Ma pauvre fille, tu ne nous fais pas honneur !

Sa mère, silencieuse, la contemplait avec tristesse, ce qui chagrinait l'enfant plus que les moqueries du père.

Elle s'en plaignit une seule fois :

— Je t'en supplie, maman, ris quand tu me regardes !

Son visage cependant n'offrait rien d'anormal et, à détailler ses traits, on ne comprenait point l'impression ressentie. Mais l'ensemble était laid. De jolies choses peuvent former un vilain tout.

Elle remarquait certaines de ses compagnes aux têtes mignonnes et aux manières avenantes. On admirait leur gentillesse. Elle, jamais, ne recueillit de flatterie. Cette comparaison acheva de la renseigner sur sa disgrâce.

L'âge venant, elle prit conscience des menus agréments qui suppléent à l'absolue perfection, et elle demandait à son miroir si nul symptôme n'en indiquait le développement prochain. Mais les miroirs sont cruels, et chaque consultation lui enlevait un peu d'espérance.

De douloureuses songeries gâtèrent ainsi toute sa jeunesse. Aucune joie complète ne lui échut, car elle pensait à la joie plus pure qu'elle eût éprouvée, sans l'obstacle de sa laideur. Elle ignore les réconfortants enthousiasmes. Parmi les beaux paysages, elle se sentait mal à l'aise, comme si sa présence les eût déparés. Devant de belles figures, elle n'avait de cesse qu'elle leur eût découvert quelque tare par où les avilir.

Elle devint maussade : le monde déplaît à qui n'y brille point. Elle devint jalouse : tant de preuves la convainquaient quotidiennement de son

infériorité. Elle devint mauvaise : on médit de son prochain, quand il possède ce qui vous manque. Et sa laideur se compliqua de cette laideur spéciale que donne une âme méchante, envieuse et renfrognée.

La vie donc ne lui souriait guère. Mais un événement la consola. Elle fut sollicitée en mariage.

C'était un homme simple et bon, d'un grand savoir et d'une grande naïveté. On le vénérât pour ses travaux, on le raillait pour son inexpérience. Ses amis le disaient chaste.

Elle l'accueillit avec réserve. Se jugeant dénuée de toute séduction, elle ne pouvait que suspecter les motifs de cette démarche. Une enquête lui montra son erreur : il possédait d'importants revenus.

Confiante, elle le manda. Ils étaient seuls au bord d'un bois, où chantait un oiseau, où des parfums de fleurs s'entremêlaient, seuls dans la paix de la nature, seuls à l'heure grave où le soleil se couche.

Comme gage, elle lui tendit la main. Il la saisit anxieusement :

— Vrai... vous consentez ?

Il tremblait. Ses yeux se mouillèrent de larmes. Elle s'attendrit :

— Pourquoi frissonnez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ?

Il murmura :

— C'est que je vous aime.

Et il lui fit, en phrases hésitantes et d'une voix douce, des aveux qui la ravirent. Et elle écoutait aussi la chanson de l'oiseau, respirait le parfum des fleurs, admirait les larges plaines onduleuses. Et le charme de toutes ces choses se révéla pour la première fois à ses sens troublés.



Il l'aimait en effet, et elle lui semblait belle.

Son passé ne lui permettant pas de la mettre en concurrence avec des rivales, il la dota de tout ce qu'on exige d'une femme, la grâce, l'élégance, l'harmonie des formes et des gestes.

Le mariage se fit. Des ans défilèrent. Il la chérissait également. L'âge aurait pu la rider et les maladies la flétrir, rien ne pouvait modifier en lui

l'aveuglement initial. Il la voyait, il devait la voir éternellement, comme au début, à travers ses illusions.

Mais elle, changea. Ses idées s'adaptaient aux nouvelles conditions de sa vie. Métamorphose légitime ! L'époux, avide de sa présence, rompait à tout instant sa laborieuse solitude pour venir auprès d'elle. Était-ce orgueil vulgaire, celui qu'elle tirait de sa victoire sur la science délaissée ? L'époux, avide de son regard, le cherchait, avide de son contact, l'implorait, avide de ses baisers les mendiait. Comment s'imaginer que la laideur inspirât un culte aussi fervent ? Des doutes délicieux se glissèrent au fond de son âme.

Ingénument, il lui disait son extase :

— J'aime tes yeux... ils me réchauffent... ils me remuent... J'aime ta bouche, elle est pareille...

Les ordinaires métaphores lui manquaient. Il ignorait que les prunelles sont des pervenches ou des gouffres, les lèvres des fraises, les narines des pétales de rose, et les oreilles des coquilles de nacre. Alors il empruntait ses comparaisons à l'histoire ou à la mythologie. Et elle eut ainsi les yeux d'Hélène, le nez de Cléopâtre et la chevelure de Diane.

Elle fut éblouie. L'autorité de ces dames illustres, patronnes désormais de ses divers appas, étouffa ses scrupules. Elle interrogea son miroir. Il consentit au mensonge. Elle se vit belle.

Quelle agréable certitude ! Depuis si longtemps, elle croyait à sa laideur ! Une félicité radieuse la compensa de son long martyre. Si quelquefois sa conscience murmurait, elle allait vers son mari, le gratifiait de ses coquetteries les plus savantes, et l'enthousiasme obtenu la rassurait entièrement.

Peu à peu croissait sa vanité. L'illusion n'a pas de bornes. S'attribuant des attraits factices, elle pouvait à son gré les multiplier. Son mérite lui parut immense.

Et elle songea qu'il lui fallait les suffrages d'autrui. Les femmes s'y refusèrent. Elle le savait : elles sont jalouses. Mais les hommes ?

Elle fut avec eux provocante et d'allures libres. Elle sollicitait les paroles équivoques, les frôlements de mains, les agaceries du pied, et elle

s'ingéniait par des costumes indécents et des attitudes alanguies à susciter de coupables désirs.

Outre qu'elle était mariée — séduction alléchante — elle disposait d'un mari dont l'amitié n'était point sans profit. Les prétendants affluèrent.

Elle hésita. Sa vertu s'insurgeait. Mais l'époux lui dit :

— Quel bonheur de t'avoir à moi seul, toi la plus belle, trésor mystérieux que personne ne connaît.

Le lendemain, elle eut un amant.



Cet amant fut bien élevé. Il émit une quantité convenable d'épithètes élogieuses et de balbutiements flatteurs. Son exaltation se maintint durant toute l'entrevue, avec des crises même qui attestaient un esprit vraiment bouleversé.

Pourquoi, néanmoins, n'éprouva-t-elle qu'une joie incomplète ? Était-ce pudeur ? Non : la beauté n'en a pas. Remords ? Non plus : la beauté exige qu'on la montre.

Elle recommença l'expérience plusieurs fois, et elle étudiait son amant, la qualité de ses gestes, la valeur de ses mots, la signification de ses silences. Elle ne découvrit rien.

Elle en prit un autre. Une déception analogue l'attendait.

Elle en prit un troisième, puis un quatrième, et beaucoup leur succédèrent. Chutes vaines ! Peut-être les lassait-elle par la monotonie de son humeur ? Elle fut tour à tour capricieuse, froide, perverse, ironique et romanesque. Travestissements inutiles !

Nul échec ne l'avertit qu'elle s'abusait sur elle-même. L'époux n'était-il pas là, instrument commode d'où elle tirait, à sa guise, l'hymne d'extase que réclamait sa fatuité ?

D'ailleurs, mieux que de vides protestations, l'abondance de ses conquêtes la tranquillisait. Les augmenter devint son unique but. Aucun ne la refusa, titre de gloire qu'elle enregistrait avec complaisance. Comme elle méprisait telle de ses amies réduite depuis dix ans au même amant ! On la

citait cependant pour sa grâce. Bien piètre, cette grâce dont un seul être acceptait le joug.

Mais un homme l'aima. Sa voix, à lui, elle la sentit grave et sincère. Il l'invoquait comme une idole. Il chantait ses litanies. En vérité, l'amour de l'époux n'avait point cette fougue.

La fuite leur parut le dénouement indispensable.

— Je suis pauvre, avoua-t-il, je travaillerai... Toi, il te faut du luxe, emporte tes bijoux et ton or.

La Laide écouta celui qui la trouvait si belle. Ils s'en allèrent.

L'ayant conduite dans le pays voisin, il jeta le masque et s'exprima brutalement :

— Vois-tu, tu es trop vilaine, cela m'agréa de te le dire une bonne fois. Adieu.

Il partit avec le coffret chargé de pierres précieuses.

Et la Laide resta seule.



Ce fut la misère. Elle ne se découragea point. N'avait-elle pas une suprême ressource, sa Beauté ? L'exemple des courtisanes célèbres et l'intérêt qu'on leur consacre, d'avance l'absolvaient. Puis la faim donne de mauvais conseils. Elle s'offrit.

Les hommes ricanèrent :

— Tu te moques de nous ! Nos péchés ne sont pas si grands qu'il nous faille accepter une telle pénitence ! Oh ! l'abominable créature !

Furieuse, elle courut à son miroir. Elle s'y regarda longtemps, pensive. Aucune consolation ne lui venait de l'image reflétée. Elle se plut moins que naguères.

Et jour par jour son orgueil décrut. Quelque chose se retirait d'elle qui lui enlevait son fragile bonheur. Et il arriva qu'elle se vit comme autrefois, laide.

Alors elle comprit. Elle comprit la raison de son infortune. Et elle comprit en même temps le mystère de l'âme humaine.

L'illusion est maîtresse du monde. Elle est ondoyante et menteuse. Mais nous ne connaissons qu'elle. C'est l'unique absolu qui soit accordé à nos sens incertains et à nos esprits troubles. La réalité est insaisissable et invisible, et nous ne pouvons pas plus pénétrer jusqu'à elle que nous ne pouvons éteindre la matière à travers les formes qui la revêtent. La réalité, c'est l'illusion présente.

Nos peines et nos joies sont factices, la peine d'aujourd'hui est la joie de demain. Car nous ne souffrons et ne jouissons qu'en illusion.

La beauté et la laideur sont relatives à qui les contemple, et nos visages diffèrent selon les jugements qu'on en porte. Les plus beaux êtres sont ceux qui recueillent les admirations les plus nombreuses. Mais ils sont beaux aussi, les vilains pour qui une admiration, même isolée, remplace l'éloge des foules.

Ainsi, elle, l'amour de l'Époux lui avait donné la croyance à sa beauté. Loin de lui, cette croyance s'évanouissait. Il était le dispensateur de l'Illusion bienfaisante. Et maintenant qu'elle en avait goûté le charme, elle ne se résignait pas à la perdre.

Elle revint à lui.

Il l'attendait, triste et miséricordieux.

Elle s'agenouilla, et, les mains jointes, dit :

— Oh ! mon cher époux, rendez-moi la beauté !

MAURICE LEBLANC

L'EXEMPLE

Édouard Machy vint vers Berthe Vallot, s'inclina et dit :

— Voilà plusieurs jours, madame, que mon garçon joue avec mademoiselle votre fille, dans ce square ; les parents n'auraient-ils pas le droit de causer ensemble ?

L'heureuse tournure de cette phrase impressionna Berthe. Elle répliqua :

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur.

Il s'assit. Quelques groupes peuplaient le square. Des passants le traversaient. Autour d'une pelouse, les deux enfants se mirent à courir. Le père et la mère les suivaient des yeux. Ils cherchaient par quels mots entamer la conversation, mais ils ne trouvaient rien. Et ils étaient fort embarrassés.

Enfin il articula :

— Votre fille est bien charmante. Comment s'appelle-t-elle ?

Berthe répondit :

— Juliette.

— Et mon garçon, Paul, reprit-il.

Ils applaudirent à ces noms, puis gardèrent un long silence. Cela devint si gênant que Machy éprouva soudain le besoin impérieux de parler. Et il expliqua sa vie :

— Je suis professeur...

— Ah ! fit-elle, je m'en doutais !

— ... professeur d'écriture, continua-t-il, ma femme est couturière, je donne mes leçons le matin, et l'après-midi je me charge de l'enfant.

Elle riposta par une même expansion :

— Moi, mon mari est comptable. Nous ne sommes pas riches, je n'ai pas de bonne, et il faut encore que je sorte la petite.

Ils se regardèrent. Ils avaient tous deux une figure triste et un aspect convenable. Se connaissant, ils n'eurent plus rien à se dire.

Le lendemain les ramena, et les jours suivants également. Ils s'asseyaient l'un près de l'autre, et comme ils étaient timides et peu loquaces, ils prononçaient de rares paroles.

D'ailleurs, les deux enfants les occupaient beaucoup. Les petits s'entendaient à merveille. Très vite las des jeux bruyants, ils se promenaient dans les allées les plus désertes. La séparation quotidienne les affectait vivement. Chez eux, ils ne pensaient qu'au plaisir de se revoir. Et dès l'arrivée au jardin, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

Cette sympathie influa sur le père et la mère. Eux aussi se retrouvaient avec satisfaction. Ils n'en causaient pas davantage, mais ces heures de rapprochement leur paraissaient douces et bien remplies.

Paul et Juliette cependant fuyaient les camarades de leur âge. Les bras enlacés, ils marchaient à pas menus, comme des grandes personnes qui s'entretiennent de choses graves. Et en effet ils se confiaient leur existence, leurs punitions, leurs études, les aventures de leur passé, les joies qu'ils attendaient de l'avenir. Chacun prenait sa part des peines de l'autre et l'exhortait à la résignation.

— Sont-ils adorables ! s'écriait Machy.

— Oui, délicieux, mais que diable peuvent-ils avoir à se raconter ?

Curieux de le savoir, ils défendirent à leurs enfants, sous un prétexte quelconque, de s'éloigner d'eux. Les enfants obéirent. Que leur importait ! À voix plus basse, ils continuèrent de chuchoter leurs confidences. Berthe et Machy surprirent quelques mots. Ils en furent tout troublés. Le spectacle de cette intimité resserra la leur. Alors, l'âme réchauffée, le ton ému, ils se communiquèrent, à leur tour, les secrets de leur vie.

Secrets bien simples ! Machy déplora l'humeur querelleuse de sa femme. Berthe exposa ses désillusions sur la valeur de son mari. Les aveux lâchés, ils les recommencèrent et les compliquèrent de détails, d'anecdotes, de preuves, sans se prêter d'ailleurs la moindre attention. Et les deux groupes, l'un en face de l'autre, indifférents à toute chose étrangère, mystérieux et affairés, le visage alternativement craintif, sombre, illuminé, rêveur, semblaient ourdir d'interminables complots.

Chez Paul et chez Juliette, l'entente ne tarda pas à se manifester par des attitudes plus abandonnées. Les mains se cherchaient. Les yeux se mêlaient aux yeux, débordants d'une affection naïve. Si l'un manquait au rendez-vous, l'autre pleurait.

— Ne croirait-on pas qu'ils s'aiment ? dit un jour Machy.

— Oh ! l'amour !... soupira Berthe.

Ces deux syllabes les bouleversèrent. Elles représentaient tout un monde inconnu, un monde de sensations et de voluptés incomparables, un monde dont l'accès jusqu'ici leur était interdit. Ils eurent l'espoir inconscient d'y pénétrer. Mais comment ? Quel charme ouvre les portes du temple ?

Instinctivement ils imitèrent leurs enfants. Machy prit les poses galantes de son fils. Comme lui il se penchait sur sa voisine, il mendiait son regard, il lui parlait à l'oreille et la caressait de son souffle. Berthe, comme sa fille, se renversait en des postures coquettes, se détirait, faisait à son compagnon l'aumône d'une œillade, et ricanait d'un rire pervers et irritant. Leurs mains aussi se frôlaient. Et ils tâchaient de donner à leurs yeux des expressions tendres.

Seulement, ils ignoraient les mots qu'il faut prononcer en ces circonstances. Leur cœur n'aurait pu les leur dicter. Et tout en mimant les gestes de ceux qui s'aiment, ils s'entretenaient de leurs querelles de ménage, ils discutaient sur la cuisine, sur le prix du charbon, du beurre et de la viande.

Un jour s'étant approchés de Paul et de Juliette, ils les entendirent causer. Et Paul disait :

— Vois-tu, Juliette, tu es ma femme, tu es ma femme comme papa et maman pour toute notre vie, tu habiteras avec moi et je travaillerai beaucoup.

Et Juliette répondait :

— Oui, je te le promets, Paul, on aurait beau me forcer, c'est toi que j'épouserai, j'ai une cousine comme ça qui a attendu à partir de huit ans.

Berthe et Machy se regardèrent. Un trouble infini les envahissait comme s'ils eussent eux-mêmes échangé ces serments. Ce fut leur déclaration

d'amour que les petits avaient murmurée pour eux. Ils baissèrent la tête et se turent.

Les journées suivantes, leur liaison se fortifia. Maintenant Paul et Juliette, enfreignant la consigne, se réfugiaient dans les allées solitaires. Et les parents se croyaient seuls, eux aussi, séparés du monde, libres de tout devoir et de toute entrave.

Et très naturellement, sans émotion presque, une après-midi, ils chargèrent le gardien de surveiller les enfants et ils coururent vers un hôtel meublé.

L'étreinte fut monotone. Ils éprouvèrent une grande déception.

On se retrouva le lendemain. Berthe, la voix brisée, les joues pâles, gémit :

— Ce que nous avons fait est abominable. Il ne faut plus nous voir.

Machy accepta l'arrêt sans protester. Il paraissait horriblement triste. À la fin il balbutia :

— Ce n'est pas notre faute... nous sommes d'honnêtes gens... nous ne pensions pas à mal... mais l'exemple des enfants nous a détraqués... c'est leur faute à eux. Ils nous ont appris ce que leur instinct leur apprenait, et que nous ne savions pas, nous... Et puis, nous avons voulu tout savoir... C'est bien leur faute, voyez-vous... c'est bien leur faute.

MAURICE LEBLANC

SŒUR

Durant l'absence de son mari, que des Anglais avaient emmené comme domestique à Montréal, Louise Lerey maria sa fille Clémence à un menuisier des Loges, nommé Thuileau, et se plaça au Havre, chez un célibataire dont elle devint la maîtresse.

Clémence, pour augmenter les ressources de son ménage, s'établit couturière. Au bout de deux ans, Thuileau mourut, la laissant enceinte.

L'époque de la délivrance approchait, quand sa mère la manda précipitamment. Elle accourut. Louise Lerey lui avoua, en pleurant, sa grossesse. De plus, son mari la pria de le rejoindre en Amérique, où ses maîtres lui réservaient une place. Elle supplia sa fille de la sauver.

Clémence y consentit. Elles s'installèrent chez une sage-femme. Louise mit au monde un fils que l'on dissimula et, à peine rétablie, partit.

Huit jours après, Clémence accouchait d'un fils également. Elle appela son enfant Placide, son frère Gaston, et les déclara sous le nom de Thuileau. Puis, elle revint avec eux au bourg des Loges.

Tout de suite elle les fit passer pour jumeaux. Mais sous prétexte que sa santé ne lui permettait pas un double allaitement, elle garda Placide auprès d'elle et confia l'autre à une voisine.

La voisine tomba malade. Une seconde tentative ne réussit pas mieux. Le petit dépérissait. Inquiète, elle prit une résolution brusque. Elle apporta l'enfant chez elle et lui tendit le sein. Le malheureux s'y abreuva goulûment. Sa sœur tout émue, le regardait avec tendresse boire à la source de vie qui s'épanchait d'elle. Elle le berçait, elle le caressait, les mains douces, les bras protecteurs, l'âme maternelle, sans songer un instant à la bizarrerie de l'acte qu'elle commettait.

Et c'est ainsi qu'elle fut amenée à nourrir, en même temps que son fils, son propre frère.

Les deux poupons grossirent. Clémence n'établissait entre eux nulle distinction. Elle les aimait comme ses enfants, les enfants de sa chair et de son cœur. À tous deux pareillement ne donnait-elle point son lait, sa vie, ses pensées ?

Pour ne les jamais négliger, elle manifesta son intention de demeurer veuve. Elle gagnait de l'argent. L'existence s'annonçait donc bonne.

Mais vers dix-huit mois, Placide eut des convulsions. Elles se répétèrent. Les conséquences n'en purent être entièrement abolies. Il resta chétif, déjeté.

Clémence en ressentit un profond chagrin. Elle ne parvenait pas à s'illusionner. Chaque jour, au contraire, se découvrait quelque tare nouvelle. Le développement du corps s'arrêtait. La peau du visage jaunissait. En outre de mauvais instincts percèrent en lui. À plusieurs reprises, il la mordit violemment au sein, jusqu'à la faire saigner. Elle patienta longtemps. Puis elle dut le sevrer.

Alors elle éleva son fils au biberon, tandis qu'elle continuait de nourrir son frère et de le gorger de son lait réconfortant.

Gaston, lui, croissait en force et en santé. Entre les deux enfants la différence s'accroissait rapidement. Même à la mère, elle s'imposait, malgré la partialité avec laquelle elle eût voulu les juger. Elle laissait tomber son ouvrage et les considérait, tous deux enfermés dans leurs petites chaises à roulettes. Et une tristesse l'envahissait à comparer la vivacité de l'un, sa grâce, ses yeux clairs, ses lourdes joues roses, et l'engourdissement de l'autre, son aspect maladif, ses mornes prunelles où ne brillait aucune lueur.

Un jour Gaston balbutia : « Maman ». Elle l'empoigna, l'étreignit contre sa poitrine, et des larmes de joie se mêlaient à ses baisers. Le doux nom d'amour lui fondait le cœur. Elle le lui fit répéter, avide d'entendre cette bouche inhabile articuler les deux syllabes magiques. Et comme il s'y prêtait complaisamment, elle ne cessait de lui demander :

— Comment m'appelles-tu ?

Elle dirigea ses bégaiements. Elle lui apprit des mots. Et c'étaient de grands éclats de rire quand il composait quelque phrase baroque. Elle le soutint dans ses premiers pas. Elle partagea ses jeux, lâchant la jupe ou le

corsage qu'elle confectionnait pour se rouler à terre et faire le cheval ou le chien, ou le loup, selon le caprice de l'enfant.

Il grandit, se hasarda dehors. La maison donnait sur la rue principale. De sa fenêtre elle le voyait barboter le long du ruisseau avec des gamins de son âge, autoritaire, batailleur, victorieux presque toujours. Elle ne le quittait point des yeux, tremblait à la moindre querelle, s'enorgueillissait de la suprématie visible qu'il exerçait autour de lui.

Dans un coin de la chambre, Placide poussait de petits grognements rauques.

Elle prit l'habitude d'emmener Gaston chez ses clientes. Elle s'en plaignait, de cette voix radieuse des mères qui accusent leurs enfants d'indiscipline :

— Pardonnez-moi, mais il est si diable que je n'ose pas le laisser seul, je ne puis en venir à bout.

Invariablement on lui disait :

— Quel joli garçon ! Vous devez en être fière !

Oui, elle en était fière. Il la consolait de l'avortement de ses espérances maternelles. Elle y pensait de toutes ses forces, dans le but inconscient de moins penser à l'autre.

Au fond elle avait un peu honte de son fils. Elle sentait si bien l'apitoiement maladroit de ses interlocuteurs ! On lui citait des cas analogues, aboutissant tous à une guérison absolue. Certes, il se remettrait. D'ailleurs on lui trouvait plus bel aspect et meilleure mine.

Ces réflexions la déchiraient. Elle ne le sortit plus, le reléguant dans un jardinet situé derrière la maison. Elle le cacha.

Gaston causait maintenant. Ils avaient d'interminables conversations. Elle lui attribuait un jugement au-dessus de son âge, du sérieux, de l'esprit. Ses réparties l'émerveillaient.

À sept ans, elle le mit à l'école. Il s'y distingua. La première place lui échut de façon immuable. Le soir, au retour, il travaillait auprès d'elle. À table, il bavardait, racontant des anecdotes sur ses camarades, des détails sur ses amitiés et ses antipathies. Comme elle l'écoutait avidement !

De temps à autre, les cris de Placide coupaient leur entretien. Aussitôt ils se regardaient, en hochant la tête, d'un air sombre. Ne pouvait-on découvrir un remède ?

Gaston entreprit cette cure difficile. Il se montra parfait de gentillesse, de dévouement, de patience. Et, soit hasard, soit résultat d'une influence secrète, l'enfant subit une certaine transformation. Il se développa. Son intelligence sembla s'éveiller.

La mère se réjouit, moins cependant de l'amélioration produite chez son fils que du succès obtenu par son frère.

Une année passa, puis une autre. Gaston était un petit homme, sage, ordonné, grave. Clémence le consultait. Ils bâtissaient des plans ambitieux.

Une catastrophe anéantit leur tranquillité. Clémence reçut une lettre d'Amérique. Son père venait de mourir. La veuve Lerey, ayant amassé quelque argent, annonçait son intention d'ouvrir un magasin de modes. Enfin elle réclamait son fils. Il suffisait de le conduire au Havre, tel samedi, à l'hôtel d'Espagne. Un individu de ses amis se présenterait et l'accompagnerait durant le voyage.

Clémence fut atterrée. Elle n'avait jamais prévu cette éventualité monstrueuse. Pas une seconde l'idée d'obéir ne l'effleura. Gaston faisait partie d'elle-même, comme ses yeux, comme ses mains, et elle n'admettait pas que rien pût l'éloigner de lui. Que faire ? Ne pas répondre ? La mère s'épouvanterait, croirait à un malheur, la harcèlerait de lettres et de supplications.

Alors un projet très simple lui apparut : elle se séparerait de son propre fils.

Assurément elle lutta. Elle fit de louables efforts pour se révolter contre un tel projet. Elle n'y parvint point. Ses lèvres le qualifiaient d'infâme, mais son cœur le trouvait tout naturel. La pensée que Gaston s'en irait à jamais et qu'irrévocablement elle ne le verrait plus, supprimait en elle toute hésitation.

Son fils partirait. Elle prépara son trousseau, et cela, sans effroi, sans remords, comme si c'était son devoir. Elle eut tout accepté pour garder son

cher Gaston. N'était-elle pas sa maman, à lui aussi, sa maman réelle, l'être unique qui sature de tant d'affection notre âme vierge que le bienfait s'en répand sur toute la vie, si dure et si décevante qu'elle soit ? Qu'importait que ses entrailles ne l'eussent point conçu ! Fils, frère, ou étranger, il tenait à elle par des fibres plus intimes que l'enfant même de sa chair. Elle l'avait nourri, elle l'avait élevé. Il représentait l'avenir triomphant, le bonheur, la fortune.

Son fils partirait ! Elle l'aimait pourtant, mais d'une tendresse apaisée, qui tolérait l'absence, même la séparation définitive. Elle ne savait pourquoi, rien ne l'attachait à cet être. Qu'il fût bien portant aujourd'hui, capable de satisfaire son ambition, cela ne prévalait pas contre le souvenir lamentable de ses premières années. Aux yeux de sa mère, il restait l'infirme, le difforme, le misérable.

Escortée de Gaston, elle le conduisit au Havre. L'individu attendait. Ils marchèrent vers le port. Le petit pleurait.

La mère se dit : « Comme c'est triste, tout de même ! »

Le bateau s'en alla. Ils agitèrent leurs mouchoirs. Longtemps elle suivit des yeux le point qui diminuait. Son fils partait... pour toujours...

Elle s'assit sur un banc, défaillante. Ses larmes coulèrent. Mais Gaston lui ceignit le cou de ses bras. Et, consolée déjà, elle appuya la tête contre son épaule, sourit et l'embrassa.

MAURICE LEBLANC

LA CHAIR TRIOMPHANTE

La barque où je flânais, couché, les rames à l'abandon, reçut un choc. Je me levai. Une autre barque flottait le long de la mienne, et, tout de suite, la présence me frappa d'une femme au visage très doux, au buste largement épanoui.

Depuis deux mois que la guérison d'une bronchite me retenait à Beaulieu, c'était la première que je rencontrais de beauté indiscutable et de séduction immédiate. Et, pourtant, j'avais bien cherché, sur toute la côte, de Cannes à Menton, dans tous les bals et dans toutes les redoutes, avec l'ardeur de mes vingt ans avides d'aventures.

Elle ne parut pas me remarquer. En compagnie d'un vieux matelot, elle pêchait des oursins, sortes de coquillages en forme de châtaignes, que l'on agrippe à l'aide de grands bambous. Je pus l'examiner. Elle agissait par mouvements simples et graves, et cette lenteur de gestes m'enchantait comme un rythme harmonieux ; mais l'infinie douceur de ses traits était son charme le plus insinuant, et je fus stupéfait en constatant qu'une telle douceur provenait de rides multiples, de paupières battues, d'une fatigue visible. Je ne doutai point qu'elle eût dépassé la quarantaine.

À la fin, mon indiscretion la gêna. Nos regards se croisèrent. Je la dévisageai hardiment. Elle détourna les yeux. Je dus m'éloigner.

Un trouble me resta de cette vision et l'espoir qu'elle se renouvellerait bientôt. Quelques jours cependant mes investigations à travers Beaulieu n'aboutirent pas.

Un matin, sur la route de Villefranche, une voix m'appela. Je reconnus un camarade de pension, de plusieurs classes au-dessous de moi, Daniel Arlange. Il se promenait avec trois jeunes femmes. Il me prit par le bras :

— La tribu de mes sœurs, à savoir madame d'Ouvrin, mon aînée, mère de famille depuis un mois, et mes cadettes, Geneviève et Henriette Arlange.

Nous fîmes un tour. Le soir, il s'en retournait à Paris pour ses études. Il voulut auparavant me présenter chez lui. Ils habitaient au bord de l'eau, assez loin, du côté d'Éze. En entrant dans le salon, nous trouvâmes, étendue sur un divan, une femme qui lisait. C'était elle.

Daniel me dit :

— Maman.

Je fus décontenancé. Mère d'un de mes amis, grand-mère, ne perdait-elle pas un peu de son prestige ? Mais le son de sa voix, instantanément, le lui rendit. Ah ! cette voix douce, douce comme son visage et lasse comme lui, cette voix traînante, aux inflexions monotones, cette voix triste comme ces choses dont la tristesse humble est pitoyable, comme des yeux de bête agonisante, comme des larmes silencieuses, cette voix blessée, de quelle émotion me pénétra-t-elle ! J'en écoutais la musique plaintive sans chercher le sens des mots, et je répondais au hasard, pour l'entendre encore, indéfiniment. À peine puis-je citer la phrase qui finit notre entretien.

— Je m'imagine, demanda madame Arlange, vous avoir rencontré en barque, une après-midi.

Pourquoi ai-je cru deviner quelque ironie dans cette interrogation ? Bêtement, je répliquai :

— Non, je ne me souviens pas.

Elle parut surprise. Je rougis. Et une joie naïve m'inonda, car, désormais, nous avions un secret en commun.



Je revins souvent, puis tous les jours. Elle m'accueillait avec plaisir. Ses filles et moi, au contraire, sympathisions peu, et, régulièrement, après le déjeuner, M. d'Ouvrin les emmenait en excursion. Nous restions seuls.

C'était à la fois une volupté et une souffrance : volupté d'être auprès d'elle, et souffrance de ne savoir que lui dire. Comme je devais lui sembler ridicule et emprunté ! Les yeux grands ouverts, silencieusement, je la contemplais. Je me sentais tout petit devant elle, comme devant une force qui pouvait me briser, une puissance irrésistible. Cela résultait sans doute de l'idée que je me formais au sujet de son expérience. Elle me dominait de tout son passé, de tout ce qu'elle avait suscité d'amour, de passion, de désir,

de dévouement. J'aurais voulu qu'elle me racontât sa vie et me sacrifier à mon tour et mourir pour elle.

Exaltation fiévreuse d'enfant romanesque, qui me conduisit bientôt au désespoir, puis aux aveux !

Un joli sentier suit le caprice de la mer de Beaulieu à Saint-Jean. Nous en recherchions la solitude. À mi-chemin, un jour, elle s'assit au fond d'une crique où l'eau venait expirer. Et c'est là que mon chagrin déborda.

— Je vous aime, je vous aime...

Je ne trouvais point d'autres paroles, et elles me montaient aux lèvres avec de misérables sanglots qui m'étouffaient. Les mains jointes, la figure ruisselante de pleurs, je me traînais à ses genoux.

— Je vous aime, je vous aime...

Elle me prit par le cou, m'attira vers elle et tenta de me consoler. Les mots qu'elle disait, je ne les écoutais pas ; mais sa voix endormait mon mal. Que d'épreuves elle avait dû subir pour que cette voix fût ainsi brisée !

Je ne pleurais plus, je ne souffrais plus. Couché entre ses bras, la tête sur son épaule, je n'osais bouger, de peur qu'elle ne desserrât son étreinte. Nous nous taisions. C'était l'heure solennelle où le soleil disparaît, l'heure de recueillement où dans la pureté de l'air, au-dessus de l'eau assombrie, autour des cimes radieuses flotte quelque chose de sacré. Instant inoubliable d'amour et d'extase !

Mais, peu à peu, au contact de son corps, ma chair s'émut. J'épiais le gonflement de sa gorge. C'était là surtout, vers le mystère du corsage, vers la floraison puissante de la poitrine que tendait mon désir. Insensiblement, j'y inclinai la tête. Et, sous ma joue, je sentis la chaleur des seins, leur palpitation lente, et je m'exaspérais à la pensée que l'étoffe seule en séparait mes lèvres.

J'eus un coup de folie. Ma main s'y porta brusquement. Elle me repoussa. Nous demeurâmes l'un en face de l'autre, haletants, confus tous deux.

Elle ne me tint pas rigueur. Souvent encore, elle m'attira contre elle afin d'unir nos rêves. Elle me recevait aussi dans sa chambre, dont le balcon formait terrasse, et, devant la mer, complice, elle m'enlaçait de ses bras à

moitié nus. Je les couvrais de baisers. Puis nos regards se mêlaient. Les siens étaient toujours tristes.

M'aimait-elle ? Je l'ignorais, ne songeant même pas à me le demander. À cet âge, on aime, certes, avec l'espoir vague de la possession, mais on ne tente rien pour y atteindre plus vite, tellement l'avenir est vaste et l'âme confiante.



L'époque du départ approchait. Daniel vint passer une semaine à Beaulieu. Le jour de son arrivée, nous l'emmenâmes en promenade. Madame Arlange marchait à quelques pas derrière nous. Elle me parut d'humeur sombre. Je communiquai ma réflexion à Daniel. Et il me fit — je n'oublierai jamais ma stupeur — il me fit cette réponse déconcertante :

— Il ne faut pas s'en étonner : c'est le jour anniversaire de la mort de maman.

Je l'examinai, ne saisissant pas sa plaisanterie.

— Comment, la mort de votre mère ? Vous n'êtes donc pas le fils de madame Arlange ?

À son tour, il me considéra d'un air confondu. Puis, soudain, il éclata de rire.

— Ah ! c'est trop drôle ! c'est trop drôle ! Mais madame Arlange n'est pas ma mère : c'est ma grand'mère !

Je refusai d'abord de comprendre. Et, comme si j'eusse voulu lui prouver son erreur, je m'écriai :

— Allons donc ! vous l'appellez tous « maman ».

— Par tendresse, parce qu'elle a été la vraie maman qui nous a élevés. Et puis elle est si jeune !

J'objectai encore :

— Et votre nom, qui est le même ?

— Ma mère avait épousé un cousin.

Il se remit à rire. Il n'en pouvait plus. À la fin, il courut vers madame Arlange et bégaya :

— Dis donc, dis donc, il croyait que tu étais ma mère !

Je prétextai un malaise et rentrai.

Je souffrais horriblement. Une fureur haineuse me soulevait contre elle : il me semblait que j'avais été dupé comme un enfant et que mon amour s'en trouvait avili et diminué.

Au bout d'une heure, on frappa. J'ouvris. C'était elle. Très humblement, elle me dit :

— Je vous demande pardon... Je connaissais votre illusion... le courage m'a manqué pour vous en avertir... vous m'aimiez trop...

Elle attendait ma réponse, la figure anxieuse. Mais quelle réponse faire ? Savais-je ce qui se passait en moi, parmi le tumulte et les ténèbres de mon cerveau ?

Usant de la douce caresse qui m'affolait, elle m'entoura le cou de ses bras et murmura, de sa voix navrée :

— Je suis vieille, n'est-ce pas ? et cela vous importune... Je suis la grand-mère d'un de vos amis... je suis bisaïeule... Oh ! ma vieillesse, comme votre dédain me la rend lourde !

Elle disait vrai, elle disait vrai. On n'aime pas les vieilles femmes. Ma jeunesse répugnait à cette sorte d'amour incestueux. Je laissai tomber ces mots :

— Je crois que je ne vous désire plus.

Elle eut un cri de révolte :

— Tu ne me désires plus ? Tu mens, tu mens : ce n'est pas possible !

Éperdue, elle cherchait un moyen de me détromper. Soudain, ses yeux s'éclairèrent. Et, lentement, les gestes calmes, sûre de la victoire, elle enleva son corsage et découvrit sa poitrine. Ce fut un éblouissement. Triomphante et superbe, la chair s'épanouissait en contours somptueux.

Et de tout mon être, et de tout mon désir, et sans que jamais depuis j'aie retrouvé pareille extase, aussi saine et aussi pure, je possédai la grand-mère de mon ami Daniel Arlange.



Le lendemain, je reçus cette lettre :

« Dès le premier jour, cher petit, je vous ai aimé. Je ne vous le disais pas. Je ne voulais pas vous le dire, car, de vous à moi, tout amour est odieux. Mais votre doute, hier, m'a bouleversée. « Je crois que je ne vous désire plus », disiez-vous. C'était l'affront suprême, moi vers qui, toute ma vie, se sont rués les désirs de tous les hommes. C'était mon corps méprisé, ce corps que le temps épargna jusqu'ici ; c'était ma chute définitive dans l'abominable vieillesse. Et un immense besoin m'est venu de retarder. un peu l'heure de la déchéance. C'est cela qui m'a fait agir, inconsciemment.

» Oh ! mon ami, je ne crains pas que vous riiez de cette minute. De part et d'autre, elle fut sincère, j'en suis sûre. Une même ivresse nous unit, et un même souvenir nous restera. Mais il faut que cette minute soit la dernière. Une fois encore, vous m'avez donné, par votre amour et par votre désir, l'illusion d'être jeune. Soyez-en béni, cher enfant. Et ne m'en voulez pas de vous fuir, car le dégoût et l'écœurement inévitables que vous prendriez de moi bientôt me tueraient.

» Et, maintenant, je vais vieillir ; je ferai tout, même, afin de vieillir très vite. Je n'ai plus souci de mon corps inutile. Qu'il se flétrisse ! Que mes cheveux deviennent blancs ; que ma peau achève de se faner, et mes épaules, de se voûter, et mon cœur, de se glacer, — pour que s'éteigne enfin mon effroyable amour et que je puisse vous revoir, ô mon ami !... »

MAURICE LEBLANC

CEUX QUI SOUFFRENT

MONSIEUR ET MADAME JUMELIN

Dans une petite maison isolée, située entre Duclair et le château du Taillis, un homme s'est pendu. Il laissait ce manuscrit :



« Je me tue. Il y a des souvenirs qu'on ne peut supporter. Ils vous hantent. Ils vous forcent à mourir. On voudrait les écraser, ils se redressent, plus impérieux. C'est le centre de notre vie, le pivot autour duquel tourne la danse de nos idées, le motif permanent de notre conduite. La fonction du cerveau n'est plus de penser, mais de se rappeler. Nous ne sommes plus des êtres doués de volonté et de jugement : nous sommes une mémoire.

Ainsi moi, *je me souviens*. Un seul souvenir mit en jeu toutes mes facultés intellectuelles et physiques. Mes yeux ne voient que *cela*, mes oreilles n'entendent que leurs paroles, l'*acte* se consomme devant moi. Mon Dieu, comme ce serait bon d'oublier ! Mais l'eau bienfaisante n'existe pas qui effacerait le passé et me laverait l'âme des odieuses visions dont elle est flétrie. Donc il me faut mourir.

Quand vous aurez lu mon histoire, vous m'approuverez.

Il y a une trentaine d'années, habitaient ici, dans cette maison même, deux vieux garçons, les frères Auguste et Joseph Jumelin, que l'on désignait sous la dénomination bizarre de M. et madame Jumelin. Auguste, maigre et sec, avait un grand corps efflanqué, aux jambes et aux bras noueux, la figure coupante et sans lèvres, la peau du front crevée d'os. Joseph, que tous appelaient Joséphine, était gros, gras, glabre, toujours vêtu d'une redingote serrée à la taille et ballante sur les jambes comme une jupe.

Auguste, très actif, se levait à sept heures, se rendait au bourg où le sollicitaient un commerce de fruits et des fonctions d'adjoint, et présidait une ligue fondée par lui, la « Ligue pour le développement des idées libre-penseuses du canton de Duclair ». C'était un homme sombre. On le disait atteint d'une maladie noire.

Son frère Joseph, ou plutôt Joséphine, d'un naturel plus joyeux, se distinguait par ses aptitudes de ménagère. En bonne épouse, elle gardait la maison. Dès le matin, elle s'affublait d'un tablier, trottinait à travers les chambres, un trousseau de clefs à la main, et jusqu'au soir donnait l'exemple à la servante, frottait, cirait, astiquait, époussetait. Il fallait que la batterie de cuisine étincelât, et que les parquets fussent irréprochables. Auguste « qui avait la répartie » — tout Duclair le lui accordait — appelait son frère : « Maman Pot-au-feu ». De ce surnom, madame Jumelin s'enorgueillissait.

À onze heures exactement on se mettait à table. Les repas étaient empreints de solennité. Joséphine, qui en avait surveillé la confection, épiait avec inquiétude le visage de monsieur. Monsieur d'ailleurs parlait peu. Il approuvait ou blâmait en quelques mots. Madame rayonnait ou courbait la tête, selon la sentence. En dehors de cela, leurs entretiens se bornaient à de courtes réflexions qu'Auguste émettait parcimonieusement sur les choses et sur les gens. Joséphine les accueillait comme des oracles.

Le ménage s'entendait assez bien. L'un dominait l'autre, cause d'harmonie. Madame craignait monsieur. De fait, il se montrait dur pour elle.

À cinq heures, Auguste quittait définitivement son bureau. Souvent madame Jumelin le rejoignait à Duclair et ils rendaient ensemble des visites ou se promenaient le long du quai en regardant glisser les grands bateaux.

Tous les dimanches Joséphine, que les opinions avancées de son frère scandalisaient, allait à la grand'messe, un paroissien sous le bras. Auguste, planté ostensiblement devant la porte de sortie, l'attendait hors de l'église. Au retour on achetait une brioche. Parfois madame rapportait un morceau de pain bénit, mais monsieur refusait d'en manger.

« Une fois par semaine, le jeudi, on recevait quelques amis. Le repas achevé, Auguste retenait ces messieurs et leur offrait des cigares. Joséphine

passait au salon avec ces dames. Le soir, on touchait du piano et M. Jumelin, accompagné par Joséphine, chantait quelques couplets comiques d'une voix lugubre.

Ils se formèrent ainsi un cercle de relations charmantes. « On s'amuse beaucoup chez les Jumelin » disait-on à Duclair. La distraction favorite consistait à taquiner Joséphine et à user de son surnom pour provoquer de délicieux quiproquos.

L'initiateur de ce jeu fut M. Couchard, l'épicier le plus « conséquent » du pays, un véritable boute-en-train, dont on opposait la gaieté exubérante et cocasse aux plaisanteries froides de M. Jumelin, « L'un a la répartie, jugeait-on, mais l'autre a la verve... » la *vis comica*, suivant l'expression de M. Pal, instituteur retraité. Et ces mots latins dont on bombardait l'épicier Couchard sans que personne les comprît, le revêtaient d'une puissance mystérieuse, la puissance d'exciter le rire immédiatement, par sa seule présence. Avant qu'il n'ouvrît la bouche, on se préparait. Il laissait tomber deux ou trois syllabes, on se tenait les côtes. À l'oreille les assistants se répétaient : « Hein, l'a-t-il, la *vis comica* ! »

Or, M. Couchard, un jour qu'Auguste poursuivait madame Couchard de ses assiduités, s'écria :

— Vous savez, Jumelin, vous faites la cour à ma femme, je me vengerai, œil pour œil.

N'imagina-t-il point alors de soupirer auprès de Joséphine ? Il l'appelait ma toute belle, lui baisait les mains, lui glissait des billets doux, se plaignait de sa dureté. On en parle encore à Duclair.

Désormais, ce fut la coutume. Auguste accabla ces dames de galanteries. Ces messieurs brûlèrent pour Joséphine. Elle reçut des cadeaux : un éventail, un vieux corset, des jarretières, des ustensiles de toilette spécialement affectés aux femmes. Oh les bonnes soirées !

Elles faillirent se gêner, néanmoins. Un jeune homme, joli garçon, poussa les choses un peu loin. En plein salon, Auguste se fâcha. Il tremblait, pris d'une colère réelle, tout pâle. Autour de lui, ses amis riaient à en mourir, croyant sa rage feinte. « Est-il drôle, ce Jumelin, une scène de jalousie ! » Quelqu'un insinua : « Hé, hé, il n'a pas que la répartie ! » Le prestige de Couchard en reçut une atteinte.

Et cela dura des années, sans incident plus notable. Le commerce prospérait. Les invitations aux soirées du jeudi étaient fort recherchées. Rien ne troublait la surface de cette vie stagnante. M. Jumelin accentuait son rôle d'homme, de maître, de mari. Le bruit courut qu'il battait son frère. Madame Jumelin ne sortait pas de ses attributions subalternes de ménagère et d'épouse. Vraiment elle semblait dominée par ce surnom que lui avait imposé la bêtise d'une petite ville, et qui, de plus en plus, influait sur ses habitudes, sur ses manières d'être, de penser et de se vêtir.

Un événement bouleversa cette existence tranquille et honorable. Une petite bonne qui servait chez eux, une campagnarde des environs de Rouen, se trouva enceinte. Les Jumelin lui offrirent de l'argent, mais elle proclama sa grossesse et prétendit que les deux frères l'avaient violée tour à tour.

Auguste prit une résolution énergique : il disparut avec la bonne et revint, plusieurs mois après, portant enveloppé sous son bras un enfant, un garçon.

C'était moi. Lequel des deux fut mon père ? Je l'ignore. Ma mère, je ne l'ai jamais vue.

C'est dans cette maison, entre ces vieux célibataires, que je grandis. Je n'y manquai pas de soins. Dès le début, les instincts maternels de madame Jumelin se révélèrent. La gardienne du foyer se doubla d'une mère incomparable. Elle me tenait mon biberon, me changeait ma layette, me dorlotait, m'endormait le soir en chantant des refrains de nourrice. Ma première dent la ravit. Mes coliques l'effrayaient.

M. Jumelin la baptisa « nounou ». Mais, moi, je la vengeai de cette moquerie en balbutiant un jour « maman ». Elle me dévora de baisers. On courut au devant de monsieur pour lui annoncer l'heureuse nouvelle. Auguste fit :

— Il a de l'esprit, le gaillard, nous nous entendrons.

Depuis j'ai toujours appelé M. Jumelin papa et son frère maman. Aujourd'hui encore, quand je remonte vers mes premières années, vers la lointaine époque où ne m'importaient point le mystère de ma naissance, ni l'horrible secret que j'ai appris plus tard et qui me fait maudire mes parents, quand je songe à l'être qui m'a élevé, qui m'a entouré de câlineries et d'affection, qui a réchauffé mon corps avec ses lèvres de mère, c'est du

doux nom de maman que je l'appelle, car c'est la seule maman que j'aie connue.

Et je voudrais lui pardonner, à elle !

À six ans, je dus aller à l'école, un menu fait me la rendit un lieu de supplice pour les cinq années que j'y restai. Une fois, après la classe, un de mes camarades, qui demeurait du même côté que moi, m'apostropha :

— Hier, j'ai entendu papa qui disait qu' t'avais pas d'mère, c'est-i vrai ?

Sur le seuil, madame Jumelin m'attendait :

— Si, j'ai une mère, tiens, la voilà.

— Ça, une mère ? C'est un monsieur, une mère ça a des jupes.

Cette révélation me foudroya. Je ne dormis point.

Le lendemain, à l'école, un grand me jeta en pleine figure :

— Comment va-t-elle, m'man Joséphine ?

Dès lors, je fus la risée de mes compagnons. Je devins timide ; ma sensibilité s'affina jusqu'à l'excès. À tout instant, autour de moi, l'on parlait de madame Jumelin avec des intonations railleuses. Pourquoi ce sobriquet inoffensif me cinglait-il comme une injure ? Par quelle bizarre prescience ne pouvais-je l'entendre sans un frisson ?

Ces moqueries, cependant, m'attachaient de plus en plus à ma mère. Sa nature dévouée convenait à mon caractère ombrageux. Elle se confiait à moi, en des crises d'expansion qui me renseignaient sur les méchancetés de son frère, sur sa mauvaise humeur, sur les violentes querelles dont elle sortait épuisée, les membres rompus de coups.

La conduite de M. Jumelin m'indignait. J'en vins à le détester, et je l'évitais, guidé par cet instinct de l'enfant qui s'éloigne des personnes sèches et dures. D'ailleurs, il s'assombrissait chaque jour davantage. Toute société l'importunait. On supprima les réunions du jeudi. Il donna sa démission d'adjoint et de président de la Ligue libre-penseuse. Aux reproches de ma mère, il répliqua :

— Que m'importent les honneurs !

Tous les matins, avant de partir, j'allais embrasser mes parents. Or, un jour, en entrant chez lui, je vis, pendu à un clou du plafond, mon père.

C'est une des affreuses visions qui me hantent, la première. Et elle ne me hante pas seulement comme un souvenir imprimé dans mon cerveau, mais comme une réalité présente, actuelle, que je revis à toute minute. Il est là, devant moi, la tête ployée, les yeux grands ouverts. Et il me tire la langue, une langue bleue et gonflée. Puis-je espérer quelque bonheur, avec ce cadavre dont la silhouette danse sur les murs, sur les journaux, sur tout objet où se pose mon regard ?

Je ne retournai plus à l'école. Madame Jumelin loua un appartement à Rouen et je suivis les cours du lycée Corneille.

Ma mère ne manquait point de venir m'y rechercher. Je me la représente encore, debout sur le trottoir, vêtue de son éternelle redingote. Elle s'emparait de mes livres. Nous marchions en causant, je lui racontais les incidents de la classe. Aussitôt arrivés, nous nous installions auprès de la fenêtre, devant une petite table. J'écrivais mes devoirs sous sa surveillance et je lui récitais mes leçons.

Avec l'âge cependant se développaient mes tendances à l'inquiétude. Je cherchais tout ce qui pouvait me chagriner. Inévitablement je ne tardai pas à réclamer la vérité sur ma naissance.

— Qui suis-je ? Un enfant trouvé : Le fils de l'un de vous ?

Après de longues hésitations, madame Jumelin me révéla ce qu'elle savait. J'insistai :

— Soit, ma mère est une bonne quelconque que vous avez eue à votre service. Mais de vous deux, qui est mon père ?

Elle répondit en rougissant :

— Je ne sais pas.

Elle ne savait pas, source intarissable de douleurs, elle ne savait pas ! Peut-être le sang qui coulait en mes veines ne provenait-il point du vieux garçon que j'exécrais, mais de celui qui me chérissait et que j'appelais toujours ma maman ! Peut-être, hélas ! étais-je le fils du pendu, et ma maman ne m'était-elle rien, rien qu'un parent dont la chair n'avait point engendré ma chair, dont la vie n'avait point créé ma vie ! Devais-je l'aimer d'amour filial ou d'affection reconnaissante ?

Je lui disais mon supplice. Elle affectait d'en rire :

— Qu'importe qui est ton père ! Je ne veux même pas l'être, je suis ta mère avant tout.

Et sa voix tendre et son bon regard anxieux me réconfortaient.

Ainsi nous vécûmes là quelques années paisibles, les moins mauvaises certes de mon existence. Je n'y connus aucune de ces joies déterminées qui s'imposent à la mémoire, ce fut plutôt une succession de jours simples et bien remplis, dont la monotonie endormait ma souffrance.

... Au lycée je nouai quelques relations assez intimes avec des camarades de classe. Un, surtout — ah ! je me rappelle cela maintenant ! — un, surtout, un grand, m'attira par sa force, par son aspect solide, par l'aisance de ses gestes. Je me sentais chétif à côté de lui, j'aurais voulu qu'il me battît, qu'il me brisât les membres de ses bras puissants. Je l'aimai de tout mon cœur qui s'éveillait. Et puis il partit. Je ne l'ai plus revu. Mais ses yeux m'obsèdent encore, ses grands yeux bleus très purs.

... Un dimanche, des amis m'entraînèrent à l'estaminet. Il y avait plusieurs femmes. On but, on rit. Une petite blonde, de figure agréable, s'assit sur mes genoux et m'embrassa. Je la repoussai violemment, comme écœuré de ce contact. Elle se fâcha, mes compagnons me plaisantèrent, et je m'en allai, jugeant moi-même ma conduite absurde...

Mon Dieu ! comme tout cela m'apparaît clairement aujourd'hui, aujourd'hui que je vais mourir ! Comme toutes ces choses auxquelles je n'avais jamais réfléchi, se précisent, s'expliquent, se coordonnent, acquièrent un sens particulier, une importance spéciale ! Comme je comprends bien tout, tout !

Une fois par mois, madame Jumelin accomplissait pieusement un pèlerinage à Duclair. Malgré mes supplications, elle avait conservé la maison du pendu, comme la désignent encore les paysans d'alentour.

— J'ai eu là de bons moments, disait-elle, ce serait mal de la vendre.

Moi, je refusais d'y aller. Cette maison m'inspirait une sorte de terreur. Le fantôme du mort l'habitait. En outre, je l'ai su depuis, le pressentiment m'y assaillait, des choses innommables que ces murs avaient dissimulées.

Ma mère revenait le lendemain. Je l'attendais à l'arrivée de la diligence. Or, un mardi — j'en célèbre chaque semaine l'anniversaire par des

imprécations — les quatre chevaux de l'omnibus débouchèrent au grand trot sur la place du Vieux-Palais, et le conducteur, m'interpellant du haut de son siège, entre deux coups de fouet, me cria :

— Vite, la m'man Jumelin vous attend, elle est malade.

Je choisis un fiacre et je partis.

Je trouvai ma mère couchée. Elle m'embrassa avec un sourire triste en balbutiant :

— Mon pauvre petit... mon pauvre petit...

Je sanglotais. J'interrogeai le docteur. Il me répondit :

— C'est la fin... un transport au cerveau...

— Le prêtre entra. Je m'éloignai, et me tins dans le salon. Je ne pleurais plus. Des idées se succédaient en moi que je ne comprenais pas. Je me sentais très seul, simplement, seul déjà, et j'avais peur.

Rompant le chuchotement de la confession, la voix du prêtre s'éleva, indignée, me sembla-t-il. La cloison était mince, j'entendis :

— Mon fils, vous êtes un grand pécheur.

Quelque chose comme un rire crispa ma bouche. Cette pauvre maman Jumelin, un grand pécheur ! Le murmure recommença, j'écoutai, mais il était trop faible.

Puis soudain, une voix haute accentua cette phrase étrange :

— Il n'en faut pas douter, mon fils, c'est là qu'on doit chercher la cause de la maladie noire qui a décidé votre frère à se tuer. Vous auriez dû vous séparer, ne plus vivre ensemble, vous fuir l'un l'autre, comme deux ennemis mortels.

Je me levai épouvanté. J'entrouvris la porte et j'aperçus ma mère. Ses yeux étaient fermés, les lèvres blanches s'agitaient, mais je ne distinguais qu'un long gémissement, des plaintes. Autour d'elle, les rideaux du lit presque fermés étouffaient encore davantage la confession. Sur les draps, plus bas que le menton, un Christ gisait.

Enfin le prêtre saisit les mains de l'agonisante et conclut :

— Mon fils, il n'est point de crime si monstrueux auquel Dieu ne pardonne. Sa miséricorde est infinie. Espérez.

Je m'enfuis, je gagnai la route, je me cachai dans un fourré. Quand je revins, ma mère était morte.

Comprenez-vous maintenant ? Ai-je le droit de me tuer ? Voilà dix ans que je vis, sachant *cela*. Combien d'hommes auraient pu lutter aussi vaillamment ? J'ai voyagé, j'ai joué, rien ne me distrait de *cela*. Je n'ai pas un ami, pas une connaissance. J'ai tenté d'aimer, l'hérédité pèse sur moi. Donc je suis bien seul au monde... seul avec un souvenir, et ce souvenir me tue. N'est-ce point d'ailleurs la destinée qui m'a reconduite ici, malgré moi, dans cette maison maudite, à l'endroit même du crime ? Je ne peux plus vivre, je ne peux plus vivre !

Un jour, j'espérai devenir fou. Ce ne me fut même pas accordé. Je n'ai qu'une demi-folie, celle du jaloux ou de l'avare, l'idée fixe. Toutes mes pensées, tous mes rêves se concentrent sur une vision... elle ne me quitte jamais, elle marche devant moi, elle couche auprès de moi. Mon cerveau est à nu, tout saignant, et à chaque minute, à chaque seconde, implacablement, comme un fer rouge, s'y incruste cette hideuse image : un clou, et pendu à ce clou, un couple, M. et madame Jumelin... et ce clou m'attire... il me veut... allons... il le faut.

MAURICE LEBLANC

AMOURS DE PASSAGE

Montreux lui plut. L'ordonnance du médecin conseillait un séjour de deux mois au bord de quelque lac, en un site assez gracieux pour séduire l'esprit, mais pas assez sauvage ou grandiose pour le fatiguer ou l'opprimer. Le lac de Genève convenait donc. Il s'installa dans un des grands hôtels, près de l'eau.

De petites habitudes le disciplinèrent, premier remède contre les courbatures morales. Il régularisa ses repas, ses promenades, son sommeil, et s'en trouva bien. Il comprit alors l'ordre de son docteur. La fréquentation d'un lac est favorable à l'âme en quête de paix. On n'y trouve ni la brusquerie déséquilibrée de la mer ni la monotonie bête du fleuve qui coule. Le lac est immobile. C'est la vie au repos.

Son âme se façonna sur ce modèle. Du calme la baigna. Elle devint nonchalante. Et le vol des idées l'effleurait à peine.

Mais aussi le bleu du lac la pénétra de poésie. La lune s'y mire du haut du ciel. L'air est un parfum. Les bruits sont berceurs. Il palpita, grisé d'infini.

Instantanément, son rêve, avide de précision, se posa sur une jeune femme, qui mangeait seule, à la table voisine. Il ne l'avait pas encore remarquée, quoique aussitôt, elle lui parût belle et d'une tristesse attirante. Elle ne parlait à personne, ne restait à table que le temps nécessaire et ne se montrait ni dans les salons ni dans le parc. Il s'étonna de ses yeux sombres et de la sorte de sourire amer où ses lèvres s'oubliaient par moments. Mais, le plus souvent, sa figure demeurait close, impénétrable.

En voyage, tout être, même insignifiant, occupe l'attention. S'il offre une énigme, la curiosité s'excite. Il se demandait : « Qui est-elle ? Derrière son masque, est-ce de la douleur ou de la joie qui se cache ? Pourquoi cette solitude ? Par désespoir ? par amour ? par goût ? » Sur le miroir des prunelles, il cherchait à surprendre le trouble d'une émotion. Elles gardaient

leur impassibilité. En raison de cette froideur, il lui attribua une forte personnalité, ce qui la distinguait de la foule ambiante.

Ainsi, peu à peu, elle s'imposa comme compagne irréelle de ses rêveries. Elle participa aux exploits romanesques en lesquels l'influence du lieu et de la saison l'induisait. Les couchers de soleil, les aurores, les clairs d'étoiles furent les cadres propices où il se donna la comédie. La jeune femme s'y mouvait à son bras, serrée contre lui, bien en scène parmi la féerie des décors, les animant de sa souple et gracieuse silhouette.

En l'observant aussi, il s'offrait à table de jolies illusions, si bien qu'elle remarqua cette insistance un peu gênante et qu'elle rougissait et se décontenânçait. Une fois, hardiment, elle opposa ses yeux aux siens, avec un reproche visible et comme une prière discrète. Il ne la regarda plus que furtivement, humblement.

Cette obéissance la toucha. Son aspect perdit de sa rigueur. Ils furent amis, et il devina qu'elle lui accordait sa sympathie.

Tout de suite, il se rua vers l'amour. Oui, indubitablement, il aimait. Et tout ce que comporte l'amour : insomnies, espoirs, désespoirs, incertitudes, soupirs, il en effectua le programme sans lassitude. Éloquemment, de loin, il exprimait sa peine. Il n'osait cependant l'aborder, par crainte d'être éconduit ou de paraître indélicat.

Mais il sentait que leurs âmes s'unissaient graduellement, que la sienne attirait l'autre, l'imprégnait de tendresse et lui murmurait les choses qu'il eût voulu dire. Leurs corps resteraient-ils indifférents ? Le désir naquit, et une atmosphère de passion et de volupté s'établit entre eux.

Le rapprochement dépendait d'une occasion. Elle se présenta. Un jour, il la trouva assise au bord du lac, sous la voûte d'un saule dont les branches fuyaient au fil du courant. Sans chercher de prétexte, il s'avança vers elle et la salua. Elle lui fit signe de s'asseoir. Il obéit en tremblant.

Ils causèrent d'abord de choses banales, comme des gens qui n'ont aucun souvenir commun et qui s'enquière de leurs points de contact. Lui, l'écouta un moment. Il fut étonné de n'avoir nulle émotion au son de sa voix, qu'il jugea même peu harmonieuse. Combien différait la voix grave qu'il lui attribuait en ses heures d'illusion !

Il amena l'entretien sur des idées plus générales, et aux questions qu'il insinuait il s'attendait à recueillir des réponses nettes, déterminées, celles qu'il eût faites, lui. Non. Elle répondit dans un autre sens, contrairement à ce qu'il souhaitait d'entendre, à ses principes, à ses jugements, à sa conception de la vie. Elle ne pensait donc pas comme lui ?

Il ne s'obstina pas à poursuivre l'épreuve. Avec sa canne, il traça des ronds sur le sable. Elle, regardait dans le vide.

Il ne comprenait pas. Aucune sensation ne le troublait. Plus rien d'elle ne l'intéressait. Pourquoi ? Qu'y avait-il de changé ? C'était la même femme, faite de la même chair, munie du même cerveau, offrant la même séduction. Pourquoi quelques mots insignifiants échangés au hasard creusaient-ils un abîme entre eux ? Car, il le devinait, elle éprouvait la même impression glaciale.

Il voulut lui prendre la main, croyant à un éveil des sens. À l'un et à l'autre le toucher déplut. Était-ce donc fini, fini avant tout commencement ?

Hélas ! l'erreur est commune. Ils avaient agi en dehors de leurs âmes. On se décerne souvent des sentiments imaginaires. On croit que l'amour nous lie, alors que, tout au plus, chacun, de son côté, subit l'influence de conditions spéciales, climatiques ou physiologiques. De loin, les deux ensembles de besoins, d'exigences, d'espoirs, d'appétits qui formaient leur être à cette époque s'étaient appelés, avides d'étreinte et de fusion. Puis, maintenant qu'ils avaient obéi à l'ordre de leurs instincts passagers, ils attendaient, anxieux et muets, que le mystère de la communion s'opérât.

Mais leurs âmes n'étaient pas complices : elles ne se reconnurent pas, elles répugnèrent l'une à l'autre, d'essence différente et d'aspirations diverses.

Il se leva, renouvela son salut et partit.

Les jours suivants, ils se revirent à table ou se rencontrèrent dans le parc. Leur cœur ne battait pas plus vite. Ils se croisaient en inclinant la tête, comme deux étrangers dont l'un tourne à gauche et dont l'autre tourne à droite.

MAURICE LEBLANC

CONTE DE NOËL

Il revenait lentement. Les passants ne s'étaient point laissé fléchir. Sous la neige ils détestent s'arrêter, fouiller dans leur poche et sortir la main de leur manteau confortable. L'effort vraiment est par trop pénible.

Il monta l'escalier noir, entra dans la soupente où il logeait. La petite était couchée. Il faisait si froid ! D'ordinaire il l'emmenait avec lui, car elle apitoyait les gens. Mais, depuis deux jours, des frissons de fièvre la secouaient. Elle dit :

— C'est Noël, papa, t'as rien pour moi ?

Ils avaient connu des temps meilleurs, du vivant de la mère. Puis elle était morte, et, lui, peu à peu, une drôle de maladie l'avait réduit à demander l'aumône. Ses jambes devenaient molles, molles, impuissantes à le soutenir. Il répondit :

— Non, j'ai rien.

Elle se mit à pleurer. Ce chagrin le désespéra. Il aimait beaucoup sa fille, seul sentiment humain que n'eussent pas étouffé ses combinaisons de mendiant.

— C'est pas de ma faute, reprit-il.

Elle sanglota :

— T'avais promis...

Un tel reproche le remplit de honte. Il se pencha sur elle.

— Eh bien, pleure pas, l'enfant, je vais tenter la chance encore.

Il partit. Deux heures, dans la nuit, il erra. Les passants, très rares, marchaient vite, les coudes serrés au corps. Il débitait son histoire, mais

vainement, n'ayant pas la voix qui touche, la voix dont les inflexions douloureuses émeuvent les cœurs insensibles.

Oh ! la neige cruelle ! L'eau glacée ruisselait sur ses membres. Cependant il avait promis. À bout de forces, il se réfugia sous la tente d'un bazar. Et soudain, à portée de sa main, parmi le débordement des jouets, il aperçut deux poupées, l'une de treize sous, l'autre de trente-neuf. Devant l'étalage un garçon de magasin déambulait.

Instantanément, une tentation l'envahit qu'il ne chercha même pas à combattre. À peine réfléchit-il quelques secondes, hésitant entre les deux objets. Mais son honnêteté ne lui permit que le moins luxueux. Et comme l'employé tournait le dos, il étendit la main, prit la poupée de treize sous, et s'éloigna tranquillement, sans un battement de cœur.

La joie de la petite le récompensa de son action. On eût dit que ce cadeau la guérissait. Assise sur son matelas, elle admirait et maniait avec délicatesse l'informe poupée au corps gonflé de son, à la peau rose, aux coutures grossières. Lui regardait sa fille, heureux de ce contentement naïf, tout baigné de cette gaieté d'enfant.

— Allons, dit-il, il faut se reposer.

Elle étendit près d'elle sa poupée pour qu'elle eût bien chaud. Le père se coucha et souffla la lumière.



Il ne put dormir. Des choses le tenaient éveillé. Ses nerfs étaient tendus à l'excès. En son cerveau s'entremêlaient des images, des phrases incomplètes, des bouts de raisonnement. Enfin, de cette confusion, des mots sortirent, qu'il prononça à haute voix :

— J'ai volé, je suis un voleur.

Et les ayant articulés, il fut surpris, car il s'attendait à quelque phénomène qu'il n'eût pu définir, et rien d'anormal ne se produisit. Aucun remords ne le hanta. Ses quarante ans de probité ne se révoltaient pas contre ce fait, contre cette minute irréparable qui bouleversait son existence.

Au fond, il ne ressentait qu'un étonnement prodigieux. Alors, ce n'était que cela ! Il repassa les détails de son acte. Une poupée le tentait, sa main

s'avançait vers elle, et il s'en allait avec sa proie. Quelle chose facile ! Un peu d'adresse avait suffi pour que l'enfant fût heureuse.

Il se rappela l'autre poupée, si belle, si grande. En vérité, pourquoi ne l'avait-il pas prise de préférence ? Il en eut des regrets. Et il se dit : « Il devait y en avoir de bien plus belles et de bien plus grandes encore, que je n'ai pas vues et que j'aurais pu prendre. » Et il n'y avait pas de raison, en effet, pour qu'il ne les prît pas aussi aisément.

Son étonnement persistait. Depuis son enfance, entre le bien de ses semblables et lui, s'élevaient, sans qu'il songeât à en examiner la solidité, d'infranchissables barrières. Entre sa main et l'objet que sa main pouvait saisir, il y avait la foule des agents de police, toute l'armée, les tribunaux, la cour d'assises, la justice, la société entière.

Et voilà que tout s'écroulait. Sa main saisissait la chose convoitée comme si cette chose lui eût appartenu, et maintenant elle lui appartenait incontestablement. Il avait volé et nul ne s'en préoccupait. Vaguement il s'était imaginé jusqu'ici qu'un tel acte précipite en un instant celui qui l'accomplit dans les ténèbres d'un cachot. Et cependant il s'endormait, auprès de sa fille satisfaite, en pleine sécurité, en pleine insouciance.

Une douleur à l'estomac interrompit la somnolence béate où il se complaisait. Il avait faim. Hélas ! le pain manquait, et l'enfant, elle aussi, devait souffrir.

Dans son cerveau passa, rapide, l'image de ses doigts : agrippant un gros pain, quelque part, à un étalage indéterminé. Du pain ? Bien vite d'autres visions succédèrent, des morceaux de viande, des pâtés, des poulets, des jambons, tout cela emporté sous le bras, comme si des amas de victuailles étaient accumulés le long des voies publiques et offerts à la rapacité des indigents. Et parce qu'il grelotait, il se vit, à la porte d'une boutique de literie, dérobant un choix d'épaisses couvertures, il se vit, au seuil d'un magasin de confections, s'attribuant des manteaux pelucheux.

Ainsi l'acte commis, l'acte coupable, se résolvait chez lui en de douces rêveries. Elles le consolait du froid et de la faim et de la misère. Elles lui montraient la voie commode par où l'on s'évade de la pauvreté. Elles lui enseignaient des choses qui ne se présentaient pas nettement à son esprit,

des idées dont il ne prenait pas conscience, mais qui néanmoins s'incrustaient assez profondément en lui pour diriger sa conduite.

Depuis quarante ans il travaillait, il peinait, il trimait, il mendiait, et tout cet effort honnête tendait au seul but de vivre. Or ce but peut être atteint d'autre façon. Nous avons besoin, pour manger, de pain ; pour avoir chaud, de vêtements et de feu ; pour marcher, de chaussures. On obtient ces éléments indispensables d'une vie ordinaire par un travail obstiné. Mais on peut également les prendre à autrui. Et ce moyen supprime le labeur, la fatigue, les privations. Et vraiment, il en avait fait l'expérience, c'est chose facile que de l'employer.

Il ne se demandait pas si les actions qu'il projetait sont justes ou injustes, si c'est bien ou mal de voler. Non. Il s'apercevait que les obstacles échafaudés entre la propriété des uns et les besoins des autres sont de purs mensonges, de vaines menaces. L'adresse légitime le vol, puisque, au cas où il n'est pas inquiété, le voleur devient possesseur.

Ces raisonnements ne se formulaient pas en son cerveau obscur. La conclusion seule, au point de vue pratique, s'en dégagait très nette. Il volerait. Des gens sont riches, abondamment pourvus des biens de la vie, — il leur déroberait ce qu'il lui fallait pour lui, pour l'existence, pour le bien-être et pour les plaisirs de sa fille.

Toute la nuit, il bâtit des plans ingénieux. Il s'exerça dans son nouveau métier. Il réfléchit aux précautions nécessaires. Et, au matin, comme l'enfant s'éveillait, il se leva, saisit la poupée, et dit :

— Vois-tu, chérie, tu en auras beaucoup encore et de plus belles, et tu auras des bas de laine, des robes chaudes, du pain, des gâteaux...

Elle l'interrompit, joyeuse :

— Et c'est le petit Noël qui me donne tout cela ?

Il fit un effort de méditation et répondit :

— Non, mais c'est lui qui m'a indiqué comment je dois agir pour te le donner.

MAURICE LEBLANC

DEUX HONNÊTES FEMMES

Elles se rencontrèrent au parc Monceau. Leurs filles, des gamines de cinq à six ans, jouaient ensemble. Les mères se sourirent, puis se parlèrent.

Elles étaient jolies toutes deux, de silhouette élégante et de manières distinguées, l'une, Henriette Dufriche, blonde et grande, l'autre, Suzanne Radouin, brune et mignonne. Elles eussent pu se connaître plus tôt, faisant partie de la même société. Mais elles sortaient peu. Leurs maris, de riches commerçants, les aimaient assez et savaient suffisamment les distraire pour qu'elles ne regrettassent rien de la vie mondaine.

Épouses également tendres, elles aimaient surtout la paix de leur foyer, leur intérieur coquet, l'infinie quiétude de cette existence. Elles avaient des vœux modestes, ne demandant à la destinée, outre quelques bals officiels où exhiber de belles épaules dont elles s'enorgueillissaient à bon droit, que la santé de leurs filles et plus tard d'avantageux mariages.

En vérité c'étaient deux honnêtes femmes, honnêtes en action, honnêtes en pensée et en rêve. Elles condamnaient les fautes de leurs amies, Henriette avec une révolte sincère, Suzanne avec une indulgence dédaigneuse. Au fond elles se sentaient d'une autre essence, réfractaires au vice par tempérament, par habitude, par instinct, par éducation. Et elles en tiraient vanité.

Ces analogies, qu'elles ne devaient jamais deviner, établirent immédiatement entre elles une sympathie qui les rendit bavardes, exubérantes, prêtes aux crises d'expansion. Et sans plus tarder, sitôt finies les banalités indispensables, elles s'accablèrent de confidences et de mensonges. Elles passèrent une après-midi délicieuse.

Le soleil se coucha. Il fallait partir. Elles s'y résignaient quand un jeune homme vint s'asseoir en face d'elles, et les dévisagea de façon impertinente.

Henriette dit :

— Comme il se trompe, le malheureux !

Suzanne répondit :

— Oui, il s'adresse mal.

Tout de suite, elles vantèrent leurs principes. Mais mutuellement elles s'accusaient d'hypocrisie, aucune d'elles n'admettant de rivale en vertu. Aussi, par condescendance pour les goûts supposés de sa nouvelle amie, madame Radouin avoua, contrairement à ses idées :

— Comme c'est amusant d'être admirée, même d'un inconnu !

Et madame Dufriche répliqua, pour les mêmes raisons :

— Moi, ça me passionne.

Elles appelèrent leurs filles et l'on s'en alla. Suzanne reconduisit Henriette. Le monsieur les escortait. En chemin, elles se racontèrent des conquêtes de ce genre, des aventures qu'elles imaginaient au hasard, pour ne point sembler trop naïves aux yeux l'une de l'autre.

On se donna de vigoureuses poignées de main. Il fut question d'échanger des visites. Mais elles réfléchirent. Non, il valait mieux se voir en dehors de leurs maris. Quelles charmantes journées on s'offrirait ainsi dans la liberté d'entrevues clandestines ! Elles recommandèrent à leurs filles de garder le silence sur cette rencontre.

Ce n'est que le soir, dans l'intimité de leurs ménages, que leur apparut, momentanément d'ailleurs, l'anomalie de leur conduite. Somme toute, elles n'avaient cessé de mentir, de se montrer sous un aspect faux, d'afficher de viles préoccupations et une légèreté de caractère inexcusable. Pourquoi ? Pourquoi, en particulier, ces cachotteries vis-à-vis de leurs maris, subterfuge odieux qui les entraînait à implorer la complicité de leurs enfants ?

De telles contradictions les embarrassant, elles refusèrent de s'y attarder.

Le lendemain il pleuvait. Elles accoururent cependant au Parc Monceau, seules, avec l'exquise émotion de femmes coupables. La pluie rageait. L'une d'elles proposa :

— Si nous prenions une voiture ?

Elles se blottirent, toutes tremblantes, au fond d'un fiacre et se firent mener au Bois.

Elles causèrent peu d'abord, les yeux accrochés aux arbres luisants, envahies de songeries neuves. Enfin, Suzanne ricana :

— Ça manque de cavaliers.

Elles frissonnèrent à l'idée de deux hommes assis en face d'elles, et qui serreraient leurs genoux et baiseraient leurs mains dégantées.

Madame Dufriche se pencha vers son amie :

— Serait-ce la première fois, vous ?

L'autre souriant d'un air mystérieux, elle reprit :

— Moi aussi, ça m'est arrivé. Oh ! rien de grave, une petite escapade.

L'épanchement définitif survint. Elles confessèrent des peccadilles factices, énumérèrent les déclarations qu'elles avaient provoquées, décrivirent les attitudes, les pleurs, les joies, les délicatesses de leurs prétendants. Elles mettaient à s'avilir une réelle ardeur. Chacune d'elles eut une piètre opinion de sa compagne.

Elles se virent régulièrement, toujours à l'insu de leurs maris, ce qui les contraignait à multiplier les ruses et à se débattre au milieu d'inextricables complications. Elles vécurent en pleine fourberie, naturellement, sans effort ni dégoût, comme si jamais elles n'eussent vécu d'autre manière.

Un jour deux messieurs les suivirent. Elles les traînèrent longtemps après elles, sous prétexte de s'en moquer, et elles allaient de droite et de gauche, la tenue mauvaise, la parole bruyante. Toute une semaine le même manège recommença. On se jetait des regards effrontés. On marchait sur le même trottoir. Puis une fois, elles entrèrent chez un pâtissier. Ils y pénétrèrent également et, s'adressant aux jeunes femmes comme à des dames déjà connues, ils leur offrirent à goûter. Ils semblaient bien élevés, elles acceptèrent. On passa dans une pièce voisine. Ce fut très gai.

Ainsi, avec une stupéfiante rapidité, se désagrégeait leur vertu. Impeccables jusqu'ici, elles se hâtaient vers l'infamie comme vers un bonheur à conquérir. Elles brûlaient les étapes, elles couraient malgré leurs pieds pesants de boue, elles galopaient dans les ornières, haletantes, les yeux fermés, sans même soupçonner l'effroyable abîme qui s'ouvrait devant elles.

Elles succomberaient, il le fallait, elles succomberaient *parce qu'elles s'étaient rencontrées*. Honnêtes, séparément, elles ne pouvaient plus l'être, ensemble. Aussitôt leur franchise se transformait en dissimulation, leurs scrupules s'endormaient, leur conscience capitulait. La voix de l'une, son approche, son parfum, donnaient à l'autre une fièvre d'adultère. Elles s'empoisonnaient mutuellement.

Certes des motifs puissants et compréhensibles provoquaient en partie ce phénomène, tels qu'une sorte de rivalité dans le mal, une honte à s'avouer novices et sages, beaucoup de forfanterie, un peu de curiosité peut-être. Mais la raison primordiale, essentielle, obscure quoique seule capable de déterminer une décomposition si profonde et si foudroyante, résidait dans l'intimité de ces deux femmes irréprochables. Le simple fait de s'asseoir sur des chaises voisines ou de se promener côte à côte, tout en échangeant des phrases quelconques, les corrompait aussi sûrement que la fréquentation assidue de créatures dépravées. Leur contact dégageait une atmosphère amollissante, malsaine, désastreuse, où elles perdaient toute énergie et toute faculté de résistance. Le choc de leurs vertus produisait du vice.

L'incident du goûter se renouvela. On eut des rendez-vous. On se cacha dans les salons particuliers des grands restaurants. Ces dames, réservées d'abord, s'adoucirent. Elles accordèrent aux lèvres gourmandes des jeunes gens leurs doigts, puis leurs bras, puis leurs épaules, puis leurs bouches. Un peu grises parfois, elles ne repoussaient point les caresses et se sentaient lâches, presque avides de l'étreinte brutale.

Enfin durant un souper — que de mensonges amoncelés pour se rendre libres ! — elles furent entraînées chacune dans une pièce, déshabillées, prises.

Elles se connaissaient depuis un mois.

Elles n'éprouvèrent aucun désespoir. Pas plus qu'elles n'avaient souffert de leur dégringolade vertigineuse, elles ne pouvaient se lamenter sur la chute irréparable. Où auraient-elles puisé la force nécessaire aux révoltes généreuses, aux remords qui purifient ? Nulle autre personne n'entendit leurs confidences. Or, elles se félicitèrent.

On loua un appartement meublé, qui servit aux deux couples, souvent le même jour, à une heure d'intervalle. Ils aimaient aussi se réunir tous quatre.

On causait, on fumait, on s'embrassait. Quelles joies inexprimables !

Trois semaines après, lasses de leurs amants, elles rompirent. Le surlendemain, d'autres les possédèrent. Et de nouvelles ruptures aboutirent à de nouvelles liaisons.

Elles ne luttèrent même pas. Contre quoi s'insurger ? Contre de basses tendances et d'ignominieux désirs ? Elles n'obéissaient nullement à de tels mobiles. En réalité, leur tempérament, leurs instincts, leurs principes restaient identiques, toujours sains, pondérés, honnêtes, souverainement honnêtes. Mais sur eux, comme un roc écroulé sur quelques pierres éparses, pesait une cause formidable de perversité, l'amitié de Suzanne et d'Henriette. Sentiments nobles, préceptes rigides, règles de probité, maximes idéales, habitudes respectables, tout cela combiné engendrait, par de mystérieuses réactions, des besoins irrésistibles de débauches. Elles s'y durent soumettre.

La main dans la main, elles descendirent des marches encore, les dernières, toutes glissantes de vase.

Puis un jour elles s'éprirent du même homme. L'une l'emporta. Des querelles violentes s'élevèrent, mêlées de coups et d'outrages grossiers. Elles ne se revirent plus.

Séparées, elles redevinrent honnêtes. Instantanément, sans transition, le mal s'arrêta, la source du mal n'existant plus. Le charme secret s'évanouit, qui les obligeait à boire toutes les hontes jusqu'à la lie et à se barbouiller de fange le corps et l'âme. Il ne leur fallut aucune peine pour secouer l'influence inexplicable dont elles avaient subi le joug. Elle se dissipa d'elle-même.

Et leurs bons instincts reparurent, et l'idée du devoir les guida, et de décentes ambitions les hantèrent. Et elles ne comprirent jamais rien à cette période de leur vie — en cela comme en tout, et comme nous tous, les jouets du hasard, du hasard stupide qui fait du vice avec de la vertu, de la vertu avec du vice, du hasard fantasque qui les avait vouées à la turpitude, et qui les rejetait maintenant à leur vertu première.

MAURICE LEBLANC

LE CORPS DÉDAIGNÉ

Mon désir alla vers elle comme vers l'unique source de volupté.

Il y avait beaucoup de soleil au bord du lac, ce pour quoi sans doute elle s'était caché le visage sous une gaze si impénétrable qu'on ne le pouvait apercevoir. Mais sa robe très souple et très fidèle baisait les courbes de son corps. Et je ne pensai plus qu'il y eût d'autre demeure souhaitable que ce corps, ni d'autre nourriture, ni d'autre breuvage.

Elle passa plusieurs fois parmi les groupes d'étrangers que baignait l'ombre de quelques arbres. L'orchestre jouait une musique lente dont elle suivait le rythme avec l'ondulation de ses hanches. La mousseline rose de sa tunique semblait plutôt un reflet de chair. La brise, en moulant l'étoffe, révélait de mystérieuses choses. Elle était nue. Le désir de tous les hommes allait vers elle.

Je la revis quotidiennement, à la même heure, toujours masquée de son voile épais, toujours drapée en d'impalpables tissus de crêpe ou de soie. Elle offrait à la foule le spectacle charmant de son corps, comme d'autres exhibent des toilettes ou des formes de chapeau. On devinait que par gestes et attitudes elle s'ingéniait à donner aux regards le plus possible de sa personne secrète, et que c'était délices pour elle de fendre le flot des admirations et des concupiscences. Mais pourquoi se dissimuler au point que l'on doutait de sa jeunesse et de sa beauté ?

Je m'enquis. Elle habitait une villa solitaire. De vieux domestiques la servaient. Nul ne pénétrait en son logis et nul, dehors, ne l'avait contemplée,

Nous fûmes quelques-uns dont le désir la cerna d'embûches et de suppliques. Inconnus les uns aux autres, nous nous retrouvions comme des rôdeurs à l'affût d'une proie ; secoués par l'instinct, méfiants, avides et tenaces. L'escorte de nos convoitises l'accueillait à sa sortie et l'accompagnait en sa promenade. Mes yeux sentaient, où qu'ils

s'aventurassent sur elle, d'autres yeux pareils à des insectes frémissants qui dévoraient ardemment la gerbe blanche des bras ou le bouquet épanoui de la poitrine. Et tous voletaient aussi, inquiets et curieux, à l'entour du butin ignoré que défendait le casque de gaze.

Aucune femme jamais ne me tenta de la sorte, rien que par l'appât de la chair devinée.

Or, un soir de poursuite haletante, comme j'étais seul et qu'elle allait disparaître, je l'étreignis rudement à la taille et l'emportai vers ma demeure ainsi qu'une victime. Elle ne résistait pas. Nous courions presque, sans un mot, à travers l'ombre chaude. Ma main folle se crispait aux luxurieux trésors et de grandes forces déchaînées exaspéraient ma hâte de vainqueur. Il me semblait que si je ne la dévêtais pas avant telle minute précise, si mon regard ni mes lèvres ne la conquéraient, l'ordre de l'univers en serait bouleversé.

Et dans la chambre close, j'immolai la robe délicate et les linges frêles, comme j'eusse fait d'ennemis implacables. Et le corps surgit. Et mes regards et mes lèvres en jouirent. Et la divine chose m'appartint.

Alors seulement j'eus conscience qu'elle n'avait point voulu découvrir son visage, et c'était un étrange spectacle que ce corps nu et cette tête enveloppée d'une mantille noire. J'en souffris et j'avançai la main. Mais elle colla ses poings contre la dentelle en criant :

— Non, non, pas cela...

Je murmurai :

— Pourquoi ? ne dois-je pas vous connaître ?

— Je vous en supplie, dit-elle, je suis si heureuse ! je rêvais tant d'inspirer le coup de folie brutale où je serais violentée et soumise... J'attendais que l'un de vous se ruât sur moi. C'est vous... Ne gênez pas mon bonheur.

Elle avait une voix jeune et douce. Je faiblis. Elle ajouta tendrement :

— D'ailleurs regardez ce que je vous donne... Êtes-vous à plaindre ?

Non, je ne me plains pas, et quand elle revint chaque soir, je ne songeais qu'au jardin magnifique dont elle me conviait à cueillir les fleurs de chair et les fleurs d'amour. Il fut à moi le merveilleux bouquet des seins,

et je l'effeuillais selon ma fantaisie, et j'en respirais l'arôme profond. Ils furent à moi les bras blancs qui m'entouraient le cou d'une guirlande de fraîcheur. À moi aussi, les hanches, grand calice où le désirs bourdonnent.

— Je t'aime, disais-je au corps, je t'aime, être vivant qui reçois ma vie et qui me rends la tienne.

Je l'aimais infiniment et rageusement. Je ne concevais pas d'autre joie. Et, néanmoins, il me parut à la longue qu'il n'avait point d'âme et que c'était simplement de la vie, de la vie accumulée devant moi en un bloc superbe. Ainsi peu à peu j'aspirai au secret du visage qui se dérobait toujours derrière le mur de ses voiles. Et je la suppliais.

— Aime mon corps, gémissait-elle, je t'aime tant d'aimer mon corps... Le reste, n'en aie pas souci...

Je retournais au festin de volupté. Ma faim s'y délectait, inassouvie. Mais, à tout instant je m'inclinais vers l'énigme indéchiffrable, et je demandais :

— Qui donc es-tu ? Jeune ou vieille, belle ou laide ? Ne comprends-tu pas le supplice de croire que tu es peut-être horrible, lépreuse, repoussante ? Je m'imagine parfois que c'est une tête de mort que tu enfouis dans le sépulcre de cette dentelle.

— Aime mon corps... il est beau et tu le vois... que t'importe le reste !

— L'aimer, criais-je éperdu, ce n'est pas t'aimer, et ne veux-tu pas que je t'aime, toi ?

— Je n'ai besoin d'amour que pour lui.

Mais, une nuit, elle dut saisir au fond de mon regard quelque idée de révolte provoquée par l'excès de ma souffrance, car elle me dit :

— Tu l'auras voulu... sache bien cependant que c'est jouer ton bonheur.

— Tout, proférai-je, tout plutôt que ma torture actuelle.

Alors elle défît son voile. Elle était belle, surhumainement belle.

Je tombai à genoux, les mains jointes.

— Comme tu es belle ! Oh ! je t'aime !

Elle sourit avec une tristesse navrante :

— Voilà, tu m'aimes maintenant, c'est-à-dire que tu aimes ma figure. Or, de cet amour-là, je suis lasse jusqu'au dégoût. Que m'apportes-tu de nouveau ? Je le sais bien, que je suis belle, plus belle que toutes, incomparablement belle. Je sais bien que nul ne peut me voir sans m'aimer et que ma figure est une idole instantanément adorée ? Quel plaisir, quel orgueil, puis-je trouver en cela, puisqu'il ne se peut pas qu'il en soit autrement ?

Elle continua d'une voix plus sourde :

— Mais mon corps... écoute bien... mon corps, qui s'en occupe ? qui l'aime ? Ne comprends-tu pas qu'il n'a jamais été qu'un accessoire, qu'un instrument ? Comment l'aimerait-on, lui, quand on voit mon visage ? Il est beau, mais sans doute moins parfait, puisqu'il fut toujours dédaigné. Oh ! comme j'en ai souffert pour lui ! Je le sentais jaloux de ma figure. Et je la haïssais de tout l'amour qu'elle lui dérobait. Je le voulais heureux, aimé, comme on l'aime, elle. Je voulais ne plus douter de son charme et me persuader qu'il était digne de tous les hommages. C'est pour cela que je l'offre aux désirs des passants, c'est pour qu'il connaisse l'adoration des foules que je le promène presque nu, c'est pour qu'il sache la joie d'être aimé que je le livre à ton extase et à tes baisers, et que je voile mon visage, rival trop redoutable.

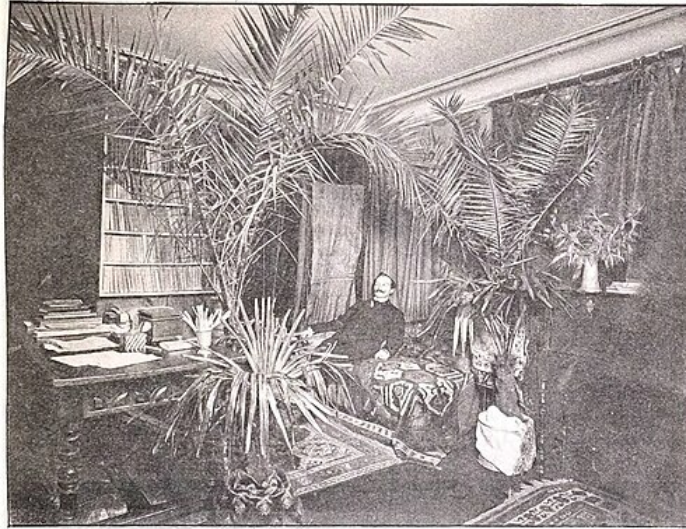
Je la regardais indéfiniment et je lui dis :

— Tu te trompes... ce que l'on cherche dans la figure, c'est l'âme, l'âme qui jaillit par les yeux...

— Non ! non ! s'écria-t-elle, l'âme est là où est la beauté... Je serais laide que mon âme serait en mon corps... Va, ne tente pas de m'abuser... Toi-même, tu le renieras, celui que tu aimais tant...

Je la regardais, je la regardais. C'était une vision idéale où me semblait concentrée toute la beauté du monde. C'était le rêve et la réalité. C'était une image de Dieu. Et, tandis que je contemplais les yeux adorables, les lèvres précieuses, les joues délicates, il me vint le souvenir confus d'épaules un peu lourdes, de jambes un peu grêles. Et machinalement je ramenai les draps sur le corps nu, pour que ne fût pas altérée ma vision d'idéal !

MAURICE LEBLANC



MAURICE LEBLANC. — M. Leblanc belongs to that vigorous race of Norman writers from which Gustave Flaubert and Guy de Maupassant sprang. A disciple of the latter, M. Leblanc exhibits in his novels and stories a realisme which is curious in a for which is exact.

L'AMI DE LA LOGIQUE

... Je ne nierai pas que j'aie voulu voler, oui, je voulais voler, mais non pas tuer. D'ailleurs, est-il certain que je l'aie tué ? On l'a trouvé mort auprès de moi et j'avais le pistolet au poing... pourtant, je vous l'affirme, à proprement parler, ce n'est pas moi qui l'ai tué, ni personne, ni lui-même. Je sais bien que je suis fou, depuis, et que l'affirmation d'un fou ne pèse guère. C'est un tort. En vérité, personne au monde n'est plus lucide qu'un fou dans les moments où il n'est pas fou. Au collège, on m'appelait déjà l'ami de la logique.

Et puis tout cela s'est passé de façon si étrange ! Dès le début, en posant ma main sur le bouton de la porte, j'ai eu l'affreuse conviction que l'homme

était en train de regarder le bouton correspondant de cette même porte. À huit pas de moi, je le devinais, assis dans un fauteuil, bien en face. Quel était-il, cet homme que je venais voler ? jeune ou vieux ? Et de quelle nature ? Et surtout que pensait-il en voyant tourner ce bouton ?

Car je tournais maintenant, et je me disais :

— De l'autre côté, cela tourne aussi, mais le point de clarté que sa lampe jette sur l'ivoire est immobile, et il doit être très perplexe.

Le sentiment de cette perplexité me remplit de pitié. Je poussai le battant. Il y avait de la lumière. Je m'attendais à un cri. Non. Cependant je ne doutais pas qu'il eût vu cette porte remuer.

Je continuais à la pousser d'un mouvement imperceptible. Et, de biais, je distinguais un peu du mur de la chambre. Et ce peu augmentait. Et soudain j'y remarquai, pendu, un poignard.

À cet instant, j'eus l'intention de m'enfuir, et cette intention se manifesta par un geste plus brusque, *en avant*. M'enfuir ! Est-ce que je pouvais m'enfuir ? Si je l'avais pu, j'aurais pu aussi bien ne pas venir.

Quand mon hésitation cessa, j'avais de quoi passer la tête, et ma tête se pencha. C'était fini. Jusque-là, l'homme avait le droit de s'imaginer que la porte s'ouvrait toute seule. Mais le coin de mon front, il le voyait !... et quel front ! Comme je suis entièrement chauve, je pensais :

— Il ne doit rien comprendre à cette chose luisante qui glisse ainsi qu'une carapace de tortue.

Comme ce fut long ! On croit que toutes les secondes sont égales. Ah ! je vous le dis, moi, il y en a eu là quelques-unes qui durèrent bien plus longtemps, bien plus. Je le savais d'ailleurs par la pendule, dont le bruit se ralentissait, indéfiniment, à mesure que j'avançais, moi.

Elle sonna. Mon sourcil devait passer. J'attendis la fin de la sonnerie. Je comptai treize coups, oui, treize, j'en suis sûr.

Je n'eus pas le temps de m'étonner, car, au treizième, nettement, mon œil entra, le gauche, et tout de suite il reçut le choc de ses deux yeux, à lui.

Il était là, à huit pas de moi, renversé dans un fauteuil, les bras sur les accoudoirs, immobile, et il me regardait. Et nous nous regardâmes.

Je devinai qu'il était assez jeune et très beau. Mais, en réalité, je ne vis que ses yeux. Ils m'effrayaient, moins parce qu'ils appartenaient à un être vivant capable de se défendre, que par leur frayeur même. Et je me demandais qui avait le plus peur, de ses yeux ou du mien. Je dis « du mien », car l'autre restait caché, et, en conséquence, devait être naturel, lui.

Cela finissait même par me constituer une infériorité dans la lutte. Et puis ma situation me semblait ridicule. J'ai toujours remarqué le côté comique des situations. N'avions-nous pas l'air de jouer au guignol ? J'eus envie de crier : « Coucou ».

Je résolus de m'en aller. Mais, soudain, j'avisai ses mains. Les malheureuses, elles tremblaient comme des petits oiseaux qui ont froid ! Et, l'examinant mieux, je m'aperçus que tout son corps tremblait de la sorte.

Alors le suaire de la peur tomba de mes épaules, et j'entrai.

Je fis sept pas, hardiment, et je m'arrêtai. Il ne bougea point. J'aurais pu le toucher. Malgré tout, mon cœur battait, comme une sonnette que j'aurais eue dans la poitrine. J'écoutai le sien. Ah ! l'infortuné, son pauvre cœur... Cela l'ébranlait, comme des coups de grosse cloche remuent les pierres des tours.

Comment craindre un pareil poltron ? Je devins absolument calme, un peu railleur même. Et vrai, c'est plutôt par moquerie, qu'avec intention sérieuse, que je tirai mon revolver.

De toutes ses forces le misérable voulut crier, s'agiter. Mais je ne redoutais rien. Il était visible qu'un étau de fer serrait sa gorge et que des liens enchaînaient chacun de ses membres. Ses mains, seules, continuaient à frissonner.

Et, comme je levais mon pistolet, lentement, toujours par malice, ses cheveux se dressèrent ainsi que des herbes. Je faillis éclater de rire. C'est donc un miracle possible ? Quelle drôlerie ! Cela me rappelait la chevelure d'un plongeur que j'avais vu, dans un café-concert, au fond d'un aquarium.

À la fin, j'eus pitié de lui. D'autant plus que ses yeux, quoique ne s'arrêtant pas de hurler d'épouvante, murmuraient peu à peu des choses très tristes. Les miens ne les avaient pas encore quittés. Et il me fallut faire, pour cela, un effort prodigieux. Dans la rupture, même, quelque chose se brisa. Quoi ? Oh ! mon dieu, mon dieu !

Je posai mon arme sur la cheminée. Un trousseau de clefs s'y trouvait. Le secrétaire était là, tout près. Je l'ouvris. Je ne regardais même pas derrière moi. À quoi bon m'inquiéter de ce mannequin ? Je fouillais. Je vidais les tiroirs.

Or, il se passa un phénomène étrange. Tout bruit cessa. Il y a toujours du bruit, même dans le silence. Il n'y en eut plus. J'examinai la pendule. Mystère inexplicable, le balancier marchait et il n'y avait aucun bruit. Et il n'y en avait nulle part autour de nous.

Je me tournai vers l'homme, presque pour l'interroger. Le silence venait de lui !

Le silence venait de lui. Cela sortait en grosses bouffées, comme de la fumée qui emplit une chambre. D'abord ses mains ne tremblaient plus. Je m'approchai. Et j'entendis aussi que son cœur ne battait plus, son cœur de grosse cloche.

Je m'inclinai sur ses yeux ouverts. Le vertige me prit. Dans les prunelles creuses, j'apercevais un abîme de silence. Une rosée de sueur me glaça. J'avais senti que c'était le silence de la mort.

Ma folie date de là. Je me le dis alors : « Voilà que je suis fou. » Il était mort, tout seul, de lui-même. Je n'osais bouger. Mes yeux se renouaient aux siens. Puis le bruit de l'espace recommença. Je perçus le tic-tac de la pendule. Et surtout mon cœur se mit à retentir. C'était la grosse cloche du mort qui sonnait dans ma poitrine, à toute volée.

J'avais peur, formidablement peur. Et je reconnus que c'était sa peur à lui. Oui, inoccupée maintenant, elle passait en moi, et elle se manifestait par les mêmes symptômes. Mes mains tremblaient comme des petits oiseaux. Mes cheveux se dressaient comme une chevelure de plongeur. Et, au fond de mon être, quelque chose fut sur le point de se détraquer.

Sur le point seulement, car mon extraordinaire lucidité que décuplait déjà la folie, m'avertit du péril. D'un violent effort je remis les choses en place. Je n'eus plus peur.

Maître de moi, je me dis :

— Après tout, il n'est point prouvé qu'il soit mort, un simple évanouissement, peut-être.

Je tâtai son pouls. Sous mon doigt quelque chose s'agita. Mais n'était-ce pas le mien, ce qui palpite à l'extrémité de chacun de nos doigts ? Je ne pus le savoir. Et une réelle espérance m'envahit. Il y avait sur la toilette un flacon de sels et de l'eau de Cologne. Je lui fis respirer les sels et lui bassinai les tempes. Sa guérison m'eût causé beaucoup de plaisir.

Je ne doutais plus qu'il fût en vie, quoique rien ne l'indiquât. Mais son bras tomba, et, je vous le dis, le mouvement n'était pas naturel. Puisqu'il vivait, pourquoi s'obstinait-il à rester comme mort ?

— Eh ! parbleu, pensai-je, il le fait, le mort, ainsi qu'une araignée qui se replie devant l'ennemi.

Non, vrai, cela m'offensa. Les meilleurs sentiments m'animaient, et ce monsieur se jouait de moi ! J'en eus de la colère. Je le secouai de toutes mes forces. Il ne bougea pas. Je l'empoignai à bras-le-corps, je l'appliquai contre mon ventre, et nous dansâmes à travers la pièce, comme deux marionnettes.

Une glace nous refléta. J'éclatai de rire. Au cirque, on voit de ces choses. Je le rejetai sur son fauteuil.

L'odieux cadavre ! On n'est pas bête à ce point ! Je le lui dis :

— Es-tu bête ! Je n'avais jamais eu l'intention de te tuer, et voilà que tu meurs et que je deviens ton assassin, stupidement, à mon insu, sans que ma volonté soit complice. Triple idiot !

Et de fait, j'enrageais. Être assassin quand on a tué, soit. Mais quand on n'a pas tué, ce n'est pas juste. Ma logique se révoltait. J'enchaînai des raisonnements pour savoir si, oui ou non, j'étais coupable de ce crime. Eh bien, non. Une fois de plus l'absurdité de la nature s'affirmait. L'homme sensé était victime de l'illogisme du hasard.

Cela ne devait pas être. Il fallait combattre l'injustice, il fallait remettre les choses à l'endroit, dans leur sens réel, selon la normale, selon la logique. Il le fallait. Il le fallait. Et c'est pourquoi j'ai agi, et si légitimement, en homme si intelligent.

Et ce fut avec de la joie, joie un peu ironique, mais délicieuse. Je pris le revolver et je visai le cadavre. Cadavre ? Au fond, un doute subsistait, et quel plus sûr moyen de l'éclaircir ! Je lui donnai le temps de ressusciter. Je dis même :

— Au bout de trois, je tire...

Et je comptai :

— Une... deux...

Il ne remuait pas. J'avais un plaisir de bon tireur en face d'une jolie cible, bien nette. Comme c'était amusant !

— ... trois...

Un tout petit trou, au milieu du front, un filet de sang... Ah ! mon bon homme, cette fois, ça y était. Je continuai cependant, en dilettante. Et je disais :

— Une... deux... trois...

L'œil droit disparut, puis l'œil gauche, puis je lui fracassai le menton. La logique se vengeait... Quelle revanche !... Quel rôle sublime de redresseur de torts... J'étais admirable, campé droit, le pistolet au poing... Et lui, lui... un mélange infernal... lui, si beau... de la bouillie. Ah ! enfin, je l'avais bien tué, le mort... c'est moi qui l'avais tué !...

Maurice LEBLANC.

IL FAUT MENTIR

Pascal Gélis et son fils, Marc, vivaient en harmonie de goûts et de pensées. Une affection grave attendrissait leurs yeux quand ils se regardaient. La mère de Marc était morte encore jeune, et Pascal avait élevé son fils, le façonnant d'après ses propres principes et sa vision personnelle de la vie.

Or, à vingt-cinq ans, Marc changea de caractère, devint triste, sombre, renfermé. Un lourd fardeau pesait sur lui. Principalement, cette crise se manifesta par une sorte d'antipathie contre son père. Sa poignée de main était froide. Il évitait tout entretien.

M. Gélis, chagriné, s'enquit et n'aboutit à aucune découverte. Son inquiétude s'accrut, et, un jour, s'autorisant de son amour paternel, il força le tiroir d'une table où il savait que son fils déposait le journal quotidien de sa vie.

En un cahier spécial, il lut ces pages :

« Mes idées s'entrechoquent dans le tumulte de mon cerveau. Je n'y vois plus. C'est pourquoi je veux résumer ici clairement ma nouvelle situation afin de me déterminer en toute indépendance.

» Avant tout, mon désespoir est juste. La cause en est terrible et inattendue : quelques feuilles de papier trouvées par moi dans un livre de messe et où ma mère consignait, comme je le fais, les principaux épisodes de son existence. Le doute n'est point possible. Au cours de ses douze années de mariage, ma mère n'a pas eu moins de cinq amants.

» Quelle chose abominable qu'un respect qui s'écroule ! En moi, mon père, avec mes premières réminiscences d'enfant, qu'il me faisait souvent redire, avec le récit détaillé de son union heureuse, avec les louanges qu'il accumulait à chaque instant sur la douceur et la grâce de ma mère, avait échafaudé un culte pieux pour la chère morte. Et ce culte s'effondre !

» Pourtant cette blessure me tourmente à peine. Il en est une autre, mille fois plus formidable, dont la douleur m'anéantit. M. Gélis n'est pas mon père !

» Parmi les cinq hommes auxquels ma mère appartient, il en est quatre qui sont nommés : les quatre premiers. Mais le cinquième n'est désigné que par une initiale, initiale changeante d'ailleurs, quoique se rapportant toujours, incontestablement, au même personnage. Et cet inconnu, le seul inconnu, est mon vrai père.

» Avec quelle joie et quelle gratitude elle parle de lui, de celui dont elle n'ose pas transcrire le nom ! « Ô toi qui m'as rendue mère, tu es l'unique aimé, dit-elle. Notre amour s'est éternisé, est visible en cette chair d'enfant qui est la tienne, en ces yeux où j'embrasse tes yeux, en ces petites mains dont la caresse tremblante m'est aussi douce que l'étreinte fiévreuse de tes bras. »

» Elle lui promet fidélité : « Je maudis toutes mes erreurs passées, j'ai honte de mes souillures, je renie les fausses amours où mon cœur s'est complu. Je n'aime que toi, et pas un autre désormais n'aura mes lèvres que toi. »

» Et elle tint parole.

» Quel est cet être ? Quel sang coule en mes veines ? Ne pas savoir qui vous engendra, de qui l'on reçut le legs mystérieux des instincts, des tendances, bonnes ou mauvaises, de la pensée !

» J'ai cherché. Ses amants, je les ai revus. Quelle angoisse en leur présence ! À l'un d'eux mon approche n'a causé nul trouble. Les autres, au contraire, se sont attendris. Ils retrouvaient en moi un peu d'elle. Et moi, je sentais qu'ils évoquaient l'ignominieux passé, les rendez-vous furtifs, l'affolement des voluptés conquises ensemble. Comme je les détestais !

» Mais lui, lui, qui est-il ? Se cache-t-il parmi la foule des indifférents qui m'entourent ? A-t-il surveillé les progrès de l'enfant, la croissance de l'adolescent, l'éclosion de l'homme ? Se souvient-il de moi ? Suis-je le fils que l'on aime et que l'on regrette désespérément ?

» Et puis que m'importe ? Il me semble que ma douleur se complique d'une trop grande curiosité. Là n'est point ma réelle souffrance. Moins que le père inconnu, que le misérable qui doit dissimuler son affection et qui

m'a peut-être oublié, je pleure le père qu'il me faut perdre, celui qui m'aime de tout son dévouement, celui que j'aime de toute ma reconnaissance. Oh ! ma mère, je vous hais pour la torture que vous m'infligez en brisant mon cœur de fils... »

Là se terminait le journal. M. Gélis le remit à sa place ; mais, au moment de repousser le tiroir, il aperçut, au fond, un revolver dans sa gaine. Il l'en tira, le mania un moment et l'approcha de sa tempe. La débâcle de sa vie était telle que la mort lui paraissait la seule solution.

Il ne sut au juste pourquoi il différa l'exécution de son projet. Déposant l'arme, il se mit à marcher à travers la pièce avec des coups de colère qui rougissaient de sang la pâleur de sa figure. Puis il s'abattit sur une chaise. Il n'en pouvait plus, et il pleura longtemps.

M. Gélis avait adoré sa femme. Et, certes, cela l'atteignait dans son amour et dans son orgueil, qu'elle l'eût trahi si abominablement. Mais elle était morte depuis près de vingt ans, et sa rancune n'avait guère la force de remonter jusque-là. La torture atroce, évidente, palpable, c'était ce Marc qu'on lui enlevait, c'était d'avoir aimé et d'aimer cet enfant auquel nul lien ne le rattachait.

« Il m'est aussi étranger, se dit-il, qu'un orphelin ramassé dans la rue. » Mais, vainement, il tenta de le considérer comme tel. L'enfant faisait partie de lui comme son cœur et son cerveau, et il n'eût pu davantage arracher cette affection de sa vie qu'il n'eût pu vivre sans air ni nourriture.

Il le sentit. Ses efforts ne serviraient à rien. Qu'il fût le père ou non, Marc n'en était pas moins son fils. Et il le clama dans la solitude :

« C'est mon fils, mon fils très cher, le fils de tout mon corps et de toute mon âme. Je le garde. Qu'on essaye de me le prendre ! »

Il serra les poings, comme prêt à la lutte. Contre qui ? Il n'en savait rien. Sûrement pas contre Marc, car il devinait que le jeune homme combattrait à ses côtés. Et l'idée lui vint que cette épreuve les réunissait tous deux dans une commune souffrance. Comme lui, Marc pleurait la perte de leur illusion. Et de tous leurs maux, parmi la détresse de leur bonheur, tous deux ne retenaient que ceci : ils n'étaient rien l'un à l'autre.

Pauvre Marc ! Il eut pitié de sa douleur. Il en oublia la sienne. Comment cicatriser la blessure de l'enfant ?

Allant vers la table, il reprit le revolver. Et il pensait :

« Sa main l'a tenu. Son doigt s'est appuyé sur la gâchette. Seule, la crainte de ma peine l'a empêché. Oh ! mon fils, mon fils, je ne veux pas que tu souffres, je ne veux pas que tu doutes de moi ! »

Et il ne voulait point non plus augmenter son propre mal par un supplice plus grand encore. Alors il réfléchit, les yeux fermés, tenté par un projet qui germait en lui, projet d'abnégation et de miséricorde.

Au bout d'une heure, résolument, il saisit le cahier de Marc, le déploya et écrivit à la suite du journal :

« Mon fils, une explication est nécessaire entre nous. Quand tu auras lu ces lignes, tu viendras me la demander. Je te la donnerai complète. Mais, auparavant, il faut que tu en connaisses les principaux points.

» Le coupable, le vrai coupable, c'est moi. J'ai délaissé, j'ai trahi ta mère pour des créatures indignes. Abandonnée, elle a suivi les impulsions de son cœur et de ses sens. Ne la juge pas. Le seul juge est son mari, et son mari lui a pardonné, l'excuse et la justifie, car c'était une honnête femme, avide de loyauté.

» Je l'ai compris aussitôt à l'heure terrible où elle m'avoua ses fautes, implorant ma protection contre l'esprit mauvais qui l'entraînait. Et je me suis senti responsable de sa déchéance. C'est pourquoi j'ai voulu le rachat de l'épouse, le sauvetage de notre amour, et mon propre pardon, à mes yeux et aux siens. J'y réussis.

» Nous nous séparâmes. Elle vécut solitaire. J'eus seul la faveur de la voir.

» Et je lui fis la cour. Le passé fut mort. J'avais perdu mes droits de mari ; elle, ses droits de femme. Nous étions deux êtres nouveaux qui cherchaient à se pénétrer et à se conquérir.

» Marc, ce cinquième homme dont ta mère refusa d'écrire le nom, ce fut moi. Je fus son amant, son amant préféré, son dernier amant, le seul, je

crois, qu'elle aima, celui entre les bras duquel elle mourut, lui pardonnant et pardonnée par lui.

» Tu es le gage de cette union, mon fils. L'enfant que je n'ai pas eu comme mari, je l'ai eu comme amant. Ne t'en plains pas. Tu es la chair de notre chair, à elle et à moi, et tu es né dans l'extase ardente et consciente de nos caresses.

» Aussi, mon fils, aime bien ta mère. Elle le mérite. Aime bien ton père... Il n'a que toi... »

M. Gélis s'arrêta. Vers sa moustache grise, dans le triste chemin des rides, des larmes coulaient. La croix déjà lui semblait lourde, la croix de mélancolie qu'il s'engageait à porter seul. Mais ne faut-il pas mentir pour le salut de ceux que l'on aime, mentir à tout moment pour empêcher beaucoup de mal, mentir quand on le peut pour faire un peu de bien ?

Il faut mentir...

MAURICE LEBLANC

L'INTOLÉRABLE SILENCE

À Jean Ajalbert.

Sur les instances de son père, Mathilde, créature de dévouement et de loi, épousa le riche Vourdane, de vingt ans plus âgé qu'elle.

Ils habitèrent, au bord de la Seine, le long de la route, une maison spacieuse. Deux années d'union permirent à la jeune femme de satisfaire ses instincts de sacrifice, d'obéissance et de passivité. Lui, dur et brutal, la tyrannisa. Elle eut recours au rêve. Et l'eau changeante du fleuve emportait vers l'inconnu ses vagues songeries.

Or un mal épouvantable, châtement de débauches anciennes, terrassa Vourdane, éteignit ses yeux et paralysa ses jambes. On l'étendit sur un lit. Il n'en devait plus bouger.

Mathilde le veilla, et peut-être trouvait-elle une certaine douceur à ce rôle de garde-malade. Mais le caractère de l'aveugle s'aigrit. Il devint méchant, despote, jaloux surtout. Au retour des rares promenades qu'il lui tolérait, il la pressait de questions.

— Qui as-tu vu ? À qui as-tu parlé ?

Il récriminait aussi contre ces absences. Par pitié, elle se taisait, ce qui le stimulait à exiger davantage. Il n'admettait pas qu'elle lui fût fidèle. Aussitôt dehors, pensait-il, elle courait à quelque rendez-vous, et lui, l'infirme, servait de risée aux gens du pays.

À la fin, il lui défendit de sortir ; elle eut une courte révolte et s'échappa. Mais, en rentrant, elle aperçut des larmes sur les joues du malade. Et il dit :

— Comme il faut que tu l'aimes !

— Je n'aime personne, affirma-t-elle, et, pour vous le prouver, je fais le serment de ne plus jamais quitter cette chambre.

Et c'est ainsi qu'à vingt ans Mathilde fut emprisonnée. Elle vécut sans distractions ni espérances. La jalousie de Vourdane ne désarmait pas.

Conscient de son égoïsme féroce, par rage, il l'exagérait. Il avait choisi comme chambre une vaste pièce située derrière la maison. De la sorte, Mathilde était privée du mouvement de la route et condamnée à l'horizon étroit d'un verger et d'une carrière déserte. Et elle regrettait surtout l'apaisement du grand fleuve, la gloire des midis sur les eaux pailletées, la mélancolie des crépuscules dans le miroir profond de l'onde.

Parfois, elle ouvrait la fenêtre et s'accoudait au balcon. Il l'en empêcha. Qui sait ? peut-être un homme se cachait-il entre les arbres du jardin.

— Ferme les rideaux, reste ici : tu n'as pas besoin de te montrer aux passants.

Qu'il fût muré, lui, dans la prison de son cerveau, soit. Mais alors qu'elle le fût, elle aussi, dans la prison de ses murailles et qu'elle ignorât les champs de fleurs, les couchers de soleil, les feuilles jaunissantes, la gaîté des printemps et la pourpre des automnes. Quelle volupté farouche de la garder auprès de lui, cette belle plante généreuse ! de l'isoler de la lumière et de la chaleur, de lui imposer son existence d'aveugle et d'estropié, à elle, la vivante créature aux sens intacts !

Combien d'années durerait ce supplice ? « Toute ma vie », se disait Mathilde. Car elle répugnait à souhaiter la mort de son mari. Et elle conforma ses habitudes et ses projets à cet avenir abominable.

Seuls persistaient ses rêves, de pauvres rêves obscurs où ne germait nul désir de bonheur ou de consolation, des rêves de tranquillité, de liberté, de marches à travers bois et à travers plaines, selon l'ordre de son caprice.

Hélas ! ces rêves même, il en prenait ombrage. Il les interrompait brusquement :

— À quoi penses-tu ?

Elle ne savait pas. Elle devait inventer quelque histoire. Et il l'obligeait à de fastidieuses et interminables conversations.



Ainsi s'écoulèrent trois années. À cette époque, l'état de Vourdane empira. L'ouïe était atteinte. Il manda le médecin. Celui-ci conseilla :

— Écoutez : J'ai là mon fils Paul, qui vient d'être reçu docteur et qui se repose quelques mois à la maison. Il vous soignera mieux que moi : c'est sa spécialité.

Vourdane accepta. Le lendemain, Paul arrivait. C'était un grand jeune homme d'apparence robuste et de visage grave. Il interrogea le malade, de près, de loin, pour établir le degré de sa surdité. Et, tout en notant l'effort que Vourdane apportait à le suivre, il se mit à parler de choses et d'autres, de ses études à Paris, de ses relations, de ses voyages.

Mathilde écoutait. Tantôt sonore, la voix éclatait en notes franches ; puis, plus douce, presque basse, elle caressait ainsi qu'une musique. Et la jeune femme s'étonnait de cette harmonie délicieuse qui troublait le silence et la mélancolie de sa cellule.

Et, tout de suite, elle l'aima.

Elle l'aima chaque jour davantage. Elle l'aima parce qu'il était jeune et bien portant, parce qu'il marchait, qu'il entendait, qu'il voyait, qu'il était, comme elle, comme tous les êtres, dans la normale de la nature. Il représentait la vie du dehors, les libres promenades, l'immensité des plaines, l'animation des villes, le monde et ses plaisirs, et ses sympathies, et ses affections, et ses amours.

Elle l'aima et elle le lui dit ingénument avec ses yeux sincères. Il comprit l'aveu. Sa pitié s'émut pour la triste recluse. Il se complut au retour quotidien de cette visite où sa présence éveillait une si visible joie. Son orgueil était flatté de l'hommage naïf de ce sourire, de l'attention qu'elle prêtait à ses paroles et du chagrin que laissait son départ. Puis, peu à peu, le charme douloureux de Mathilde le conquit. Et, à son tour, il l'aima.

Ainsi qu'elle, il en fit l'aveu. Et, au mouvement des lèvres, elle devina qu'il disait :

— Je vous aime.

Elle défaillit, toute frémissante, comme si le son de ces trois mots eût frappé son oreille et brisé ses nerfs de femme.

Ils ne se quittèrent plus des yeux. Par prudence, Paul s'occupait toujours de Vourdane et ne parlait jamais à Mathilde. Mais leurs regards étaient rivés l'un à l'autre. Ils se contaient l'ivresse et la torture d'aimer, le bonheur de se

voir, l'effroi des séparations, l'espérance. Ignorant la pudeur qu'engendre la précision des paroles, ils se confiaient également leurs désirs. Et Paul s'ingéniait à déchiffrer le mystère des vêtements. Et Mathilde ne rougissait pas d'offrir son corps aux yeux hardis du jeune homme.

Le premier baiser s'échangea près du malade. Tandis qu'elle se penchait sur Vourdane, Paul effleura sa joue. Le lendemain, il lui prenait les lèvres, et, désormais, quand il la rencontrait à travers la chambre, il la pressait contre lui, éperdue, en quête de sa caresse.

Puis, un jour, il dit d'une voix haute : « Adieu, monsieur Vourdane », gagna la porte et l'ouvrit. Mais, la refermant, il resta dans l'intérieur. Et, là, il ne bougeait point, le bras dirigé vers elle, pour qu'elle se tût.

Enfin, lentement, pas à pas, il revint. Alors elle comprit, elle comprit. En désordre, son cœur battit à grands coups. Mon Dieu, mon Dieu ! Si l'autre entendait le bruit du parquet ! Une épouvante la clouait à sa place. Il lui semblait que chaque pas produisait un craquement formidable.

Et, soudain, afin d'étouffer le tumulte, elle se mit à chanter, à chanter très fort. Paul avançait. Et elle chantait, toujours, une vieille chanson où l'on parlait d'une bergère, et d'un roi qui la courtisait, et d'un chien qui la gardait contre le roi.

Paul la saisit et la poussa vers son lit. Elle n'eut plus la force d'articuler. Les dernières notes se traînaient, confuses.

— Pourquoi ne chantes-tu plus ? cria Vourdane durement.

Paul la couvrait de baisers et la dévêtait. Elle répliqua :

— Je suis fatiguée... je me repose.

— Chante encore un peu, lui enjoignit-il,

Et, durant l'étreinte, dans l'affolement de la possession, elle entonna, au hasard, une plaintive romance où il était question de pleurs, de reproches, de trahison, de mort...



Ils eurent quelques jours heureux. Mathilde, anxieuse, épiait l'approche de son amant. Un simple peignoir l'enveloppait. Et, tandis qu'il

questionnait Vourdane, elle écartait les pans de son vêtement et montrait à Paul sa nudité superbe.

Mais avec le temps grandit en eux la tristesse insondable de leur amour.

Tout amour, pour n'être point trop douloureux, exige différentes joies : la joie de se voir, de se contempler, de s'appartenir, et aussi la joie de causer. Cette joie leur manquait. On a tant de choses et tant de choses à se dire quand on s'aime ! Ils ne pouvaient se les dire. Ils ne connaissaient pas le tremblement des voix qui murmurent les phrases tendres. L'un ne saurait jamais comment l'autre prononçait : « Je t'aime ! »

Oh ! l'horrible supplice ! Ils se regardaient indéfiniment, et leurs lèvres épelaient les mots, tous les mots qu'ils n'avaient pas le droit de clamer. Ils étaient condamnés au silence, au monstrueux silence. Les supplications du désir, les cris d'extase, les admirations bruyantes, les balbutiements de volupté, les calmes entretiens après les emportements farouches, tout leur était interdit. Silencieusement, sans un bruit, ils devaient s'embrasser, se prendre, s'en aller.

Et les gestes embarrassés, le souci d'éviter les froissements d'étoffe, la peur de bousculer quelque chaise ou de heurter un objet, l'enlacement interrompu, quelle torture ! Rarement ils obtenaient la minute de répit indispensable :

— Mathilde, hurlait l'aveugle, pourquoi ne parles-tu pas ?

Il fallait qu'elle parlât, il le fallait.

— Mathilde, viens arranger mon oreiller.

Et il fallait qu'elle quittât son amant, il le fallait, *malgré tout*.

Alors, très vite, Paul se lassa. Et Mathilde s'en aperçut. Ce fut un effroyable désespoir.

Au fond, à elle, peu lui importaient ces incommodités. Elle souffrait bien au silence accablant et de n'être pas bercée par la voix grave de Paul. Mais combien mesquine cette peine auprès de l'incomparable bonheur de se savoir aimée ! Et, tout à coup, ce bonheur s'effondrait. Elle sentit s'évanouir l'affection du jeune homme. Sous prétexte que l'état du malade n'exigeait plus de soins continuels, il espaça ses visites. À peine entré, il se rappelait une consultation qui l'obligeait à repartir. Et, surtout, il évitait les

yeux de sa maîtresse. Elle s'épuisait à chercher les siens, croyant lui rendre par son regard la passion d'autrefois. Il tournait la tête.

Et elle ne pouvait se plaindre. Là encore, le silence lui apprit une nouvelle douleur. Elle savait, elle savait qu'avec sa douce voix blessée elle eût ramené l'infidèle. Les mots qui attachent, l'accent qui apitoye et qui détend les volontés méchantes, son amour les lui eût révélés. Hélas ! elle était vouée au silence.

Elle lutta. Elle se cramponna sans orgueil à la seule consolation qu'elle eût trouvée depuis son sacrifice. Elle bégayait :

— On ne vous voit plus, monsieur Paul. C'est mal d'abandonner mon pauvre mari.

Elle imagina de lui écrire. Et, à chaque entrevue, elle avançait timidement la main pour recevoir la réponse implorée.

Paul fut implacable. Sa lassitude s'exaspérait de toutes ces récriminations. Il n'en pouvait plus. Il finissait par la détester.

Ainsi se déroula dans l'affreux silence ce misérable amour. Dans le silence, Mathilde avait connu l'ivresse des aveux, l'exaspération des étreintes, l'amertume d'être délaissée. Elle connut aussi la jalousie cruelle. Si Paul ne l'aimait plus, c'est qu'il en aimait une autre. Qui ? Comment se défendre contre une rivale dont tout le charme peut-être provenait des paroles qu'elle avait le droit d'articuler ?

Et elle connut enfin la rupture.

Un jour, Paul dit, fermement :

— Monsieur Vourdane, ma présence est inutile ici : je vous fais mes adieux.

D'un bloc, Mathilde tomba à genoux. Les deux hommes causèrent, et elle, les mains jointes, tendait vers lui ses bras désespérés. Tout son être suppliait : ses yeux voilés de pleurs, sa gorge contractée, les rides de son front, et ses doigts tremblants, et sa poitrine haletante.

— Reste, reste, mon aimé, balbutiaient ses lèvres.

— Adieu, madame, fit le jeune homme.

Elle dut répondre, à haute voix et tranquillement :

— Au revoir, monsieur Paul.

Et elle s'accrochait à ses vêtements, elle mouillait sa main de ses larmes, et, comme il s'éloignait, elle se traînait à ses genoux et lui barrait le chemin.

Alors, excédé, une rage le secouant contre cette créature affolée, il se baissa sur elle et lui monta le poing, d'un mouvement haineux.

Et c'était dans un silence de mort. Et Mathilde comprit soudain si nettement que ce silence avait tué leur amour qu'elle tenta de le rompre, quel que fût le danger. Mais elle ne le put. Les mots ne sortirent pas de sa gorge étranglée.

Et, tandis qu'il s'en allait, elle se coucha à terre. Maintenant commençait la suprême période de son martyre, la douleur de la solitude et de l'abandon. Et toujours dans le Silence, dans le formidable Silence, dans l'infâme, dans l'odieux, dans l'intolérable Silence...

MAURICE LEBLANC

L'ÂME AVEUGLE

À tout prix, il voulait rompre. Cette liaison, vieille de quelques mois, l'obsédait. Sa décision était irrévocable. Mais comment l'exécuter ? Revoir Marthe ? Il n'osait pas : elle l'aimait tant ! Il préféra lui écrire et, parmi plusieurs lettres raturées et laborieuses, il envoya celle-ci, où il expliquait sa rupture de la sorte :

« ... Comprenez-moi bien, ma chère Marthe : ce n'est point votre faute si je trouve le courage de vous fuir. Le coupable, c'est votre mari, votre mari qui vous possède autant et plus que moi. Or le partage m'est odieux. Vous ne l'aimez pas, dites-vous... L'acte que vous commettez avec nous deux n'en est pas moins identiquement semblable. Et il est arrivé ceci : je ne vous désire plus... »

Pourquoi ne choisit-il pas des termes moins durs et moins insolents ? Sans doute voulait-il qu'elle ne l'ennuyât pas de ses supplications. Quand on n'aime plus, le cœur se ferme à la pitié. Et, vraiment, il n'aimait plus. Il était las, abominablement las.

Il éprouva un grand soulagement. Il avait reconquis sa liberté ! Afin de bien marquer cette victoire, il fit ses malles et partit pour l'Italie, sans laisser d'adresse.



Les premiers jours, sa joie persista. Consciencieusement, il rendait aux musées et aux églises les visites de rigueur. Les soirs, seuls, lui pesaient. Quelle tristesse, l'arrivée dans les villes inconnues, où tout passant ne peut que vous être un étranger !

Ce malaise s'étendit aux repas, si mélancoliques à ceux que froisse la promiscuité des tables d'hôte. Et dans les rues, et dans les trains, et dans les chambres banales, il souffrit d'une gêne vague, dont il ne cherchait même pas le motif, ne la remarquant pas encore.

À la longue, le besoin instinctif de la combattre lui fit désirer le repos. L'île de Capri le séduisant, il s'installa.

Les promenades y sont délicieuses. Le golfe de Naples et le Vésuve s'y révèlent de couleur plus attrayante et de lignes plus parfaites ; l'eau qui baigne le pied des hautes falaises est transparente comme de l'air pur, et, au gré des barques molles, les rêves flottent parmi la griserie des orangers, le trouble des myrtes et le calme des crépuscules.

Pourtant il ne savourait pas ces voluptés. Il les collectionnait, parce qu'elles sont obligatoires ; mais leur poésie le laissait froid. Et, un jour, il se prit à dire :

— Ne faudrait-il pas être deux ?

Instantanément, triomphalement, le souvenir de Marthe le heurta. Il sourit :

— Pourquoi pas ?

Il avoua qu'en effet sa silhouette souple, la grâce de sa figure, ses cheveux blonds, ses yeux bleus animeraient le paysage.

Alors, à défaut d'autre femme qu'il pût évoquer de préférence, il en fit sa compagne. Ils se promenaient ensemble, les bras liés, les âmes en harmonie. Il modelait ses pas sur les siens. Et il admirait le rythme de sa taille flexible. Ah ! les couchers de soleil, les clairs de lune, les aurores, comme il en goûtait le charme maintenant ! C'est que le regard de Marthe regardait en même temps que lui, c'est que sa voix se mêlait aux murmures du silence, voix tendre, voix profonde, dont l'émotion l'incitait à l'extase.

Elle lui fut fidèle aussi dans la solitude de sa chambre, aux longues heures de pluie ou de fatigue. Ils parlaient beaucoup. Leur passé se confondait en tant de choses communes : réminiscences d'aveux, de premières caresses, d'étreintes ardentes, de séparations désespérées !

Une fois, il la conduisit à la pointe de Tibère. Un ermitage s'y dresse. Ils s'accoudèrent au rebord de l'esplanade. Au-dessous d'eux, à pic, le précipice où l'empereur jetait ses victimes. En face, le golfe.

Il se taisait, songeur. Et, soudain, il s'avisa que des larmes mouillaient ses joues. Un grand frisson le parcourut. La vérité éclata, et il comprit.

Il comprit qu'il aimait Marthe. Il comprit qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer.

Il comprit qu'il ne la reverrait plus et qu'il était seul.

Lucidité subite après les mensonges où il endormait sa douleur naissante, réveil brusque de son cerveau, il devina le sens réel de sa rupture. Il l'avait attribuée à la jalousie, au dégoût du partage. Subterfuge. Sa lassitude provenait d'autres causes, futiles d'ailleurs : régularité quotidienne des rendez-vous, obligation d'attendre Marthe des journées entières, de la suivre dans les soirées, au bal, au théâtre, aux courses.

Hélas ! combien aisément réparables eussent été ces petites misères ! Un mot suffisait pour que Marthe les supprimât. Et lui, il avait rompu, croyant ne plus aimer.

Mais il aimait ! il aimait ! de toutes ses forces, de tout son cœur, de tout son désir ! Pas une minute, depuis la première heure, son amour n'avait défailli ! Et il ne la reverrait plus.

Elle eût pardonné une trahison, non l'insulte grossière de sa lettre. Quoi qu'il fût, il ne la reverrait plus.

Il pleura. Il pleura.



Le chagrin étreignit son âme comme une proie. Il ne lutta pas, certain de sa défaite irrémédiable. Et les jours s'entassèrent.

— Qu'ils se changent en semaines, disait-il, et les semaines en mois, et que vite mes épaules se voûtent, pour que j'oublie enfin !

Ainsi luisait, très loin, sa délivrance, si loin qu'il n'y pensait pas. Marthe le hantait. Il se retraçait ses lèvres fraîches, sa poitrine ferme, son corps inaccessible. D'autres peut-être s'enivraient de cette jeunesse. L'affreuse torture ! Chassé par elle, il eût moins souffert. Mais qu'il l'eût dédaignée, stupidement, c'était le mal suprême.

Un matin, une main se posa sur sa tête ployée. L'ermite se tenait devant lui. Ils se regardèrent sans un mot, car ils ne parlaient point le même langage, et les yeux compatissants du moine lui firent du bien.

Il revint chaque jour à la pointe de Tibère. Il sentait cet homme secourable et bon. Mieux que de banales condoléances le calmait cette pitié muette. Et des effluves de paix baignaient son esprit tumultueux.

Le temps est un remède sûr. Sans révolte, il attendit que sa douleur s'usât. Et elle s'userait, puisqu'il en admettait la possibilité.

Mais, alors que cette idée l'effleurait, l'ermite s'approcha de lui et, montrant du doigt le ciel, prononça cette parole :

— Espérance !

Espérance ? se demanda-t-il, une fois seul. Espérance de quoi ? de la guérison ? Et après ? du bonheur ?

Il tressaillit à ce mot. Jamais il ne goûterait le bonheur, parce que jamais il ne saurait le découvrir.

Et il se rappela sa rupture. Il aimait, Marthe l'aimait. Il avait la félicité. Et il ne s'en était pas aperçu.

L'âme n'est donc clairvoyante qu'en face de sa misère, et son regard se voile quand il s'agit de son bonheur ?

On a franchi le seuil du paradis, on s'y promène, on s'y grise du ciel bleu, des fruits vermeils, des fleurs étranges. Mais l'homme est si coutumier de souffrir qu'il se croit en un lieu de supplices et qu'il s'évade du paradis.

Les yeux fermés, les mains en avant, éternellement on marche, on marche en quête du bonheur. Tout chagrin, on l'agrippe au passage. Et la moisson est abondante, gerbe de sanglots et de tourments, que l'on presse sur sa poitrine et que l'on entre dans son cœur.

Mais, si, par hasard, les doigts cueillent le lys de béatitude, le parfum en est tellement nouveau et la forme étrangère qu'on le laisse tomber, dédaigneusement.

Nous ne savons pas, nous ne savons pas. Semblables à des aventuriers qui chercheraient de l'or sans le connaître et rejetteraient la pépite trouvée, nous passons notre vie à chercher ce que nous ne connaissons pas.

Il ne serait jamais heureux, car il n'avait su discerner qu'il était heureux, et il ne le discernerait jamais. Sa peine actuelle s'effacerait. Une joie lui viendrait. Celle-là, il l'ignorerait encore. Et ce seraient d'autres peines, toutes visibles, toutes tangibles.

Alors, à quoi bon espérer ? Espérer des tortures, des trahisons, des coups, des plaies ? Autant mourir !

Plusieurs jours encore il traîna son dégoût. D'un geste, il écartait le moine, le moine compatissant qui enseignait la vive espérance. Puis, un soir, il se pencha sur l'abîme et s'y jeta...

MAURICE LEBLANC

PYGMALION

Il roulait de métier en métier, propre à tout, habile en rien. Il fut camelot, garçon de brasserie, portefaix aux abords des gares. Il apportait à ces diverses besognes une nonchalance désastreuse et une honnêteté ridicule.

— Achille, disait-on de lui, c'est un naïf.

Ainsi il approcha de la cinquantaine, toujours loqueteux et misérable. L'affaiblissement de ses forces lui fit accepter, par intermittence, les dures fonctions de balayeur des rues et d'arroseur public. Enfin, il fut enrôlé comme homme sandwich.

Et il compta parmi ces tristes héros qui déambulent à travers Paris, figures lugubres et barbes emmêlées, déclassés de toutes sortes, qui ont l'air de cacher leur honte entre leurs carapaces de tortue. Cette singulière profession plut à la veulerie d'Achille. Il s'y distingua. Montant en grade, il fut muni d'une carriole surmontée d'une pyramide en carton d'où émergeait, en relief, le buste tentateur de la belle Verania.

Il en conçut une certaine fierté. La belle Verania, apprit-il, brillait au café-concert. L'auréole d'une gloire naissante couronnait son nom. Comme chanteuse endiablée et comme jolie femme, elle conquérait une place enviable.

Achille s'en aperçut au regard des passants. Beaucoup d'hommes s'arrêtaient. Leurs yeux s'allumaient d'une petite lueur de convoitise. Ils jugeaient la ressemblance, disaient entre eux quelque polissonnerie et s'éloignaient en fredonnant le dernier refrain créé par l'étoile. Achille se redressait alors. La voiture lui pesait à peine. Et, que le soleil coulât du plomb sur sa nuque ou que la pluie le baignât de froid, il trouvait les heures courtes et la vie bonne. Le soir, même, une mélancolie l'envahissait à quitter son illustre compagnie.

Aussi prit-il l'habitude, le matin, d'arriver avant le moment fixé. Et, de plus près que ses camarades, il nettoyait sa carriole. Le vernis du carton-

pâte reluisait. Puis, à l'aide d'un petit plumeau, il époussetait soigneusement la belle Verania. Pas un grain de poussière ne restait logé aux plis du modelage. C'était comme neuf. Et la tournée commençait, chemin de triomphe pour Achille, de torture pour les autres.

En route, on s'arrêtait une heure, le long d'une rue déserte, à l'ombre. On avalait un morceau, puis la plupart des hommes se confectionnaient une sorte de lit avec des sangles, sous l'échafaudage de la charrette, et dormaient. Achille, non. Verania n'avait-elle pas besoin de lui ? C'était un véritable chagrin quand une tache de boue la souillait. Il ne pouvait l'enlever avant qu'elle ne fût sèche, et la flétrissure demeurait, vilaine et déshonorante.

Ses collègues finirent par se moquer de lui. Un jour, l'un d'eux, affectant de se tromper, s'empara de la voiture. Achille bondit sur le mauvais plaisant et le bouscula. Il suffoquait, pâle de colère, prêt à une lutte acharnée. L'autre, stupéfait, murmura :

— T'as donc de l'amour pour elle ?

— De l'amour ? se dit Achille. Tiens, pourquoi pas ? Elle est assez belle.

Dans sa pensée, il ne se donnait pas le mal de séparer la chanteuse de son image. Et, confondant les deux, il offrait à l'une ce qu'il ne pouvait offrir à l'autre : ses soins, sa protection, son assiduité. Désormais, même, posé en défenseur de Verania, il s'exagéra l'importance de son rôle. Verania fut à lui, à lui seul. Ainsi, peu à peu, dans le vague sentiment qu'il éprouvait se glissa une sorte d'affection d'être à être, une affection d'homme pour une créature vivante.

Il redoubla de zèle. Chaque matin, la toilette de Verania exigeait une attention considérable. Il la lavait d'abord, avec une fine éponge achetée spécialement. C'était la douce figure aux courbes grasses, les profonds yeux noirs, les lèvres sanglantes, les dents si blanches. C'était le cou moelleux et les oreilles compliquées. Et c'était enfin la poitrine nue, le double mystère de la gorge, si troublant que sa main tremblait...

Il rêvait aussi, en son ignorance de pauvre diable, à des raffinements plus luxueux où se plaît, dit-on, la subtilité des grandes dames. Et il s'en voulait presque de ne pouvoir l'entretenir des pâtes nécessaires, des onguents, des essences et des parfums indispensables.

Comme de toute idée trop fixe et de toute sensation dont l'étrangeté se maintient trop longtemps, il résulta chez Achille un peu de déséquilibre. Il s'oubliait à contempler son idole des minutes entières, les bras mêlés, les prunelles proches. Il lui parlait tout bas, il avait des secrets avec elle, et il frémissait dans l'attente anxieuse d'une réponse. En marche, il se retournait tous les vingt pas et lui jetait des regards d'intelligence. Il lui semblait alors qu'elle le remerciait par un sourire.

— Puisque tu l'aimes tant, lui disait-on, paye-toi le concert : avec quarante sous t'en verras la farce.

Il s'y refusait. Pourquoi ? Il n'en savait rien et ne questionnait pas à ce sujet. En tout être, si vil et si grossier qu'il soit, surnage sans doute toujours le respect de son illusion. Il sent que c'est chose fragile. Un souffle la noie. Et la peur le rend réfractaire aux expériences précises. Inconsciemment, il préféra au charme problématique de la chanteuse, à sa voix et à ses gestes réels la chère vision de grâce qui lui murmurait à l'oreille des paroles tendres.

Une fois, la chaleur étant forte, il imita ses camarades et, durant le repos, s'endormit sous sa carriole. Un rêve délicieux le hanta. Oh ! l'exquise créature qui se penche sur lui, offrant la caresse de ses lèvres fraîches et le trésor abondant de sa poitrine ! Elle avait des yeux de luxure et des bras avides...

Dès lors, une infernale jalousie s'érigea parmi le détraquement de son âme. Verania lui appartenait. Il était le maître, le maître de l'idole. Il aurait voulu l'enfouir, comme une morte que lui seul avait le droit d'admirer. Hélas ! ce n'était plus un chemin de triomphe que cette promenade à travers Paris, mais un calvaire abominable où il traînait, en trébuchant, sa croix de misère. Quel supplice que Verania fût déshabillée, et impudique, et nue, et que ce fût lui, lui l'amant, qui la jetât aux désirs des hommes, à la concupiscence de la foule ! Il lançait des regards de haine aux passants. Que l'un d'eux s'arrêtât, il marchait plus vite, trottait et sautait entre les deux brancards pour que les cahots du pavé fissent l'image moins nette.

Des nuits, il monta la garde à la porte du hangar où reposait sa maîtresse. Si quelque amoureux pénétrait auprès d'elle !

L'excès de souffrance abolit sa raison. Il s'en allait seul avec Verania et se perdait dans les rues désertes. On parla de lui retirer sa voiture.

Ce fut l'affolement. Un autre posséder la bien-aimée ! Il l'eût étranglé !

Et, un soir, il ne rentra pas. Il emmenait son idole. Et, les nuits, il marcha. Et les jours, il se cacha au fond des bois. Il tendait aux lèvres de l'adorée des racines, et des glands, et des fruits. Il la revêtait de ses habits. Il la lavait aux sources pures. Il la séchait avec des feuilles. Et il l'embrassait, il l'embrassait désespérément.

MAURICE LEBLANC

CONTE DU DIMANCHE

ESSENCES D'ÂMES

Mon voisin baissa la glace de son côté. Un courant d'air s'établit dans le compartiment. Mais, quelques instants après, sortit d'un monceau de couvertures et de châles un jeune homme qui releva la vitre. Le premier voyageur bougonna :

— On étouffe.

Ce à quoi, d'une voix simple, sans bravade ni tristesse, le jeune homme répondit :

— Je vous demande pardon, je suis poitrinaire.

Plus que le mot peut-être et sa signification atroce, la manière dont il fut prononcé troubla les assistants. Ainsi quelqu'un pourrait dire avec la même insouciance du mal prétexté : « J'ai le rhume », ou : « Je tousse beaucoup. »

Une même impression de gêne, visible dans les regards échangés, nous réduisit tous au silence. À peine osait-on remuer. Personne ne se plaignit de la chaleur.

J'ai revu deux fois ce singulier personnage, le surlendemain, puis six mois plus tard, la semaine de sa mort. Le double état d'âme où je le surpris à ces deux dates mérite, je crois, d'être exposé.

La première rencontre se fit à Ouchy, dans un de ces vastes hôtels dont les jardins ombreux descendent au bord du lac de Genève. Je l'aperçus de grand matin, en un fauteuil d'osier, parmi les cèdres lugubres et les saules-pleureurs qui livrent au frisson de l'eau le frisson de leur chevelure. Une brume noyait les montagnes en face. L'haleine du lac se répandait en parfum de fraîcheur.

Ma curiosité abolit les obstacles de discrétion et de convenance qui m'eussent dû retenir. Je l'abordai.

— Ne craignez-vous pas le froid, monsieur ?

Il ne s'étonna nullement de ma démarche et répliqua :

— L'air est d'une telle pureté que les poumons les plus grincheux s'en accommodent.

Et il ajouta, de son même ton résigné :

— D'ailleurs, il faut bien mourir.

Son caractère le portait-il, en général, aux expansions immédiates ? Ou bien éprouva-t-il seulement à cette minute le besoin de parler ? En tous cas, de lui-même, il reprit après un moment de silence :

— Il faut bien mourir. De tout ce qui peut arriver au courant de la vie, c'est l'unique certitude. On élabore des projets, l'avenir apparaît sous forme de faits successifs. Or, le seul fait inévitable, c'est la mort, et on le néglige. Moi, j'ai prévu la catastrophe, et sentant l'échéance prochaine, je me prépare. Ah ! comme on s'y habitue vite, et comme déjà je fais bon ménage avec la mort ! Nous sommes une paire d'amis. Elle m'a pris un poumon, elle s'amuse à grignoter l'autre : je ne lui en veux pas. Je me l'imagine avec de grands bras où il est doux de se coucher. J'y suis blotti et j'attends qu'elle les referme tout à fait, pour y dormir à mon aise.

Je grimaçai :

— Vous n'êtes pas gai.

— Pas triste non plus, je vous jure. Tout homme se propose des buts successifs dont la réalisation lui procure ce qu'il appelle le bonheur. Eh bien ! moi, j'ai choisi comme but la mort. Je veux qu'elle me soit l'occasion d'assouvir la totalité des rêves que j'accumule depuis des années. Et je déclare ceci : « Je connaîtrai un bonheur auquel nul ne peut prétendre. »

Du bout de sa canne, il traçait des figures géométriques comme s'il eût démontré quelque théorème.

— Mes sensations seront autant supérieures aux vôtres que la minute même sera plus solennelle relativement à la minute où votre plaisir se manifeste. Comprenez-vous ? Vos joies surviennent dans la monotonie de l'existence. Les miennes jailliront à l'instant le plus grandiose de la vie, la

mort ! heure, j'en suis sûr, de plénitude intense, d'émotion religieuse, sacrée. Au moment de mourir, on doit vivre cent fois plus. Les sens s'exaspèrent. Les oreilles entendent jusqu'au silence, les yeux voient jusqu'à l'obscurité, et l'odeur de la matière vous envahit à larges flots. C'est la dernière extase possible. Si on la sait cueillir, auprès d'elle que valent vos mesquines voluptés ?

Il se renversa la tête et continua doucement :

— En prévision de cette allégresse ardente, je me dispose. Ce qui me préoccupe, avant tout, c'est le décor. Je le veux noble, harmonieux, splendide, conforme à mes instincts de beauté et à mon idéal artistique. Mourrai-je sous la blancheur molle d'un paysage lunaire, ou dans l'éblouissement du soleil ? Je ne sais. Je cherche, je tâtonne. L'aurore me tente, on y respire si aisément ! Le crépuscule me sollicite, on y rêve en un tel apaisement !

Et je vais de ville en ville, de pays en pays. Je connais tous les endroits réputés. En tous j'ai imaginé la tragédie de mon trépas, choisi la place, réglé les détails. Ah ! mon âme frémit au souvenir de certaines exaltations, où j'ai souhaité la bien-aimée ! Et j'évoque, et j'espère. À Sorrente, c'est le trouble des parfums. Le myrte et l'oranger versent les philtres qui grisent. Le golfe est bleu. Des voiles blanches se penchent. Je me dissous dans l'infini, parmi l'azur, parmi les fleurs... Amalfi ! c'est à mi-côte un ancien couvent, une longue allée où des lucioles clignent comme des yeux, et comme les deux dernières apparues, mes yeux s'éteignent, s'allument, s'éteignent pour toujours, tandis qu'en bas, la mer chante... Lucerne, lac de poésie... le Rhin, fleuve de mystère... Écosse, vallées de tendresse... Bretagne, forêts de légendes... Et des coins plus intimes, plus à moi, les bois de Saint-Honorat, où passent des visions de vierges grecques... et les gorges du Tarn, abîmes où l'eau parfois se fige, profonde comme de l'eau de miroir... En vérité, pour moi la mort n'est pas la fin, c'est la promesse d'une apo théose, et j'ai comme un égarement, non de peur, mais d'hésitation... Je veux mourir... mais où ? Quelles choses susciteront la fièvre de mon dernier regard ? Nice ? Venise ? Grenade ? Syracuse ? Où mourir, mon Dieu, où mourir ?

Je l'ai revu, ces jours-ci, dans une vieille cité des bords de la Seine, magnifique entre toutes par la gloire de ses églises. Il m'effraya. La peau de

son visage s'appliquait strictement sur ses os. Elle était livide. Il me dit :

— C'est ici ma sépulture.

Je l'approuvai, prônant l'art et les cathédrales. Il m'interrompit :

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. D'ailleurs, comment pourriez-vous deviner ? Votre psychologie s'arrête aux vivants, le cerveau d'un moribond, une énigme...

Sa voix et son attitude me semblèrent plus mélancoliques. Je le soupçonnai de faiblesse, maintenant que le terme se précisait. La preuve en fut cette exclamation sourde :

— J'ai failli.

Je dois, pour rendre compréhensible l'explication qu'il me fournit en phrases incomplètes, la développer, la traduire, de même que ses gestes et sa physionomie me la traduisaient à moi.

— Taormine, quel éblouissement ! l'Etna, rose de soleil ; les rives de Sicile et d'Italie, bordées de mer bleue. On est très haut, parmi les colonnes d'un temple grec, dans l'immensité. J'avais élu cet endroit, entre mille, le plus digne de ma mort. J'y passai des jours, attendant. Et peu à peu, phénomène que je me refusais à constater, des tristesses m'alourdissaient. Je regardais et mon regard d'admiration se voilait de larmes. Et un soir, l'écroulement se produisit... oui, monsieur, un soir, tout l'infini du monde visible, je le sentis, l'infini tout entier se rua sur moi et me terrassa, et je m'écriai, pantelant :

— Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir.

» C'était la vie de ce monde où je ne cherchais que l'ivresse et qui sournoisement se mêlait à mon souffle et le ressuscitait. Elle avait raison de moi. Elle est trop belle, voyez-vous. J'aimais les paradis terrestres, leurs floraisons, leurs parfums, leurs harmonies. Comment me déterminer à les fuir ? Les paradis du ciel ne les valent peut-être pas.

» Qui me donnerait, désormais, la haine de l'existence ? La nature m'avait abreuvé d'amour et de regrets. Restait l'humanité, toujours méprisable et infâme, source jamais tarie d'immondices et de boue. À son contact, ne trouverais-je pas l'écœurement ?

» Ce contact, mon expérience m'induisit à ne le point subir ailleurs que dans nos villes de province, afin de l'éprouver dans toute sa force malfaisante. Ayant demeuré jadis ici, j'y vins. Aujourd'hui, je suis sauvé, j'abhorre la vie. »

Il s'approcha de moi et se mit à parler très bas, d'une voix mystérieuse, comme s'il m'eût dévoilé des secrets surnaturels. Même, il me prit la main et l'appliqua sur son front par un mouvement bizarre d'illuminé qui veut transmettre sa pensée obscure. Et il prononça confidentiellement :

— Les âmes ont une odeur.

Redoutant mon incrédulité, il serra plus fortement ma main contre son front et répéta :

— Oui, les âmes ont une odeur. Pour les âmes affinées par la maladie, par la souffrance, par la sélection des siècles, ainsi pour la mienne que l'obstacle du corps inquiète si peu, les âmes voisines ont une odeur. Les belles me grisent comme une essence rare, les vilaines m'importunent comme un âcre relent. Oh ! les vilaines âmes ici, âmes basses, rabougries, sales, vulgaires, difformes. Depuis des semaines, je marche et je respire au milieu d'émanations affreuses. L'âme du passant que je rencontre laisse derrière elle une traînée pestilentielle. L'âme de tout interlocuteur a mauvaise haleine. Une atmosphère de pourriture pèse dans les endroits publics, dans les rues. Des courants s'entre-croisent ou grouillent les intérêts, les avarices, les égoïsmes, la rancune, l'anonymat, la lâcheté, l'ignorance, la bêtise. Jamais ne s'y mêle l'effluve d'une jolie pensée.

» Et mon âme étouffe. Délicate, elle se flétrit et s'étiole. J'aspire à de l'air, à de l'espace, à de la pureté. Et je veux, je veux encore une fois, je veux mourir ! »

Il avait abandonné ma main et les deux siennes flottaient au-dessus de terre, évocatrices de fantômes, tandis qu'il s'exaltait, les lèvres tordues de dégoût :

— Petites âmes en formation, ébauches d'âmes inconsistantes comme des feux follets, comme eux voltigeant parmi les marais et parmi l'ombre, âmes aveugles, âmes sourdes, âmes de chrysalides, âmes de fœtus, — je vous dois la joie de mourir, car vos puanteurs me donnent la nausée de vivre. Vilaines petites âmes fétides qui composez à peu près l'humanité,

quelle délivrance de m'envoler loin de vous vers la grande Âme consciente
où se diluent les âmes nobles.

Maurice Leblanc

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Denbert
- Acélan
- Toto256
- Cantons-de-l'Est

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur